



HARLEQUIN

*Vengeance
et
Passion*

JACQUELINE BAIRD
La vengeance
d'un play-boy

collection *Azur*



HARLEQUIN

*Vengeance
et
Passion*

JACQUELINE BAIRD
La vengeance
d'un play-boy

collection *Azur*

© 2008, Jacqueline Baird © 2011, Traduction française :
Harlequin S.A.
978-2-280-23711-6

Azur

1.

Embarrassée au plus haut point, Emily se sentait le visage aussi rouge que la tenue qu'elle portait. Heureusement, elle avait été placée à une table dans un coin de l'immense salle de bal du vieux palace londonien, où se tenait cette année la soirée de bienfaisance au profit des enfants d'Afrique.

— Je suis horriblement mal à l'aise ! s'exclama-t-elle en se tournant vers son frère Tom. Vous auriez pu me choisir une tenue plus discrète.

— Oh ne boude pas, Emily ! répliqua celui-ci. Ce costume te va à ravir. D'ailleurs, papa aurait beaucoup ri en te voyant. Avec son sens de l'humour, il aurait adoré ce thème « anges et démons » pour le bal costumé. Tu te souviens des quarante ans de maman, quand il avait demandé aux invités de s'habiller en personnages du Moyen Age ?

— Si je me rappelle ! Toutes les femmes s'étaient déguisées en écuyers, avec des collants et des justaucorps. Je me suis même demandé, à l'époque, si papa n'avait pas des tendances gay refoulées...

Elle s'adressa alors à sa belle-sœur, qui riait de bon cœur :

— Il n'y a rien de comique à se retrouver engoncée dans une combinaison en latex de deux tailles trop petite. A quoi songeais-tu le jour où tu l'as louée ?

Une lueur taquine s'alluma dans le regard d'Helen. Emily l'adorait. Son frère et elle s'étaient rencontrés à l'université et étaient mariés depuis deux ans. Ils avaient une petite fille de douze mois. Emily ne pourrait jamais oublier l'anniversaire de sa nièce, née exactement une semaine avant le décès brutal de son père, mort des suites d'une crise cardiaque. Sa mère, elle, avait disparu trois ans auparavant, après une longue lutte éprouvante contre le cancer. Tom et Helen avaient donné son prénom, Sara, à leur fille.

— Je ne vois pas de quoi tu te plains, répondit Helen avec un sourire. Je me suis donné beaucoup de mal pour choisir. A quatre mois et demi de grossesse, je dois avoir le même tour de poitrine que toi, et j'ai essayé la combinaison pour être sûre qu'elle t'irait.

— Sauf que je mesure presque trente centimètres de plus que toi ! J'ai failli me briser la nuque en tirant sur la capuche.

Elle passa une main sous la masse de ses cheveux pour se masser le cou.

— Tant pis pour toi ! rétorqua sa belle-sœur. Il fallait revenir plus tôt pour t'occuper toi-même de ton costume, au lieu de prolonger ton séjour jusqu'à la dernière minute. Et puis cela tombe bien, c'est le 1er avril ! Au lieu de râler, tu devrais me remercier d'avoir coupé la capuche pour fixer les cornes dans tes cheveux !

Emily se mordit la lèvre pour ne pas éclater de rire. Helen avait raison : elle aurait dû quitter Santorin hier au lieu de rentrer seulement aujourd'hui à Londres.

— Tout de même, si tu avais une once de bon sens, tu m'aurais commandé un costume d'ange, comme pour toi. Les déguisements de diable vont beaucoup mieux aux hommes, comme à mon idiot de frère qui...

— Excusez-moi, l’interrompit une voix grave, teintée d’un léger accent.

— Anton ! s’écria son frère.

— Je suis vraiment content de te revoir, Tom, continua le nouveau venu.

— Moi aussi !

Emily leva les yeux pour observer l’inconnu qui lui avait coupé la parole, mais il lui tournait le dos, tout affairé qu’il était à tenir la chaise de sa compagne, une magnifique brune revêtue d’un costume d’ange blanc et or — beaucoup trop transparent pour une créature censément pure et innocente...

Mais elle du moins semblait à l’aise, alors qu’Emily avait du mal à respirer, même en ouvrant au maximum sa fermeture Eclair. Elle n’avait pas l’habitude de s’habiller de manière tapageuse. Heureusement, elle savait que sa silhouette bien proportionnée supportait à peu près son extravagance d’un soir...

— Je te présente mon amie Eloïse, reprit le dénommé Anton en s’adressant à Tom. Et Max, mon bras droit.

Tandis que sa compagne souriait à la cantonade, il se tourna vers Emily.

— Emily Fairfax, n’est-ce pas ? Tom m’a beaucoup parlé de vous. Anton Diaz. C’est un plaisir de faire enfin votre connaissance.

Il lui tendit la main, qu’elle serra poliment. Qui était-il ? Tom ne lui avait jamais parlé d’un quelconque Anton... Brusquement, le vide se fit dans son esprit et une sensation bizarre, comme une décharge électrique, lui donna la chair de poule. Elle retira sa main en hâte et le regarda.

Il était immense — sans doute plus d’un mètre quatre-vingt-dix. Avec ses yeux d’un noir de jais, il avait l’air d’un dangereux prédateur, prêt à bondir sur sa proie avec la souplesse d’un tigre. La bouche sèche, Emily ne s’entendit même pas répondre. Elle était fascinée par ce géant à l’allure étonnante, dont elle n’arrivait pas à détacher le regard.

Il était habillé tout en noir, avec un pantalon étroit et un polo à col roulé qui faisait ressortir ses larges épaules et sa puissante musculature. Une cape courte, rattachée à ses poignets, formait deux ailes de chauve-souris dans son dos. Loin de paraître ridicule comme la plupart des gens présents à cette soirée, il avait l’air véritablement diabolique...

« Sombre et dangereux », pensa Emily avec une curieuse sensation d’étouffement.

Ses cheveux noirs rejetés en arrière dégageaient un large front, au-dessus de sourcils arqués qui abritaient des yeux perçants. Des pommettes hautes, un nez aquilin et une bouche pleine et sensuelle complétaient ce visage fascinant. Malgré le sourire qu’il lui adressa, son expression demeura étrangement lointaine.

Même si Anton Diaz n’était pas vraiment beau, au sens classique ou conventionnel, il possédait un charme et un magnétisme animal qui ne laissaient pas indifférent.

Il la détailla avec une désinvolture affichée, en s’attardant longuement, et avec beaucoup d’insolence, sur son décolleté plongeant. Involontairement, Emily frissonna ; elle réprima un soupir de soulagement lorsqu’il se décida enfin à s’asseoir, sur la chaise voisine de la sienne.

Reconnaissant en lui un macho sûr de ses atouts et de sa virilité, elle croisa instinctivement les bras sur sa poitrine dans un geste de défense. Ce genre de séducteur invétéré, conscient du pouvoir de fascination qu’il avait sur chacun, homme ou femme, ne l’intéressait pas du tout.

Malgré tout, elle ne pouvait nier l'attrance physique qu'il exerçait sur elle, et que lui rappelaient les réactions importunes de son propre corps.

— Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre vos propos, Emily, observa Anton Diaz de sa voix grave et ironique. Vous n'avez pas honte d'énoncer de telles généralités ?

Elle se hérissa.

— Que voulez-vous dire, monsieur Diaz ? répliqua-t-elle avec une politesse glaciale.

— Dans notre monde contemporain féru d'égalité, n'est-il pas un peu réactionnaire d'associer les hommes avec des démons et les femmes avec des anges ?

— Il marque un point ! intervint Helen.

Tout le monde éclata de rire. Sauf Emily.

— Votre déguisement confirme pourtant ma théorie. Même si vous avez oublié les cornes.

— Non, je ne les ai pas oubliées. D'ailleurs, je n'oublie jamais rien, affirma-t-il en la regardant avec une insistance qui la fit rougir. Je suis supposé être un ange. Un ange noir.

Emily le considéra pensivement sans rien trouver à répondre. La couleur noire, évocatrice de danger, lui allait magnifiquement. Incapable de maîtriser son imagination un peu trop vive, elle détourna les yeux. Aucun homme n'avait jamais produit sur elle un effet aussi dévastateur.

Pourtant, dans le cadre de son métier d'archéologue sous-marin, elle venait de passer deux années à se perfectionner en participant à plusieurs expéditions. Et ses collègues étaient pour la plupart des hommes très sportifs, rompus à la plongée, experts en histoire de l'art ou en sciences humaines. Aucun de ces « esprits sains dans des corps sains » n'avait jamais provoqué en elle une réaction aussi violente. Cet inconnu l'avait bouleversée d'un seul regard...

Elle secoua la tête, s'ordonnant de se ressaisir. De toute manière, Anton Diaz était accompagné d'une ravissante petite amie, et elle n'avait aucune envie de se poser en rivale.

Rivale ? Elle faillit éclater de rire face au tour ridicule que prenaient ses pensées. Elle s'égarait... Car trois ans auparavant, elle s'était juré de renoncer aux hommes. Au moins pour un certain temps.

En effet, à vingt et un ans, elle avait rompu brutalement ses fiançailles en découvrant son bien-aimé au lit avec sa colocataire. Nigel était comptable dans l'entreprise de son père. Amoureuse de lui depuis l'adolescence, elle s'était jetée à son cou le soir de ses dix-huit ans. A la mort de sa mère, elle avait puisé réconfort et consolation entre ses bras. Mais apparemment, Nigel ne s'était intéressé qu'à son argent et à ses relations... Son infidélité durait depuis plus d'un an le jour où elle avait découvert le pot aux roses.

Depuis cette trahison, qu'elle avait eu beaucoup de mal à surmonter, elle se contentait de brèves aventures sans lendemain.

— Un ange noir... Je me suis trompée, alors, laissa-t-elle tomber à mi-voix presque sans s'en rendre compte.

— Vous êtes pardonnée, répondit son voisin avec un sourire renversant.

Emily tressaillit. Heureusement, de nouveaux venus créèrent une diversion. C'étaient sa tante Lisa, la sœur aînée de son père, et son mari, James Browning, également président du conseil d'administration de Fairfax Entreprises depuis la mort de Charles Fairfax. Quand Anton Diaz, en parfait gentleman, se leva pour saluer Lisa, son épaule effleura celle d'Emily ; elle se raidit pour

ne rien ressentir. Il n'était pas question de perdre son sang-froid...

— Tante Lisa, oncle James, quelle joie de vous revoir ! lança-t-elle, sincèrement heureuse — et surtout rassurée.

Son soulagement fut de courte durée car, quand il se rassit, Anton Diaz la désarçonna de nouveau avec un commentaire *sotto voce* :

— Si vous me préférez en diable, cela peut sûrement s'arranger...

Ecarlate, elle ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Flirtait-il ouvertement avec elle ou était-elle victime d'une hallucination ? Et devait-elle se sentir flattée ou en colère ? Tout en participant à la conversation, elle demeura sur ses gardes pendant tout le repas.

A la fin du dîner, quand l'orchestre commença à jouer, Anton et Eloïse se levèrent pour se diriger vers la piste de danse. Leur manière d'évoluer — tendrement enlacés — ne laissait planer aucun doute sur la nature intime de leur relation.

Emily se tourna vers son oncle pour poser la question qui lui brûlait les lèvres : qui donc était exactement Anton Diaz ?

James lui expliqua qu'Anton avait apparemment fondé une entreprise de commerce équitable, qui réalisait de très gros bénéfices en important des produits du monde entier. Immensément riche, il était aussi très influent. Mondialement connu et révééré comme un génie de la finance, il suscitait toutes sortes de rumeurs. On ne connaissait pas vraiment sa nationalité d'origine ; il possédait un nom aux consonances hispaniques, mais parlait le grec couramment et sans accent, en plus d'au moins trois autres langues étrangères.

Lisa se mêla à la conversation pour ajouter quelques détails hauts en couleur : la grand-mère d'Anton Diaz aurait été mère maquerelle dans une maison close au Pérou, et sa fille aurait eu une liaison avec un richissime armateur grec, dont Anton serait le fruit. Les bruits les plus divers circulaient également à ce sujet...

Les yeux écarquillés, Emily ne perdait pas une miette de ces révélations. Toutefois, son oncle s'efforça de ramener la discussion loin des commérages, sur un terrain plus objectif. Anton Diaz possédait une magnifique villa sur une île grecque, une propriété gigantesque au Pérou, un appartement luxueux à New York et un autre à Sydney. Récemment, il avait fait l'acquisition d'un immeuble de bureaux dans le centre de Londres, avec un loft en terrasse au dernier étage. Sans compter un yacht somptueux, à bord duquel il donnait des réceptions légendaires.

— Comment se fait-il qu'il soit là ce soir ? demanda Emily à son oncle.

— Tom et moi l'avons rencontré à un colloque d'affaires il y a deux mois. Nous avons sympathisé, ce qui explique pourquoi Tom l'a invité au gala.

Emily acquiesça machinalement, troublée par tout ce qu'elle venait d'apprendre.

— De plus, reprit gravement James, nous avons décidé de travailler avec lui. Grâce à son expertise, nous allons diversifier les activités de Fairfax Entreprises.

Lisa intervint de nouveau, pour expliquer à sa nièce qu'Anton était un célibataire invétéré, aussi célèbre pour le nombre de ses conquêtes féminines que pour ses talents de financier international. On ne comptait plus les reportages sur lui dans la presse people, ni les actrices et les mannequins qu'il avait séduits.

Emily comprenait mieux à présent ses réactions incontrôlables. Il émanait de cet homme une

attraction sauvage, presque animale, qui affectait probablement toutes les femmes — et dont il semblait profiter avec un opportunisme éhonté. Mieux valait garder ses distances avec ce genre d'individu...

Depuis son désastre sentimental, Emily avait des idées très arrêtées sur l'homme qu'elle épouserait. Ce ne serait certainement pas un coureur de jupons ni un globe-trotter milliardaire. De toute façon, elle n'était pas pressée de se marier. Son travail la passionnait et elle n'avait pas envie de sacrifier sa carrière.

Elle finit sa tasse de café et regarda avec un sourire attendri son oncle et sa tante gagner la piste de danse. Elle jeta un rapide regard circulaire. Il ne restait plus à leur table que Max, le bras droit d'Anton, un solide gaillard d'une cinquantaine d'années. Emily lui sourit, bien décidée à laisser son heureuse nature reprendre le dessus et à passer un bon moment. Ni son costume épouvantable ni l'étrangeté de ses réactions face à l'indomptable Anton Diaz ne lui gâcheraient sa soirée.

— Eh bien, Max, vous dansez ? lança-t-elle d'un air réjoui.

Il battit des paupières, hésita un instant, puis se leva avec empressement.

— Avec grand plaisir.

Il lui tendit la main en écarquillant des yeux admiratifs.

— Vous êtes très belle, *señorita*, ajouta-t-il, avant de l'entraîner vers le milieu de la salle.

Max avait quelques centimètres de plus qu'Emily en hauteur, et beaucoup plus en largeur. Mais c'était un très bon danseur. Emily se détendit en se laissant conduire et commença à s'amuser.

Anton Diaz laissa se dessiner un petit sourire satisfait sur ses lèvres. Même si Charles Fairfax était mort depuis un an, sa famille et son entreprise étaient toujours là. Cela lui suffisait.

Il parcourut des yeux la foule des personnalités qui se pressaient, nombreuses, à ce bal costumé somptueux organisé au profit des enfants du continent africain. L'ironie amère de la situation ne lui échappa pas, et son sourire se métamorphosa en une grimace de mépris.

Le choc qui l'avait durement ébranlé en décembre dernier l'avait encore endurci. Sur son lit de mort, sa mère lui avait révélé la vérité sur la disparition de sa sœur Suki, vingt-six ans plus tôt. Suki était en fait sa demi-sœur, mais il ne l'avait jamais considérée comme telle tant elle s'était occupée de lui enfant. Il lui avait voué un amour absolu.

Il avait toujours cru qu'elle était morte dans un accident de voiture ; tragique, mais inévitable. En fait, elle s'était délibérément jetée du haut d'une falaise en laissant à leur mère une lettre, que cette dernière avait immédiatement détruite.

Suki s'était suicidée parce que son amoureux, Charles Fairfax, l'avait quittée pour en épouser une autre. Elle était convaincue qu'il avait rompu à cause de sa naissance illégitime. Anton avait mieux compris, à la lumière de cette révélation, pourquoi sa mère lui avait fait promettre de ne jamais rougir ni de sa famille ni de ses origines.

La bile de l'amertume lui contracta la gorge. Depuis cette confession, le nom de son entreprise, qu'il avait déjà baptisée Suki à la mémoire de sa sœur, s'était chargé d'une émotion encore plus

poignante. Un document qu'il avait retrouvé dans les papiers de sa mère après son décès avait confirmé la véracité des faits. A ce moment-là, il avait fait le serment solennel de venger l'honneur de sa sœur, même s'il devait pour cela sacrifier plusieurs années de son existence.

Lui qui détestait d'ordinaire les bals costumés avait accepté sans hésiter l'invitation des Fairfax à partager leur table familiale.

Un pli profond creusa son front. Quand il s'était fixé un but, aucun obstacle dressé en travers de sa route n'était susceptible de l'en détourner. Il avait d'abord projeté de racheter un nombre de parts suffisant pour devenir majoritaire au sein du conseil d'administration de Fairfax Entreprises, pour mieux saborder la compagnie de l'intérieur. Mais une étude plus approfondie de la situation l'avait obligé à réviser son plan.

Il s'agissait d'une entreprise familiale bien gérée, dont les bénéfices étaient redistribués aux employés sous forme de dividendes. Les titres de propriété, qui concernaient à l'origine des mines de charbon, avaient été diversifiés pour englober des industries de transformation et de constructions mécaniques. La firme avait trouvé une niche commerciale très lucrative en brevetant une excavatrice ultramoderne, désormais utilisée dans la plupart des pays européens.

Après quelques démarches infructueuses auprès de plusieurs actionnaires pour leur racheter des parts à un prix pourtant très avantageux, Anton avait été contraint d'adopter une autre stratégie.

Il voulait persuader les dirigeants de Fairfax d'aller chercher des marchés en Chine et sur le continent américain, sous son expertise et avec son soutien logistique et financier. Puis, lorsqu'ils seraient sous sa dépendance sur ces nouveaux territoires, il provoquerait la faillite en se retirant brutalement du jeu. C'est avec cet objectif en tête qu'il avait pris contact avec le P.-D.G., Charles Browning, et surtout le directeur adjoint, Tom, le fils de Charles Fairfax...

Malheureusement, ce nouveau plan de bataille compliquait un peu les choses. Après trois mois de manœuvres diverses, il approchait du but, mais la partie n'était pas encore gagnée. Tom et son oncle étaient des hommes d'affaires très compétents et conservateurs ; ils ne prenaient pas beaucoup de risques et ne se montraient pas particulièrement avides d'accroître leurs bénéfices. Sa victoire prendrait plus de temps que prévu. Cependant, il finirait par traîner le nom de Fairfax dans la boue.

— Anton chéri, à quoi penses-tu ?

Irrité par la question d'Eloïse, il invoqua la première chose qui lui traversa l'esprit :

— Au dernier cours du Dow Jones, rien qui t'intéresse.

— Tu devrais plutôt t'intéresser à moi, minauda-t-elle avec une moue coquette.

— Réserve ce petit jeu à ton mari, rétorqua-t-il brutalement, j'y suis complètement insensible.

Eloïse était très belle ; mais d'une part elle avait épousé un de ses amis proches, et d'autre part elle lui rappelait trop sa sœur. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il l'avait tirée d'un mauvais pas douze ans plus tôt, à Lima, lorsque l'agent artistique de la jeune comédienne qu'Eloïse était alors avait voulu l'obliger à tourner dans un film pornographique. Anton avait réussi à négocier une rupture de contrat, puis à lui trouver un imprésario digne de ce nom. Depuis, ils étaient restés en bons termes, même s'il savait qu'Eloïse n'avait pas abandonné tout espoir de le séduire.

Anton en était d'ailleurs partiellement responsable, car il avait succombé une fois à ses charmes, quelques années auparavant. Pour regretter aussitôt son erreur. Leur amitié avait survécu à cet instant de faiblesse, mais Eloïse flirtait ouvertement avec lui dès que l'occasion se présentait.

En fait, il ne fallait pas céder à ses caprices. Il était trop gentil avec elle — comme il l’aurait été avec Suki si elle avait vécu... Quand Eloïse lui avait demandé de l’accompagner à une audition dans le West End pour une comédie musicale, il n’avait pas su dire non. D’autant que ce séjour à Londres coïncidait avec l’invitation de Tom Fairfax...

Tout en continuant à danser, Anton se remémora le rapport que le détective privé lui avait envoyé sur la famille Fairfax et qui comprenait quelques photos des enfants de Charles. La fille, Emily, n’y était pas à son avantage : vêtue d’un pantalon et d’un T-shirt trop grand, elle se trouvait sur une plage et portait une casquette de base-ball enfoncée sur le crâne. Il avait été surpris de la découvrir en chair et en os avec de magnifiques cheveux blonds, un teint de pêche et d’immenses yeux bleus. Sans parler de son décolleté affriolant. Mais elle était une Fairfax, il saurait rester de marbre.

Charles Fairfax avait épousé la très honorable Sara Deveral vingt-six ans auparavant. Cette union avait créé l’événement dans la bonne société, figurant dans toutes les rubriques mondaines et faisant même la une de certains magazines. Un fils, Tom, était né neuf mois plus tard, suivi peu après par une fille, Emily. Une famille parfaite...

Emily Fairfax avait eu une enfance dorée. Tout lui avait réussi. Elle avait une formation d’archéologue et fréquentait l’élite de la capitale anglaise, avec l’assurance qui sied aux âmes bien nées. A cette idée, la rancœur sourde qui torturait Anton depuis la mort de sa mère recommença à le tarauder.

— Max en train de danser le tango... Je rêve ! s’exclama soudain Eloïse, le tirant de ses pensées.

Il suivit le regard de sa partenaire. A cinquante ans, son garde du corps, qui était devenu un ami au fil du temps, appartenait à la vieille école : il évoluait sur la musique avec toute la passion et l’arrogance d’un aficionado. Et sa partenaire le suivait pas à pas, dans un accord parfait.

Il plissa les yeux pour mieux les observer. Emily Fairfax était très grande, avec des jambes interminables. La combinaison rouge qui moulait son corps lui dessinait une silhouette parfaite : taille de guêpe, hanches et seins magnifiquement galbés. Tous les regards masculins étaient rivés sur elle et Anton éprouva un picotement presque désagréable au creux des reins.

— Ils sont ridicules ! commenta Eloïse. Plus personne ne danse ainsi, de nos jours.

— Comment... ? Ah, oui..., balbutia Anton tandis que le couple vedette s’immobilisait à la fin du morceau, sous un tonnerre d’applaudissements.

Puis Emily Fairfax éclata de rire quand Max s’inclina devant elle. En tout cas, elle n’avait pas peur de se donner en spectacle. A en juger par la flamme qu’elle mettait dans la danse, c’était une femme passionnée. Brusquement, Anton l’imagina nue entre ses bras. Il eut besoin de tout son self-control pour chasser cette image et dompter les divagations de son esprit.

Tout en ramenant Eloïse à leur table, il échafauda un nouveau scénario pour mettre la main sur Fairfax Entreprises. Un plan encore plus machiavélique qui, au fur et à mesure qu’il se dessinait dans son cerveau, l’emplissait d’une jubilation mauvaise, presque effrayante.

Jusque-là, il n’avait jamais eu envie de se marier. Pourtant, à trente-sept ans, le moment était sans doute venu de prendre femme et de songer à sa descendance. Et Emily Fairfax avait apparemment toutes les qualités requises pour produire de beaux enfants...

Il fronça les sourcils. Elle avait peut-être un homme dans sa vie... Non qu’il redoutât la concurrence : aucune femme ne lui avait jamais résisté. Avec son immense fortune, il avait au

contraire plutôt du mal à tenir les candidates à distance... En tout cas, ce soir, Emily était seule.

Il avait le champ libre.

— Merci, Max, je me suis follement amusée, déclara Emily en se rasseyant.

— Nos parents n'ont pas complètement perdu l'argent qu'ils ont dépensé en cours de danse de salon, commenta Tom en riant.

— En ce qui te concerne, c'est du gaspillage ! le taquina Helen.

— Pas que pour Tom ! lança Lisa. Après quarante ans de mariage, je désespère toujours d'apprendre à danser à James.

Accaparée par les bavardages et les plaisanteries qui fusaient, Emily ne prêta aucune attention au couple qui rejoignait leur table.

2.

Emily sursauta quand Anton Diaz posa la main sur son bras pour l'inviter à danser. Elle voulut refuser mais Max avait déjà pris la main d'Eloïse, qui n'avait d'ailleurs pas l'air ravie de changer de partenaire.

— Allez, Emily ! l'encouragea Tom. Tu adores danser. Si j'en crois Helen et Lisa, James et moi sommes des bons à rien dans ce domaine. Anton est ta seule chance !

Emily s'exécuta de mauvaise grâce, tandis qu'Anton esquissait un sourire ironique.

— Votre frère manque un peu de subtilité, murmura-t-il comme ils s'éloignaient. Mais s'il tient à vous pousser dans mes bras, ce n'est pas moi qui m'en plaindrai.

Il la prit fermement par la taille pour l'entraîner sur la piste, d'un geste beaucoup trop intime qui la déranga. Et les choses ne firent qu'empirer...

L'orchestre entonna à ce moment-là une ballade aux accents rêveurs ; Anton, tout en la serrant de plus près, noua sa main dans la sienne pour la poser sur son torse. Instantanément, elle se raidit, pour résister au désir inexplicable de s'abandonner contre lui.

— Je vous ai regardée danser, tout à l'heure, reprit-il. Je suis loin d'être aussi doué que Max. J'espère ne pas trop vous décevoir.

Avec son mètre quatre-vingts, Emily avait rarement l'occasion de se sentir physiquement dominée par un homme. Dans le cas présent, elle éprouvait une sensation très éloignée de la déception : une douce chaleur enveloppante, infiniment agréable. Chaque fois que la jambe d'Anton se glissait entre les siennes pour la guider et la faire tourner, les battements de son pouls s'accéléraient et la maîtrise de son corps lui échappait un peu plus. Et cette maudite combinaison en latex qui lui électrisait la peau n'arrangeait rien. Cependant, un coup d'œil en direction de la ravissante Eloïse lui remit les idées en place.

— Un homme comme vous, monsieur Diaz, ne peut pas décevoir une femme, observa-t-elle d'une voix sarcastique.

— « Un homme comme moi » ? Emily, que vous a-t-on raconté ? Non, je n'ai pas grandi dans une maison close, entouré de femmes faciles... Même si ma grand-mère a effectivement dirigé un établissement de ce genre ! Ce qui a fait sa fortune, mais ne rend pas hommage à la moralité des hommes. En tout cas, cela lui a permis d'offrir une excellente éducation à sa fille, dans les meilleures écoles du pays, avant de l'envoyer en pension en Suisse.

Surprise par ces confidences inattendues, Emily écouta la suite avec un intérêt non déguisé.

— En Europe, ma mère est tombée amoureuse d'un Grec, qui était malheureusement déjà marié et père de famille. Ce fut une histoire douloureuse et compliquée, car ils étaient profondément attachés l'un à l'autre. Son amant l'installa dans une villa, à Corinthe, où je suis né. Leur liaison a duré des années. Il est mort quand j'avais onze ans, et ma mère a alors décidé de retourner au Pérou.

— Comme c'est triste ! murmura Emily avec compassion. Pour votre mère, mais aussi pour vous.

Anton pencha son visage vers le sien, jusqu'à effleurer son front de ses lèvres.

— Je n'ai pas besoin de votre pitié, lâcha-t-il avec un cynisme amusé. Vous êtes terriblement naïve, Emily ! Désolé de vous enlever vos illusions, mais j'ai eu une enfance comblée, sur le plan matériel en tout cas. Je n'ai jamais manqué de rien. Le protecteur de ma mère était immensément riche.

— Pourquoi me racontez-vous tout cela ? demanda-t-elle, très étonnée.

— Peut-être pour vous détendre un peu.

— Ce ne sont pas des mensonges, au moins ? lança-t-elle en se raidissant de nouveau, de colère cette fois.

— Pas vraiment... Je suis réellement un bâtard, déclara-t-il avec une crudité choquante.

Elle ne put s'empêcher de frissonner quand la main de son cavalier quitta sa taille pour remonter lentement le long de sa colonne vertébrale.

— Comme vous l'avez deviné, ajouta-t-il, je sais utiliser mes talents pour obtenir ce que je veux. Et j'ai jeté mon dévolu sur vous, Emily Fairfax. C'est vous que je veux.

Abasourdie par la soudaineté et la franchise de cet aveu, elle découvrit dans les yeux noirs d'Anton l'intensité d'un désir qu'il ne cherchait nullement à cacher.

— Vous êtes un vrai démon !

— Non, un ange, rectifia-t-il à son oreille en se pressant contre elle plus intimement. Oh ! et n'essayez pas de vous défendre. Vos frissons vous ont déjà trahie. Inutile de nier : l'attraction que j'éprouve est tout à fait réciproque.

« Quel mufle ! » songea Emily. Il n'était pas question de céder à des avances aussi grossières.

— Vous ne manquez pas d'audace ! s'écria-t-elle. Alors qu'Eloïse est là, tout près...

— Eloïse est une vieille amie, rien de plus, rétorqua aussitôt Anton. Son mari, qu'elle part rejoindre demain, pourrait d'ailleurs en témoigner. Elle est venue en Angleterre pour le casting d'une comédie musicale. C'est une vedette du petit écran, très connue en Amérique latine. Vous n'avez aucune raison d'être jalouse.

— Jalouse ? protesta Emily, interloquée. Vous plaisantez ! Je ne vous connais même pas.

— Nous allons très vite y remédier. Je vous appellerai dès demain pour vous inviter à dîner.

Il s'immobilisa en gardant les mains sur sa taille.

— Pour le moment, nous ferions mieux de regagner notre table avant d'attirer l'attention : la musique s'est arrêtée.

Emily, qui n'avait rien remarqué, le suivit d'un air embarrassé, avec une docilité qui la surprit elle-même.

— Pour l'amour du ciel, Emily, écoute-moi ! s'écria Helen. Tu vas avoir pitié de ce pauvre homme et enfin accepter son invitation à dîner. La gouvernante ne sait plus où mettre les roses qu'il

t'envoie, et il n'arrête pas d'appeler.

— Il ne m'intéresse pas, prétendit Emily avec une mauvaise foi manifeste.

— menteuse ! Quelle femme ne serait pas flattée de recevoir les hommages d'Anton Diaz ! La vérité, c'est que tu as peur de t'engager depuis ton échec avec cet odieux Nigel. Tes histoires sentimentales ne durent jamais plus de quinze jours.

— Tu te trompes : je n'ai peur de rien ni de personne ! protesta Emily. Mais Anton Diaz ne m'inspire aucune confiance. J'ai assez de bon sens pour garder mes distances.

— Comme te voilà raisonnable, tout d'un coup ! Je ne te reconnais pas. Toi qui aimes tant t'amuser et prendre du bon temps... C'est le printemps, tes recherches au musée ne t'occupent pas plus de deux jours par semaine...

— De toute manière, coupa Emily, Anton Diaz est trop vieux.

— Il a douze ans de plus, soit. Et alors ? Cela te ferait du bien de vivre une passion avec un homme un peu plus âgé, certes, mais plein d'expérience.

— Je ne suis pas d'accord avec toi... En tout cas, je n'ai pas le temps aujourd'hui : je dois visiter un appartement, déclara Emily en espérant changer de sujet de conversation.

Elle avait beaucoup pensé à Anton Diaz depuis le soir où elle l'avait rencontré. Le son de sa voix suffisait à la troubler et, après son premier coup de téléphone, elle avait tout simplement refusé de lui parler. Mais il ne se décourageait pas...

Helen leva les yeux au ciel. Emily et elle se trouvaient dans la salle à manger de l'imposante demeure de style géorgien qui appartenait à la famille Fairfax depuis qu'ils avaient fait fortune dans le charbon, au xix^e siècle. Sise au cœur du quartier de Kensington, elle ne comptait pas moins de dix chambres !

— Tu es ici chez toi, Emily. Cette maison est assez grande pour nous tous. C'est stupide de t'obstiner à chercher un appartement !

Elle s'interrompit un instant avant d'ajouter, plus tranquillement :

— Je serais très chagrinée si tu partais. Et ne me dis pas que tu serais contente de vivre seule, je ne te croirais pas. Pas plus que je ne te crois quand tu prétends qu'Anton Diaz ne t'intéresse pas. Tu rougis chaque fois qu'on prononce son nom.

Emily poussa un gémissement.

— Le problème, avec toi, c'est que tu me connais trop bien. Mais je vais tout de même visiter cet appartement. Si je suis tes conseils et prends un amant, je me sentirai plus libre dans un endroit à moi.

— Tu cèdes ?

— Si Anton Diaz rappelle, je dirai oui. Tu es contente ?

— Tu diras oui à quoi ? demanda Tom en entrant dans la pièce, sa fille dans les bras.

— Emily va sortir avec Anton Diaz, déclara Helen.

Tom se tourna vers sa sœur.

— Est-ce bien raisonnable ? J'ai beaucoup d'estime pour ses qualités de financier et d'homme d'affaires. Mais j'en aurais moins sur le plan personnel : c'est un incorrigible coureur de jupons. Et il est beaucoup plus vieux que toi.

Emily leva les bras au ciel.

— Vous devriez accorder vos violons, tous les deux ! s'exclama-t-elle en éclatant de rire.

Au moment où elle traversait le hall, la sonnerie du téléphone retentit. Elle décrocha l'appareil.

— Vous êtes très difficile à joindre, Emily, lança la voix d'Anton. Mais je ne déteste pas une certaine résistance. Que diriez-vous de dîner avec moi ce soir ?

Après un profond soupir, Emily fit ce qu'elle avait envie de faire depuis plusieurs jours : elle accepta...

Après la visite de l'appartement, qui n'était pas à son goût, elle passa le reste de la matinée au musée, et l'après-midi dans les boutiques pour s'acheter une nouvelle robe.

Emily inspecta une dernière fois son reflet dans la glace, attrapa son étole bleu roi avec la pochette assortie et descendit l'escalier. Malgré le trac, elle s'efforçait de paraître totalement à l'aise. Elle était en avance : Anton Diaz devait passer la prendre dix minutes plus tard.

— Comment me trouves-tu ? demanda-t-elle à Helen, installée dans le salon, un verre de jus de fruits à la main.

Elle eut à peine le temps de remarquer la mine embarrassée de sa belle-sœur.

— Vous êtes très belle, Emily.

Elle se retourna. Anton était déjà là...

— Merci, murmura-t-elle poliment tandis qu'il s'approchait à sa rencontre.

Il était vêtu d'un costume gris perle à la coupe impeccable, d'une chemise blanche et d'un nœud papillon coordonné.

— Vous êtes en avance, ajouta-t-elle pour se donner une contenance.

Il s'arrêta tout près, la détailla de pied en cap et plongea son regard dans le sien. Ce qu'elle découvrit dans les profondeurs de ses yeux de jais la laissa sans voix.

Pour la deuxième fois en une semaine, Anton était incapable de maîtriser son désir. L'Emily qu'il avait découverte au gala, dans un déguisement sexy, n'avait rien à voir avec celle de la photo remise par son détective. Et la femme qui se tenait devant lui, incarnation de l'élégance sophistiquée, était encore différente.

Elle avait relevé ses cheveux blonds en chignon ; un usage discret du maquillage faisait ressortir le dessin de ses sourcils et sa bouche pulpeuse. Le bleu de sa robe haute couture s'accordait exactement à celui de ses yeux frangés de longs cils. Le corsage, retenu par de fines bretelles, mettait en valeur la rondeur de ses seins et sa taille fine, tandis que la jupe, qui s'arrêtait au genou, dévoilait des jambes au galbe parfait.

— D’ailleurs, « belle » n’est pas un adjectif assez fort pour vous rendre justice, reprit Anton. Vous êtes superbe, Emily.

Saisissant l’étole de cachemire qu’elle portait à la main, il en couvrit délicatement ses épaules, savourant à l’avance le plaisir qu’il aurait bientôt à la dévêtir...

Un peu plus tôt, Tom Fairfax l’avait pris à part pour lui recommander sa sœur et lui demander de ne pas la raccompagner trop tard. Il avait marmonné un acquiescement : les inquiétudes de son hôte, même s’il les comprenait, ne l’affectaient pas. Au contraire, elles ne lui rappelaient que trop l’isolement de Suki, qu’il avait été à l’époque incapable de protéger.

Dans son trouble, Emily se rendit à peine compte que la main d’Anton se refermait sur la sienne. Entrevoyant une lueur mystérieuse au fond de ses yeux noirs, elle le suivit dehors sans mot dire.

Il lui ouvrit galamment la portière de sa Bentley gris métallisé avant de se glisser derrière le volant.

— Où m’emmenez-vous ? demanda-t-elle sans réfléchir.

Il émit un petit rire et posa une main sur sa nuque pour l’obliger à croiser son regard.

— D’abord au restaurant. Ensuite, dans mon lit.

Choquée, elle ouvrit la bouche pour protester, mais il la réduisit au silence par un baiser, tout en enserrant son cou de sa paume, délicatement mais fermement. Un picotement parcourut les lèvres d’Emily quand Anton introduisit le bout de sa langue entre ses dents, avec un érotisme qui l’enflamma aussitôt. Fermant les paupières, elle enfouit les doigts dans la soie noire de ses cheveux, tandis que son baiser se faisait plus profond.

— Emily.

Il releva la tête et s’écarta d’elle.

— Emily, reprit-il, il est temps de partir.

Elle sursauta, effarée. Avait-elle perdu l’esprit pour se pendre ainsi au cou de cet homme qu’elle connaissait à peine ?

— Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda-t-elle.

— Au lieu d’attendre bêtement toute la soirée, je préfère brûler l’étape du premier baiser. De toute façon, vous m’avez déjà fait attendre une semaine.

Son humour balaya toutes ses craintes et elle éclata de rire en retrouvant tout son aplomb.

— Votre obstination m’a surprise.

— J’en ai été le premier étonné, plaisanta-t-il. Je me suis fixé comme règle d’abandonner au bout de deux refus. Vous êtes la première avec qui la question du refus se pose d’ailleurs, et j’ai fait une exception. Vous devriez être flattée.

— Vous êtes d’une arrogance insupportable, Anton.

— Peut-être, mais cela vous plaît, déclara-t-il en démarrant.

La cuisine du luxueux restaurant dans lequel Anton la conduisit était délectable, et la compagnie de son cavalier se révéla follement drôle et divertissante. Emily se détendit peu à peu au fil de la conversation. Anton lui parla de son mode de vie. Il voyageait beaucoup et partageait son temps entre New York, où se tenait le siège de son entreprise, et Londres, Sydney et Athènes. Il possédait une villa en Grèce, sur une île, mais essayait de passer les mois d'hiver au Pérou, dans l'hémisphère Sud.

Emily fut bien contrainte de s'avouer qu'elle était déjà à moitié amoureuse de lui quand il la raccompagna.

— Reconnaissez que vous avez passé une bonne soirée en ma compagnie, lui dit-il en se garant devant chez elle. Et que je ne suis pas l'ogre que vous imaginiez.

— Je vous le concède, répondit-elle sur un ton léger, un peu grisée par le champagne. Mais je vous trouve toujours très arrogant.

— Vous acceptez néanmoins de dîner encore avec moi demain soir ? demanda-t-il avec une politesse affectée, que démentait l'étincelle de son regard.

— Oui, murmura-t-elle en fixant sa bouche.

Le deuxième baiser fut encore plus agréable que le premier. Sans doute parce qu'elle s'abandonna tout de suite, sans réfléchir. Et qu'Anton effleura sa poitrine d'une caresse exquise, délicieusement troublante, qui provoqua le long de sa peau de divins petits frissons.

Elle s'enivra de l'odeur de son eau de toilette, qui se mélangeait harmonieusement à celle de son corps viril. Incapable de réagir, elle se contenta de retenir son souffle quand il fit glisser les bretelles de sa robe sur sa peau nue, dévoilant la rondeur parfaite de sa poitrine. Il prononça quelques mots qu'elle ne comprit pas et se pencha pour prendre entre ses lèvres la pointe durcie d'un sein, tout en caressant l'autre du bout de ses longs doigts. Emily ressentit un élan violent au creux de ses reins, qui se propagea jusqu'au bas de son ventre... Un gémissement s'échappa de ses lèvres. Jamais elle n'avait connu une telle fièvre.

Elle s'arc-bouta contre lui de toutes ses forces, avidement, et il glissa une main sous sa jupe, en remontant lentement le long de l'intérieur de sa cuisse. Elle retrouva alors les jambes pour s'offrir davantage.

— Mon Dieu ! s'écria tout à coup Anton. Je dois avoir perdu la tête !

Emily fixa son regard sur lui sans comprendre quand il s'écarta brusquement. Puis, consciente de sa pose impudique, elle se redressa, écarlate, tandis qu'il lissait le tissu de sa jupe et l'aidait à se redresser en remontant les bretelles de sa robe. Il l'enveloppa ensuite soigneusement dans son étole.

— Voilà qui est mieux, murmura-t-il.

Encore perdue dans le flot de sensations qui l'avait assaillie, Emily ne comprenait rien au comportement d'Anton.

— Désolé, je n'avais pas l'intention d'aller si loin. Surtout pas dans la voiture. Ce n'est pas un endroit très convenable. En plus, j'avais promis à votre frère de...

— Quoi ? ! le coupa-t-elle.

Elle déchaîna sa colère pour dissimuler son embarras d’avoir capitulé aussi facilement :

— Tom a eu le toupet de vous parler ! Mais pour qui se prend-il ? Il oublie que je suis adulte et totalement responsable de mes faits et gestes.

— Sans doute, acquiesça Anton. Je vous suggère malgré tout de rentrer chez vous avant que je ne recommence à m’égarer.

Il descendit de voiture pour lui ouvrir sa portière et glissa un bras autour de sa taille pour l’aider à monter les marches du perron.

— Je n’ose pas entrer... Je vous appelle demain matin.

Il déposa un baiser sur son front et attendit quelques instants pendant qu’elle cherchait ses clés, en s’efforçant désespérément de maîtriser ses émotions chaotiques. La frustration l’emportait de loin sur l’embarras et la colère...

3.

Assise devant sa coiffeuse, Emily sourit à son reflet en repensant à son premier dîner avec Anton, un mois plus tôt. Les semaines qui avaient suivi avaient ressemblé à un conte de fées : elle était tombée follement amoureuse d'Anton Diaz. Cela n'avait rien à voir avec l'amour qu'elle avait cru éprouver pour Nigel. Il lui suffisait d'entendre sa voix grave pour flageoler ; dès qu'il la touchait, des frissons couraient sur sa peau. Elle passait de longues nuits torrides à rêver de lui.

Le désir physique avait atteint un paroxysme qu'elle n'avait jamais osé imaginer. Il s'était d'autant plus exacerbé que la scène passionnée de la voiture ne s'était pas répétée. Ils avaient dîné plusieurs fois ensemble ; Anton l'avait emmenée au théâtre — et même à la première très médiatisée d'un film où des paparazzis les avaient photographiés ensemble —, mais sexuellement il ne s'était rien passé. Ce qui la déconcertait toujours autant quand elle y pensait. Sûre de ne pas le laisser indifférent, elle ne comprenait pas pourquoi il se contentait de quelques baisers, sans jamais chercher à aller plus loin. Il ne l'avait toujours pas invitée chez lui. Elle se sentait de plus en plus frustrée et désemparée.

Emily rajusta quelques mèches de sa coiffure. Anton était à New York depuis une semaine et son absence lui pesait. Mais il rentrait le lendemain : après quelques jours de séparation, il se montrerait peut-être plus entreprenant... Elle mit ses boucles d'oreilles en diamant et recula un peu pour juger de l'ensemble. Ce soir, toute la famille était rassemblée pour fêter l'anniversaire de son oncle, sir Clive Deverall.

Célibataire endurci, le frère de sa mère avait l'habitude de célébrer l'occasion avec les siens dans la maison de Kensington avant de terminer la soirée avec ses vieux amis de la marine, dans son club de gentlemen amateurs de whisky. Sir Clive, qui avait eu, en son temps, beaucoup de succès auprès des femmes, appréciait l'élégance et le raffinement. Pour lui faire honneur, Emily avait donc particulièrement soigné sa toilette.

Elle l'adorait. Enfant, elle avait souvent passé les vacances dans son manoir du Lincolnshire, ou dans sa villa un peu décrépite de Corfou. Il l'avait consolée à l'adolescence, quand elle avait tellement grandi qu'il lui avait fallu renoncer à devenir danseuse étoile. Il lui avait appris à ne pas poursuivre de rêves illusoires. C'est grâce à lui qu'elle s'était intéressée à l'archéologie et à la plongée sous-marine.

Emily inspecta une dernière fois sa silhouette. Le fourreau en lamé qui dénudait ses épaules collait à son corps comme une seconde peau et s'arrêtait à mi-cuisse. Ses cheveux blonds retombaient sagement dans son dos. Elle portait des chaussures à lanières argentées, avec une hauteur de talon impressionnante qui affinait encore ses jambes.

Son oncle allait adorer sa tenue, se dit-elle en descendant dans le salon pour l'apéritif. Il détestait le conservatisme vestimentaire et arborait toujours des gilets fantaisie et des vestes en velours aux couleurs originales.

L'écho des rires et des bavardages accueillit Emily en bas des marches, en même temps qu'un coup de sonnette.

— Ne vous dérangez pas, Mindy. J'y vais ! lança-t-elle à la domestique, qui approchait en

s'essuyant les mains sur son tablier.

Elle ouvrit la porte. La stupéfaction la figea sur place, la laissant bouche bée.

— Anton ! Quelle surprise ! Vous ne deviez pas rentrer avant demain !

Il la détailla de pied en cap, sans cacher son admiration.

— Vous êtes éblouissante !

Presque aussitôt, une colère sourde, irrépressible, s'empara de lui.

— J'arrive juste à temps, semble-t-il. Vous vous apprêtiez à sortir ? Avec qui ?

Il la prit sauvagement dans ses bras pour l'embrasser.

— Qui est mon rival ? demanda-t-il avec rudesse.

— Vous êtes jaloux ! s'écria Emily, ravie, en lui tapotant la joue. Vous n'avez pourtant aucune raison de l'être, Anton : nous fêtons simplement l'anniversaire de mon oncle. Venez vous joindre à nous.

Elle s'étonna de constater que les pommettes d'Anton se coloraient tandis qu'il s'efforçait de recouvrer son calme.

— Vous m'avez manqué, Emily... Je dois absolument parler à Tom ! ajouta-t-il impulsivement.

— Pourquoi ?

— Je veux vous épouser. J'ai besoin de sa permission.

— Comment ? s'exclama-t-elle, éberluée.

— Vous avez parfaitement entendu, dit-il en la serrant contre lui. Je veux me marier avec vous. Je ne peux plus attendre.

Ce n'était pas une demande en mariage très romantique, mais les yeux d'Emily se remplirent de larmes de joie. Le comportement bizarre d'Anton s'expliquait tout à coup : il n'avait pas voulu la séduire comme toutes les autres, parce qu'il l'aimait. Il voulait l'épouser, vivre avec elle. Pour toujours...

— Oui ! Oh ! oui ! s'écria-t-elle en se jetant à son cou.

— Que se passe-t-il ?

Anton leva les yeux en reconnaissant la voix de Tom. Même s'il avait tout prévu, tout planifié, rien ne s'était déroulé comme il l'avait imaginé. Pourquoi avait-il fait sa déclaration sur le pas de la porte, comme un idiot, au lieu d'attendre le moment propice, à la fin d'un repas aux chandelles dans un bon restaurant ? La vue d'Emily l'avait subjugué. Maintenant qu'elle avait dit oui, il refusait d'admettre qu'il avait eu peur d'avoir un rival. C'était ridicule. Il se redressa crânement et enlaça la jeune femme par la taille.

— Je viens de demander ta sœur en mariage, Tom. Elle a accepté, mais j'aimerais avoir ton assentiment.

— C'est vrai, Emily ?

— Absolument.

— Dans ce cas, vous avez ma bénédiction.

Anton plongeait son regard dans celui de son futur beau-frère et y lut une certaine réserve. Sans doute Tom avait-il eu vent de sa réputation de séducteur...

— Connaissant Emily, je te souhaite bonne chance, plaisanta ce dernier, comme s'il refoulait ses appréhensions.

— Oh ! Tom..., gémit Emily. Je t'en prie, ne décourage pas Anton.

— Ne vous inquiétez pas, intervint Anton. J'ai un tempérament solide.

— Eh bien, viens rejoindre le reste de la famille, lança Tom. Tu auras une idée de ce qui t'attend.

Anton, qui avait pourtant mûri son plan de longue date, s'étonna de ressentir un soupçon de culpabilité au moment des présentations. Il connaissait Helen, la femme de Tom, ainsi que James et Lisa Browning. Les fils des Browning et leurs épouses avaient l'air plutôt sympathiques, tout comme Jane, la tante d'Emily, veuve et mère de jumeaux de vingt ans. Sir Clive Deverall, le héros du jour, était apparemment un original. Il portait un habit en velours bleu roi, une chemise jaune et un gilet aussi rouge que son visage rubicond.

A la vérité, Anton fut un peu déconcerté par l'accueil bienveillant des Fairfax, qui le félicitèrent chaleureusement. Malgré lui, il les trouva tous très gentils et apprécia leur conversation joyeusement animée. Pour la première fois de sa vie, il rencontrait une famille unie et heureuse, ce qui éveilla une pointe de nostalgie au fond de lui.

— Eh bien, quelles sont tes impressions ? lui demanda Emily à la fin de la soirée, en passant un bras sous le sien pour le raccompagner jusqu'à la porte.

— Ton oncle Clive est un personnage haut en couleur ! Et très aimable, comme tous les autres membres de ta famille. Quant à toi, tu es adorable.

Il sortit un écrin de sa poche avant d'ajouter :

— Je voulais te l'offrir au restaurant, en tête à tête, mais les événements se sont précipités.

Il lui prit la main pour la porter à ses lèvres, avant de glisser à son doigt un magnifique saphir serti de diamants.

Des larmes de joie perlèrent aux paupières d'Emily.

— Elle est très belle. Je t'aime..., chuchota-t-elle avec ravissement.

Tandis que son jet privé avalait silencieusement la distance qui les séparait de Monaco, où son yacht était amarré, un éclair de triomphe brilla dans les yeux d'Anton comme il contemplait sa jeune épouse endormie. Emily Fairfax était sienne... Elle était sa femme. *Señora* Diaz... ou Madame, peu importait pour un citoyen du monde comme lui.

Un mois après sa demande, il avait enfin accompli ce qu'il avait décidé dès le premier instant où il avait posé les yeux sur elle : épouser la fille de Charles Fairfax, nièce d'un chevalier du royaume d'Angleterre. Mais les titres de noblesse ne l'impressionnaient pas.

L'expression d'Anton s'assombrit. Vingt-six ans auparavant, Charles Fairfax, en vacances en Grèce, avait séduit sa sœur Suki, alors âgée de dix-huit ans. Anton, qui n'en avait que onze et était en pension, n'en avait rien su. C'est seulement récemment, après le décès de sa mère, qu'il avait assemblé tous les morceaux du puzzle en retrouvant une lettre de Charles Fairfax. Suki lui ayant annoncé qu'elle était enceinte, ce dernier niait toute responsabilité et énumérait les raisons infâmantés qui l'empêchaient d'associer le nom des Fairfax à celui des Diaz. D'abord, Suki était une enfant illégitime que son père, un Français, n'avait même pas reconnue. Puis sa mère, qui était de surcroît la fille d'une tenancière de maison close, avait eu un deuxième enfant hors mariage, avec un Grec cette fois-ci, dont elle était la maîtresse...

Environ cinq mois après le départ de Charles Fairfax, Suki avait lu dans le *Times* l'annonce de son mariage avec Sara Deveral, la sœur de sir Clive Thomas Deveral. La nouvelle l'avait plongée dans un désespoir tel qu'elle s'était suicidée, tuant du même coup l'enfant qu'elle portait en son sein.

Anton secoua la tête pour chasser ces sombres souvenirs. Aujourd'hui, il avait réparé le tort causé à sa famille. Sa mère aurait été fière de lui. Il avait vengé l'honneur de son nom : Emily Fairfax était devenue une Diaz.

Il contempla de nouveau la jeune femme assoupie à côté de lui. La réception qui avait suivi la cérémonie de leur mariage battait son plein quand ils s'étaient éclipsés pour partir en voyage de noces.

L'événement s'était déroulé dans une petite église, à côté du manoir de Clive Deveral, qui s'était chargé d'organiser les festivités pour celle qu'il aimait comme sa propre fille. Le soleil de mai resplendissait cet après-midi, jetant une lumière dorée sur les pierres de la vieille demeure. Emily était belle comme un ange, dans un nuage de taffetas blanc ; lui s'était efforcé d'adopter une prestance aristocratique. De l'avis de tous les invités — pour la plupart des amis ou des parents d'Emily —, cela avait été un beau mariage, très réussi.

Auréolée d'un halo de cheveux blonds, une moue boudeuse aux lèvres, Emily était exquise. S'il l'avait rencontrée par hasard, Anton en aurait certainement fait sa maîtresse, au moins pour un temps. A présent, il se félicitait de l'avoir épousée.

Il restait à lui annoncer les raisons de ce mariage. Intelligente, cultivée, exerçant de surcroît un métier passionnant, Emily le laisserait sûrement mener sa vie de son côté, sans chercher à entraver sa liberté... Curieusement, sa vengeance ne procurait pas à Anton la satisfaction qu'il avait escomptée. Malgré tout, l'amertume qui le rongait depuis la mort de sa mère s'était un peu estompée. Probablement grâce à Emily, qui était si adorable.

Au lieu de s'en irriter, il commençait à prendre goût à ses déclarations d'amour. Il s'expliquait cette faiblesse par le fait que jusque-là ses maîtresses s'étaient surtout intéressées à son argent... Il se méfiait pourtant comme de la peste de la passion amoureuse, instruit par les trois histoires d'amour qui avaient dévasté trois générations de sa propre famille.

Sa grand-mère était la fille d'un riche propriétaire péruvien d'origine espagnole, Sebastian Emmanuel Diaz. Il l'avait reniée quand elle avait déshonoré sa famille en s'enfuyant à Lima avec un garçon d'écurie, dont elle était tombée enceinte. Ils ne s'étaient jamais mariés et il l'avait quittée peu avant le premier anniversaire de leur fille. La mère d'Anton avait par deux fois répété la même erreur : elle avait d'abord vécu une histoire d'amour avec un Français, dont elle avait eu une fille, puis elle avait succombé au charme du père d'Anton, qui était déjà marié et dont elle était devenue

la maîtresse. Même si sa vie n'avait pas sombré dans la tragédie, elle n'avait pas choisi la voie la plus sage ni la plus judicieuse. Quant à Suki, elle s'était tuée par amour, et ce destin tragique l'avait confirmé dans l'idée que la passion était un sentiment destructeur.

Anton se voulait lucide et ne croyait qu'au plaisir des sens. Il ne nourrissait aucune illusion sur l'attachement ou la fidélité. D'ailleurs, Emily, comme toutes les autres, et malgré ses origines sociales, était probablement elle aussi éblouie par sa fortune et son prestige, sans se rendre compte de leur effet aphrodisiaque — qu'elle prenait sans doute à tort pour de l'amour.

Il plissa les yeux pour détailler les traits délicatement modelés de sa femme. Ses cils incroyablement longs jetaient une ombre sur ses pommettes roses. Ses lèvres pulpeuses, appétissantes, s'étaient entrouvertes dans son sommeil. Les pans de son tailleur de voyage de soie bleue enserraient sa poitrine ronde et ferme.

Il aurait aimé lui enlever lui-même sa somptueuse robe de mariée. Jamais il n'oublierait l'émotion qu'il avait ressentie quand elle lui était apparue sous le porche de l'église, si belle qu'il en avait eu le souffle coupé. En ce moment même, il luttait contre la tentation, insoutenable, de l'embrasser. Mais il ne voulait rien précipiter. Il pouvait bien patienter encore un peu. Son confortable yacht abriterait bientôt les transports d'une longue nuit d'amour...

Une lumière clignota dans l'obscurité et les moteurs changèrent de régime. Ils ne tarderaient pas à atterrir. Tant mieux : sa patience était à bout. Il ne se souvenait pas d'avoir enduré aussi longtemps les affres du désir.

Ayant très vite perçu la nature passionnée d'Emily, Anton avait échafaudé une stratégie entièrement basée sur la frustration. Il avait poussé sa proie à le désirer, toujours plus intensément, sans jamais lui permettre d'assouvir ses envies. Au bout d'un certain temps, rendue folle par le manque, Emily était censée accepter sans réfléchir sa demande en mariage.

C'était exactement ce qui s'était passé.

Anton s'agita nerveusement sur son siège. Il avait souffert autant qu'elle, sinon plus, de cette abstinence forcée. Il avait rompu avec sa dernière maîtresse peu après la mort de sa mère et, depuis sa première relation, n'était jamais resté aussi longtemps célibataire.

Il fronça les sourcils en repensant aux baisers échangés avec Emily. Chaque fois, elle l'avait regardé avec des yeux éperdus de désir, mais sans pourtant oser un geste pour le séduire. N'était-ce pas un peu étrange de la part d'une femme sexuellement affranchie ? Et si elle avait joué le même jeu que lui, pour être sûre qu'il lui passât la bague au doigt ?...

— Anton.

Le son de sa voix le ramena dans la réalité.

— Tu es réveillée. Tant mieux : nous arrivons.

Il effleura ses lèvres d'un baiser avant de reprendre :

— Nous serons à bord du yacht d'ici une demi-heure.

— Il me tarde... Mon amour, mon mari...

— Ma femme, répondit-il en souriant.

L'hélicoptère les attendait sur la piste. Tout en donnant le bras à Emily, Anton eut une pensée pour sa mère, qui se serait réjouie du retournement de situation. La fille de Charles Fairfax, cette brute insensible, portait maintenant ce nom de Diaz qu'il avait si fort méprisé...

Anton raffermît la pression de sa main sur la taille d’Emily. Il attendrait un peu avant de dévoiler à la jeune femme la vérité sur l’odieuse conduite de son père. Ce n’était pas la peine de lui révéler tout de suite les raisons pour lesquelles il l’avait épousée. Pour le moment, il se contenterait d’avoir tenu la promesse solennelle qu’il avait énoncée à voix haute sur la tombe de sa mère.

Emily descendit de l’hélicoptère d’un pas incertain. Elle se raccrocha au cou d’Anton, qui la souleva dans ses bras pour la porter sur la passerelle jusqu’à l’intérieur du yacht.

— Bienvenue à bord !

Ils se perdirent dans un baiser étourdissant.

— Je vais enfin me retrouver au lit avec toi, murmura-t-il d’une voix rauque.

Emily frissonna. Puis, regardant autour d’elle, elle s’écria :

— C’est immense !

— Chut, Emily... Ne dis plus rien.

De nouveau, il chercha ses lèvres et elle ferma les paupières.

— J’attends ce moment depuis si longtemps..., chuchota-t-il en la poussant à reculons vers sa cabine.

Il enleva sa veste et lui ôta celle de son tailleur. Elle avait les seins gonflés sous la dentelle qui les emprisonnait délicatement. Il commença à les caresser en prenant son temps. Sans un mot, il prit ses lèvres, avec tendresse tout d’abord, puis avec une fièvre et une ardeur grandissantes.

— Emily.

Il plongea les yeux dans les siens en prononçant son nom. La flamme qui dansait dans son regard la bouleversa, et elle eut l’impression de se liquéfier. Glissant une main derrière son dos, il dégrafa son soutien-gorge. Pendant un long moment, il demeura simplement immobile, la contemplant avec une expression d’émerveillement.

Il se pencha ensuite pour poser la bouche au creux de son cou, là où battait son pouls, puis descendit vers sa poitrine, avec une lenteur exquise. Il embrassa ses seins longuement, l’un après l’autre, lui arrachant des petits cris en tirant du bout des lèvres sur leur pointe dressée. Bientôt, elle s’arqua entre ses bras, résolue à s’offrir davantage à la délicieuse torture qu’il lui infligeait.

Il déboutonna sa jupe, qui tomba à terre. L’instant d’après, Emily se retrouva étendue sur le lit, avec sa petite culotte en dentelle pour tout vêtement. Elle poussa un gémissement, impatiente et angoissée à la fois.

— Tu n’imagines pas combien j’ai envie de toi, gronda-t-il en se déshabillant à la hâte.

Emily contempla le torse musclé d’Anton, ses larges épaules bronzées, ses longues jambes athlétiques. L’évidence de sa virilité triomphante l’effraya un peu et elle croisa nerveusement les mains sur sa poitrine.

— Laisse-moi te regarder, articula-t-il d’une voix basse. En entier.

Il fit glisser la culotte en dentelle et la jeta au bas du lit. Puis il enserra ses fines chevilles entre

ses mains et remonta lentement le long de ses jambes, jusqu'au creux des hanches et de la taille. Elle tremblait de tous ses membres quand il atteignit ses poignets pour les écarter et les maintenir de chaque côté de son corps.

— La timidité n'est pas de mise. Tu es magnifique.

Elle ressentit une sorte de décharge électrique quand il la cloua sous son regard, pour détailler longuement sa nudité. Elle qui craignait d'être embarrassée éprouva au contraire un regain d'excitation, presque insupportable d'intensité.

— J'ai du mal à croire à tant de beauté, Emily... Touche-moi, je t'en supplie, l'implora Anton en l'embrassant fougueusement.

Elle obtempéra avec une sorte de hâte désespérée, en s'enivrant de son odeur et en se perdant dans la passion de ses baisers.

Timidement d'abord, elle explora ses épaules et descendit le long de sa colonne vertébrale. Puis, quand il embrassa de nouveau ses seins, ses mains remontèrent vers sa nuque et elle enfouit les doigts dans ses cheveux pour presser son visage contre sa poitrine. Anton laissa échapper un gémissement rauque au moment où il se redressa pour reprendre sa bouche, avec une ardeur brûlante.

Elle ferma les yeux pour savourer l'instant, tandis que la main d'Anton écartait doucement ses cuisses pour chercher le cœur de sa féminité.

Il la caressa longtemps, jusqu'à l'abandon de l'extase, qui la laissa sans forces, anéantie entre ses bras, le corps vibrant. Mais ce n'était pas assez. Totale désinhibition, Emily tira Anton par les cheveux pour ramener son visage vers le sien. Elle voulait frotter sa peau contre son corps, le sentir en elle, partager son plaisir, communier dans un même élan...

Il se détourna un instant pour prendre une protection dans la table de chevet et s'allongea sur son corps. Elle concentra alors son attention sur la pression sensuelle de sa bouche et le bout de sa langue, qui forçait un passage entre ses lèvres. Tout son être s'embrasa, tandis qu'un feu ardent coulait dans ses veines. Les reins creusés, elle cria son nom quand il la pénétra.

La douleur lui arracha un cri. Anton comprit aussitôt et commença à se retirer, avec une expression surprise et légèrement choquée. Mais, refermant instinctivement les jambes autour de ses hanches, Emily le garda en elle.

— Reste, je t'en prie. J'ai envie de toi. Je t'aime.

L'espace de quelques secondes, Anton sembla hésiter. Puis elle sentit ses muscles se tendre et il recommença à bouger. Miraculeusement, le déchirement qu'Emily avait ressenti se mua en plaisir et elle oublia tout. Plus rien ne comptait, que l'union de leurs corps confondus, et le rythme qui les emportait vers l'assouvissement de la passion.

Cela dépassait tellement tout ce qu'elle avait imaginé qu'Emily eut l'impression d'être dans un rêve. Dans son esprit, l'acte d'amour était une espèce de fusion magique et un peu mystérieuse qui culminait dans une douce euphorie. Rien à voir avec la violence du maelström qui l'emportait dans un déferlement de sensations extrêmes.

Les ongles d'Emily s'enfoncèrent dans les épaules d'Anton au plus fort de l'orgasme, et elle cria son nom en sombrant dans un ravissement infini. Puis elle se força à rouvrir les yeux pour contempler sur les traits d'Anton l'expression de son plaisir, secret et inconnu.

Quand il retomba, inerte, sur son corps, en enfouissant son visage au creux de son épaule, elle éprouva une immense gratitude. Anton, son mari, lui avait donné beaucoup d'amour.

Et il lui en donnerait encore...

4.

Emily n'avait jamais pensé que pareille extase puisse exister. Elle se rendait compte qu'un sourire ébloui étirait ses lèvres gonflées par le plaisir, tandis que les ondes de volupté refluaient et que sa respiration se calmait peu à peu. Elle savourait la sensation du contact d'Anton pesant sur elle de tout son poids.

— Je suis trop lourd, souffla-t-il contre son cou.

— Pas du tout.

Il roula néanmoins sur le côté, puis se leva pour s'éclipser dans la salle de bains.

— Reviens te coucher, l'implora-t-elle à son retour dans la chambre.

Il s'exécuta, en s'appuyant sur un coude pour scruter son visage.

— Anton...

Elle tendit la main pour écarter une mèche qui retombait sur son front encore humide de transpiration.

— Je ne savais pas que l'amour physique pouvait être si...

Elle s'interrompit. Les mots lui manquaient.

— Je t'aime, conclut-elle simplement.

C'était la seule phrase qui lui venait à l'esprit. Et elle la répéta, plusieurs fois, inlassablement, en soupirant. Il était si beau ! Presque trop parfait... Elle suivit du bout du doigt la ligne de sa mâchoire, ombrée d'une barbe naissante. Une délicieuse chaleur irradiait tout son être.

— Tu aurais dû me dire que tu étais vierge, lui reprocha-t-il en secouant la tête.

— Quelle importance, puisque nous sommes désormais mari et femme ?

Mais le sourire d'Emily s'estompa quand elle découvrit le mélange d'étonnement et de colère qui brillait au fond des yeux d'Anton.

— Comment est-ce possible ? Tu as pourtant été fiancée...

— Comment le sais-tu ? s'étonna Emily. Je ne t'en ai jamais parlé.

Il eut l'air gêné et ne répondit pas immédiatement.

— Quelqu'un a dû me le dire, éluda-t-il. Mais ce n'est pas cela l'important : tu aurais dû me prévenir que j'étais ton premier amant.

— Pourquoi ? Tu m'aurais tout de même fait l'amour, non ?...

— Si... Non... Enfin, j'aurais été plus doux, plus patient, si j'avais su.

Elle prit son visage entre ses mains et plongea ses yeux bleus dans les siens, effrontément.

— Eh bien, ce sera pour la prochaine fois.

Puis elle planta un baiser sur sa bouche.

Il se dégagea avec un éclat de rire tonitruant et se coucha sur le dos en l'attirant sur lui.

— Pour une novice, tu apprends vite ! lança-t-il sur un ton amusé.

— J’espère avoir des prédispositions, rétorqua-t-elle malicieusement.

Elle frissonna voluptueusement à la vue de son sourire sensuel. Puis elle entreprit une lente exploration de ce corps masculin qu’elle découvrait, sans honte ni retenue, avec une curiosité insatiable. Elle avait l’impression que jamais elle ne pourrait se lasser de lui, de le toucher, de le sentir, de savourer ces instants merveilleux où le désir renaît.

Le temps cessa tout simplement d’exister.

La passion les emporta très loin, dans un océan de tendresse et de douceur.

Puis ils prirent un bain, avant de refaire l’amour.

Puis ils dormirent un peu, et refirent l’amour...

Emily bâilla et ouvrit les yeux. Déjà habillé, d’un short kaki et d’un polo blanc, Anton lui tendit une tasse de café, qu’elle accepta avec un sourire langoureux.

— Tu es debout, bredouilla-t-elle. Quelle heure est-il ?

— 1 heure de l’après-midi, répondit-il en déposant un baiser sur ses lèvres.

Elle fronça les sourcils.

— Vraiment ? Je ne me suis jamais levée aussi tard de ma vie !

Elle se dressa sur son séant. Puis, prenant conscience de sa nudité, elle ramena le drap sur ses seins.

Anton la dévora des yeux, avec un petit sentiment de culpabilité. Quelle grâce ! Elle se mouvait souplement, insoucieuse de son incroyable beauté, avec ses longs cheveux dorés tout emmêlés et ses lèvres rougies, gonflées par les baisers.

Il avait séduit bien des femmes dans sa vie, certaines éblouissantes, mais aucune n’égalait Emily. Elle était la perfection incarnée. L’image de sa nudité et les moments de passion intense qu’ils avaient partagés resteraient à jamais gravés dans son esprit. Mais elle était arrivée vierge jusqu’à lui. Il ne se pardonnait pas de ne rien avoir deviné.

Après la deuxième fois, il l’avait portée dans la salle de bains pour la baigner, comme une enfant fragile et délicate. En la séchant, il avait de nouveau perdu tout contrôle de lui-même. Combien de fois avaient-ils fait l’amour ? Il ne savait même plus. Jamais il n’avait connu une femme comme elle. Elle était la personnification de la tentation, un ange avec un corps de déesse qui le rendait fou.

Dès le premier instant où il avait posé les yeux sur Emily, il avait deviné sa nature ardente, passionnée. A la première caresse, elle s’était comme embrasée. Et avec quelle ferveur elle criait son nom dans le plaisir ! Elle apprenait vite et avec beaucoup de justesse les gestes de l’amour. Physiquement, elle le comblait. Leurs sensualités s’accordaient merveilleusement.

Comment était-elle restée pure et innocente aussi longtemps ? Le fiancé qu’elle avait eu était un idiot, ou un saint... Anton n’avait jamais connu de jeunes filles ; il avait toujours préféré les femmes plus mûres, sophistiquées. Pourtant, cette expérience érotique, outre le plaisir qu’il en retirait, l’emplissait d’une satisfaction et d’un orgueil qu’il savait très masculins. Emily n’avait

jamais appartenu à personne avant lui. Elle était à lui... Seulement à lui...

Et si lui-même ne croyait pas en l'amour, cela ne lui déplaisait pas d'avoir une femme terriblement sexy et sentimentale qui y croyait. Après cette nuit fabuleuse, il avait complètement abandonné l'idée de lui dévoiler les vraies raisons de leur mariage. Cela aurait été stupide de lui enlever ses illusions.

Il avait déjà envie d'elle, *encore* envie d'elle... Plus il la contemplait, plus son désir renaissant s'amplifiait. Malgré tout, il résista à la tentation. Il fallait laisser un peu de temps à Emily.

— Finis ton café et rejoins-moi dans le salon quand tu seras habillée, lui lança-t-il. Le chef a préparé le déjeuner. Ensuite, je te ferai visiter le bateau et je te présenterai au capitaine et aux membres de l'équipage.

Emily se doucha longuement et s'enveloppa dans une serviette. Elle déballa ensuite sa valise pour ranger son trousseau. Avec les conseils d'Helen, elle s'était acheté une magnifique robe du soir, beaucoup d'affaires d'été et de la lingerie raffinée.

Elle choisit une jolie culotte en dentelle avec le soutien-gorge assorti, enfila un short blanc et un haut bleu. Puis elle se brossa les cheveux vigoureusement et les noua en queue-de-cheval. Trop impatiente de rejoindre son mari, elle ne se maquilla pas et appliqua juste un peu de crème solaire.

Après le déjeuner, Anton fit les honneurs de son yacht à sa jeune épouse, qui étonna l'équipage par sa gentillesse naturelle et son intérêt pour la navigation. Elle possédait des connaissances techniques inhabituelles chez une femme.

— Eh bien, que penses-tu de mon bateau ? demanda Anton quand ils se retrouvèrent seuls sur le pont.

Ses longues jambes le fascinaient. Il avait déjà envie de l'emmener dans sa cabine pour une sieste coquine.

— C'est un beau jouet d'homme, le taquina-t-elle. Je ne m'attendais pas à quelque chose d'aussi grand. Il est énorme ! Je savais que tu étais très riche, mais pas à ce point-là.

Elle éclata de rire avant d'ajouter :

— Cela me plaît beaucoup. Et je t'aime quand même.

— Alors tout va bien, murmura Anton en se grattant la gorge.

— Quelle est notre destination ? demanda-t-elle en se lovant amoureusement contre lui.

Il posa les mains sur sa taille pour la repousser gentiment tant il se méfiait de ses propres réactions...

Et puis la question d'Emily le gênait. Soudain, il se sentit un peu égoïste et commença à regretter

sa décision de conjuguer sa lune de miel avec le Grand Prix de Monaco de Formule 1. Les sourcils froncés, il contempla l'expression de sa jeune femme, dont les yeux lumineux trahissaient les moindres pensées. Elle était si spontanée, si franche, qu'on lisait sur son visage comme dans un livre ouvert.

Emily avait sans doute des rêves plus romantiques... Jusque-là, il ne s'était jamais préoccupé de ménager les sentiments des femmes qui l'accompagnaient. Elles n'avaient pas leur mot à dire et devaient se contenter d'accepter ses cadeaux, en s'estimant heureuses quand la liaison durait un peu.

Allait-il changer simplement parce qu'il était marié ? Le sentimentalisme le guettait, il devait réagir ! Après tout, même s'il y prenait beaucoup de plaisir, il s'agissait seulement de sexe.

Il inspira profondément.

— En fait, nous restons à quai... Tous les ans, je viens ici pour le Grand Prix. Il a lieu dimanche. Comme je sponsorise une équipe, je suis la course de la tribune d'honneur. Ensuite, j'assiste à la remise des prix.

— Oh ! je vois..., répondit-elle, tandis qu'une ombre voilait son regard. Tu te passionnes pour les courses automobiles. Cela aussi, c'est très masculin.

Presque aussitôt, un sourire sensuel releva le coin de ses lèvres.

— Eh bien, ce sera sans doute une expérience intéressante. Et j'aurai au moins le plaisir de t'avoir tout à moi jusqu'à dimanche !

Anton fut sincèrement touché par son altruisme et sa générosité. Combien de femmes auraient explosé de rage ? Il dut faire un gros effort pour poursuivre...

— C'est-à-dire... pas exactement... Jusqu'à présent, comme j'étais célibataire, il m'était plus facile de rendre les invitations à bord de mon yacht.

Il marqua une pause, puis alla droit au but.

— Bref, j'ai pris l'habitude d'inviter quelques amis à l'occasion du Grand Prix. Généralement, ils restent jusqu'au lundi.

Pendant de longues secondes, Emily se contenta de regarder Anton fixement. Malgré son air détaché, elle lut le doute et l'incertitude au fond de ses prunelles sombres. Habitué à mener sa barque comme bon lui semblait, sans se soucier des autres, c'était probablement la première fois qu'il se posait des questions... Quoi qu'il fasse, les femmes étaient toutes folles de lui, alors pourquoi se serait-il gêné ? Malgré tout, maintenant qu'il était marié, la situation lui semblait sans doute différente ; il devrait faire des efforts. Comme elle...

— Si je comprends bien, tu as invité des amis à une course de voitures pendant notre lune de miel. C'est bien cela ?

Il haussa les épaules.

— Oui.

— C'est original, commenta Emily. Je suis pour le respect des traditions. Et si c'en est une pour toi, pourquoi pas ? Et puis cela me permettra de rencontrer tes amis. A part Max, je n'ai croisé que quelques relations d'affaires.

— Ils arrivent ce soir, annonça Anton d'un air terriblement embarrassé.

— Ne prends pas cet air contrit. Tout va bien. Nous nous connaissons depuis deux mois à peine :

nous avons toute la vie pour nous accorder.

Se hissant sur la pointe des pieds, elle déposa un baiser sur sa joue.

— Ma mère m’a raconté les débuts de son mariage, reprit-elle. Mon père et elle ont eu le coup de foudre et se sont fiancés presque aussitôt, pour se marier deux mois plus tard. Jusque-là, ils avaient vécu chez leurs parents, sans aucune expérience amoureuse, et il leur a évidemment fallu un certain temps pour s’accoutumer l’un à l’autre. Moi, j’ai au moins la chance d’avoir un merveilleux amant comme mari, même s’il est assez bête pour rater sa lune de miel.

Anton fronça les sourcils, gagné par la colère. L’allusion d’Emily à son père ne l’amusait pas du tout...

— Bête ? répéta-t-il.

Quelle audace ! Un mélange de sensualité et de malice brillait dans les yeux bleus d’Emily et il ne savait plus s’il avait envie de la punir ou de l’embrasser... Alors qu’il se targuait d’avoir une parfaite maîtrise de lui-même en toutes circonstances, cette ambivalence avait quelque chose de très désagréable.

— C’est toi qui es bête, Emily, de prendre pour argent comptant tout ce que t’a raconté ta mère. Elle est peut-être arrivée vierge au mariage, mais ton père, lui, n’était pas sans expérience. Tu peux me faire confiance, je le sais de source sûre.

La dureté du ton d’Anton fit retomber d’un coup l’humeur euphorique d’Emily. Elle recula d’un pas en dévisageant d’un air incrédule l’homme qui se tenait devant elle. L’amant de la nuit, doux et généreux, s’était brutalement métamorphosé. Il arborait désormais la même expression glaciale et méprisante que le soir où elle l’avait rencontré pour la première fois.

— Tu connaissais mon père ? demanda-t-elle en cherchant désespérément à quoi se raccrocher. Tu l’as déjà rencontré ?

— Non. Mais je sais quel genre d’homme c’était : un vil séducteur.

Emily tiqua. Elle ne pouvait pas laisser passer pareille insulte. Anton avait beau être son mari, il n’avait pas le droit de salir la mémoire de ses parents.

— Tu te trompes, protesta-t-elle. Ma mère ne m’a jamais menti.

Anton tâcha de contenir la rage qui bouillonnait en lui. Comment Emily osait-elle s’opposer ainsi à lui ? Savait-elle bien à qui elle parlait sur ce ton belliqueux ? Personne ne mettait jamais en doute la parole d’Anton Diaz ! Finalement, il explosa :

— Ta mère était probablement très naïve, jeta-t-il d’un ton cinglant, si elle n’a pas vu en Charles Fairfax un mufle doublé d’un snob prétentieux. Il l’a probablement épousée uniquement par ambition, pour s’introduire dans la bonne société londonienne.

Par réflexe, Emily leva la main pour le gifler mais il lui attrapa le poignet et l’immobilisa derrière son dos.

— Petite peste ! Tu ne supportes pas d’entendre les quatre vérités sur ta sacro-sainte famille !

— Au moins, moi, j’en ai une !

Elle regretta immédiatement ce coup bas. La violence de sa passion pour Anton se muait brusquement en colère. Elle, d’ordinaire si placide, ne se reconnaissait pas.

Il lui décocha un regard glacial et la lâcha abruptement en s’écartant, comme s’il ne supportait

plus son contact.

— Sais-tu pourquoi je n'en ai pas, Emily ? lança-t-il d'une voix sardonique. A cause de la goujaterie odieuse de ton père.

— Comment peux-tu parler ainsi de quelqu'un que tu n'as pas connu ? rétorqua Emily, subitement envahie par une peur irraisonnée.

Une dureté implacable figea les traits d'Anton.

— Je n'ai pas eu besoin de le connaître pour le haïr et le mépriser. Et j'en ai le droit, crois-moi.

Elle secoua la tête, trop choquée pour parler. Comment en étaient-ils arrivés là ? Comment étaient-ils passés de la passion éperdue à cette dispute absurde, en l'espace de quelques minutes ?

— J'avais une sœur aînée, poursuivit-il, Suki. Elle était très belle. Elle avait dix-huit ans et sortait tout juste de l'adolescence quand Charles Fairfax a croisé son chemin. Il l'a séduite et l'a quittée alors qu'elle était enceinte. Cinq mois plus tard, en apprenant qu'il s'était marié avec ta mère, ma sœur s'est suicidée. Apparemment, il avait mené les deux histoires de front.

Emily blêmit. Finalement, leur dispute n'avait rien d'absurde. C'était grave. Anton s'exprimait avec une force de conviction terrifiante. Vingt-cinq ans après les prétendus faits, une haine sourde continuait à l'habiter. Mais elle ne pouvait pas croire à cette histoire.

— Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas possible, murmura-t-elle. Mon père n'aurait jamais trompé ma mère.

— C'est la vérité, insista-t-il durement. Les femmes amoureuses sont dangereuses pour elles-mêmes, mais aussi pour les autres. Ma mère ne s'est jamais remise du suicide de ma sœur. Elle m'a toujours tenu dans l'ignorance. C'est seulement à l'approche de la mort qu'elle m'a tout raconté.

Emily écarquilla des yeux horrifiés. La mine sombre d'Anton ne laissait planer aucun doute : il était convaincu de sa version des faits. Tout à coup, elle eut un éclair de lucidité et une douleur atroce la traversa.

— Quand ta mère est-elle morte ?

Il la regarda en fronçant les sourcils.

— Cela n'a pas d'importance... En décembre dernier.

Six mois à peine auparavant. Cela expliquait pourquoi il souffrait tant : la révélation d'une tragédie, réelle ou non, s'était ajoutée à son deuil... Une autre pensée, insidieuse, prit forme dans l'esprit d'Emily. Cela devait être à peu près à cette époque qu'Anton avait fait la connaissance de Tom et de James, et qu'il avait commencé à s'intéresser aux Fairfax, puis à elle plus particulièrement. Était-ce une simple coïncidence ?...

Un effroi sans nom s'empara d'elle tandis qu'elle scrutait avec désespoir le beau visage d'Anton — l'homme qui lui avait donné tant de plaisir... L'homme qu'elle aimait.

Ou plutôt qu'elle avait cru aimer.

Car tout était fini...

5.

Emily n'avait plus aucune certitude. Anton avait sapé les fondements de son univers et la tête lui tournait... Détournant les yeux, elle laissa son regard errer sur l'horizon, en direction de la petite principauté. La mer d'huile et le panorama ressemblaient à une carte postale, avec les yachts amarrés dans la marina luxueuse et les palaces accrochés sur le célèbre rocher. Mais elle n'avait plus envie d'être là.

Elle frissonna malgré le soleil. La veille encore, elle était une jeune mariée confiante dans l'amour qui s'offrait à elle ; aujourd'hui, elle se sentait anéantie... Elle revécut en pensée sa brève histoire avec Anton, se remémorant leurs conversations, leurs sorties, sa demande en mariage. Il ne lui avait jamais vraiment fait de déclaration d'amour. Pas même durant la folle nuit précédente...

Son sang se figea dans ses veines. Le merveilleux tourbillon qui l'avait emportée jusqu'à ce mariage féerique se vidait soudain de son sens. Tout s'écroulait.

Lentement, elle tourna la tête vers Anton.

— Pourquoi m'as-tu épousée ? questionna-t-elle d'une voix blanche.

— Il était temps pour moi de me marier et d'avoir un héritier. Je t'ai choisie pour ta beauté et ta sensualité.

Il tendit la main mais elle recula vivement. Atterrée par le cynisme d'Anton, elle pressentit instinctivement une autre raison.

— Je ne suis pas naïve à ce point. Ce n'est sûrement pas une coïncidence si tu as pris contact avec ma famille juste après la mort de ta mère. Tu ferais mieux de me dire toute la vérité...

Courageusement, elle ajouta, malgré la douleur que lui causaient ces mots :

— De toute façon, il est clair que tu ne m'as pas épousée par amour.

Intérieurement, dans un élan d'espoir fou, elle pria le ciel pour qu'il la contredise. Mais Anton haussa nonchalamment les épaules.

— Si tu insistes... Dorénavant, tu t'appelles Mme Emily Diaz, d'un nom que ton père a délibérément méprisé, et tu le porteras jusqu'à la fin de ta vie. Cela satisfait mon sens de la justice. Je me sens vengé.

Un éclair de triomphe dans les yeux, il poursuivit :

— Pour ce qui est de l'amour, je ne crois pas du tout à l'existence de ce sentiment. Ce qui nous rapproche est une sorte d'alchimie sexuelle, rien de plus.

Emily battit rapidement des paupières pour refouler ses larmes. Elle était brisée, à tout jamais. Ses rêves et ses espérances s'étaient fracassés en l'espace de quelques minutes. Pendant deux mois, Anton avait été son prince charmant. Mais l'illusion de leur mariage n'aurait duré que vingt-quatre heures, pendant lesquelles elle s'était crue la femme la plus heureuse du monde.

Quelle erreur funeste...

Pour Anton, il ne s'agissait que de sexe. Avec une furieuse envie de réparer un passé traumatisant. En tout cas pas d'amour.

Comment avait-elle pu être aussi aveugle, alors qu'elle avait tout de suite perçu le côté dangereux de cet homme ? Elle avait même refusé de sortir avec lui pendant une semaine. Si seulement elle s'était fiée à son instinct...

Le mâle froid et cynique qui la toisait avec arrogance n'avait rien à voir avec celui dont elle était tombée amoureuse. Et dire qu'elle avait pris sa réserve pour du tact et du respect ! Quelle idiote !

Elle secoua la tête avec une expression de profond dégoût et se détourna.

— Emily ! lança-t-il en l'attrapant par le bras. Cela ne change rien entre nous.

— Pour moi, si, rétorqua-t-elle sèchement. Lâche-moi !

Il obtempéra de mauvaise grâce, en se maudissant de lui avoir tout raconté. Pourquoi n'avait-il pas tenu sa langue comme il en avait d'abord eu l'intention ?

Il avait des circonstances atténuantes : Emily produisait sur lui un effet bizarre. Il n'arrivait plus à penser de façon cohérente, ces derniers temps. La nuit dernière, pour la première fois de sa vie, il avait perdu la maîtrise de son corps. Et tout à l'heure, quand elle avait mentionné son père, il s'était emporté sans comprendre ce qui se passait. En tout cas, elle ne pourrait pas l'accuser d'avoir manqué de franchise...

— Nous reparlerons de tout cela un peu plus tard, déclara-t-il pour avoir le dernier mot.

Il allait travailler un peu pour se calmer et se changer les idées. Si Emily l'aimait comme elle le prétendait, elle surmonterait le choc. La statue de Charles Fairfax était tombée de son piédestal, mais elle s'en remettrait. A son âge, on n'avait plus besoin d'idolâtrer son père. Il saurait lui faire oublier sa déception...

Sourde à la menace qui perçait dans sa voix, Emily s'éloigna en hâte. Anton était-il insensible au point d'imaginer qu'ils continueraient à se côtoyer comme si de rien n'était ?

Elle se réfugia dans la salle de bains, où elle fut prise de violents haut-le-cœur. Secouée par des tremblements irrépressibles, elle se déshabilla pour s'enfermer sous la douche. Alors seulement, elle put s'abandonner aux larmes. Elle pleura longtemps, dans une crise de profond désespoir. Puis, quand les larmes se tarirent, elle se lava les cheveux et savonna sa peau jusqu'à effacer de ses pores toute trace de l'odeur ou du souvenir d'Anton. Malheureusement, elle n'arriverait jamais à se débarrasser du chagrin qui la submergeait...

Emily ne connaissait pas l'homme qu'elle avait épousé. Son histoire avec Nigel se répétait, en pire cette fois puisqu'elle avait franchi le pas du mariage. Nigel l'avait séduite pour sa fortune et ses relations ; Anton simplement parce qu'elle s'appelait Fairfax, pour assouvir un besoin de vengeance et réhabiliter la mémoire de sa sœur.

Le sentiment d'avoir été trahie lui lacérait le cœur. Après s'être frottée vigoureusement pour se sécher, Emily s'enveloppa dans une grande serviette et tâcha de se calmer. Peu à peu, tandis qu'elle réfléchissait, sa douleur se transforma en une rage froide.

En dépit de ce que pensait Anton Diaz, Charles Fairfax était incapable de duplicité. Les parents d'Emily s'étaient profondément aimés et la mort de sa mère, en brisant le cœur de son père, avait probablement contribué à aggraver son état de santé.

Quand elle était dans la phase terminale de sa maladie, sa mère lui avait beaucoup parlé, conseillant à Emily de mordre la vie à pleines dents sans jamais s'attarder sur les regrets ou les erreurs du passé. C'était cette même philosophie que lui avait enseignée son oncle Clive, l'année de

ses douze ans, lorsqu'elle avait dû abandonner son rêve de devenir danseuse étoile. Elle avait hérité de la sagesse qui lui venait de la branche Devernal de sa famille.

Elle ne laisserait pas la sombre et tragique histoire d'Anton lui gâcher l'existence. Dieu seul savait d'où il tenait ces inepties... Malheureusement, pour ce qui était de leur mariage, il était trop tard...

Cinq minutes plus tard, habillée d'un pantalon de lin et d'une tunique assortie, Emily posa sa valise sur le lit et commença à y ranger méthodiquement les vêtements qu'elle en avait sortis quelques heures plus tôt.

Elle entendit frapper à la porte, mais refusa de répondre et boucla promptement ses bagages. Au moment où elle empoignait son sac, la voix d'Anton rugit derrière elle.

— Comment oses-tu t'enfermer à clé pour m'empêcher d'entrer ? Qu'es-tu en train de faire ?

Il s'avança vers elle, furieux, et l'agrippa par l'épaule.

— A quoi joues-tu ?

— A rien. Je m'en vais. C'est tout.

Emily ne ressentait plus rien, comme si elle était prisonnière d'un bloc de glace. Le contact d'Anton n'avait plus aucun effet sur elle. Rien ne la détournerait de sa décision, et ce n'était pas en la rudoyant qu'il lui ferait changer d'avis.

Anton était fou de rage. Incapable de se concentrer, il avait fini par laisser son travail pour venir se réconcilier avec Emily. Et il avait dû aller chercher un passe-partout pour pénétrer dans leur cabine ! Sa patience était à bout.

— Tu devras d'abord me marcher sur le corps, lança-t-il.

— Avec plaisir, rétorqua-t-elle du tac au tac.

Anton la lâcha brusquement, avec une grimace dédaigneuse.

— Je ne te donnerai pas cette joie, ma chère. Tu ne partiras pas. Ni maintenant ni jamais. Je t'en empêcherai.

Emily redressa le menton, résolue.

— Tu n'as pas le choix. Je ne me sens pas liée par un mariage qui n'est qu'une farce.

La mine sombre, Anton se contenta de la toiser. En un sens, et si lui-même ne s'abandonnait jamais à l'émotion, il comprenait sa détresse et son désir de rendre les coups. Sa nature sensible et passionnée s'était révélée au cours de la nuit précédente — ses cris de plaisir résonnaient encore à ses oreilles... Il les entendrait encore, se promit-il avec confiance et détermination. Sa jeune épouse avait seulement besoin d'un peu de temps pour se rendre au principe de réalité.

— Nous avons toujours le choix, Emily, murmura-t-il d'une voix douce en la prenant par la taille pour l'attirer contre lui. Si tu respectes l'engagement que tu as pris hier en prononçant les vœux du mariage...

— Je ne savais pas tout, à ce moment-là, l'interrompit Emily.

Sourd à ses protestations, Anton poursuivit, avec une ironie mordante :

— C'est moi qui fixe les règles, et les voici : tu restes avec ton cher mari et te comportes en parfaite épouse et maîtresse de maison avec nos invités. Tu pourras continuer à exercer ton métier jusqu'à ce que tu tombes enceinte.

— Pas question !

— Je n'ai pas terminé. Sinon, à mon grand regret, je serai dans l'obligation de couper les ponts avec Fairfax Entreprises. Tom et James devront alors me rembourser tous les emprunts que je leur ai consentis il y a quelques mois.

Ayant acculé sa proie, qu'il tenait maintenant à sa merci, Anton en guetta les réactions. Il vit très nettement le moment où Emily comprit son stratagème. Quand, rouge de colère, elle se dégagea abruptement, il sourit dans son for intérieur : elle ne lui échapperait pas...

Les jambes tremblantes, Emily battit en retraite. L'espèce d'engourdissement qui la protégeait depuis qu'elle avait pris sa décision commençait à se dissiper, et son corps la trahissait... Résolue à garder le contrôle de ses réactions, elle inspira profondément et croisa les bras sur sa poitrine, dans un geste de défense.

Le silence s'éternisa.

Anton ne bougea pas.

Quand elle eut recouvré assez de confiance en elle pour parler sans hurler, Emily demanda, le plus froidement possible :

— Quelles conséquences cela aurait-il exactement pour Fairfax Entreprises ?

— De graves complications financières, avec peut-être une offre publique d'achat par un concurrent mal intentionné. Comme je te l'ai dit tout à l'heure, le choix t'appartient, Emily.

— Tu irais jusque-là..., murmura-t-elle.

Il inclina la tête.

— S'il le fallait, je ferais n'importe quoi pour te garder.

Elle réprima un rire hystérique. Quelques heures plus tôt, ces paroles l'auraient transportée de joie ; désormais, elles lui donnaient la nausée.

Emily se laissa tomber sur le lit en secouant la tête, anéantie. Anton avait tout manigancé depuis longtemps. Malgré tout, il y avait une faille dans son scénario.

— Si tu dis vrai, tu peux exécuter ta menace n'importe quand, que nous soyons ensemble ou pas. Si je n'ai aucune garantie, pour quelle raison resterais-je avec toi ?

Debout devant elle, il la dominait de toute sa hauteur avec une expression indéchiffrable. En sentant la chaleur de son corps tout proche, elle se mit à trembler. Et quand il s'assit à côté d'elle sur le bord du lit, un sourire victorieux aux lèvres, elle s'écarta vivement, faisant tomber sa valise à terre.

— Doucement, Emily, chuchota-t-il en posant une main sur son bras. Calme-toi.

Il jubilait : elle était à lui. Son tremblement la trahissait. Dans quelques jours, elle aurait complètement oublié la violence de leur dispute. Malgré tout, il devait se montrer prudent. Pour l'instant, elle était furieuse, et bouleversée par la déception de ne pas avoir épousé l'homme idéal qu'elle avait imaginé.

De plus, elle était farouche comme un jeune faon. Il fallait l'appivoiser. Dans tous les cas, elle resterait avec lui, mais Anton ferait en sorte que ce soit de son plein gré et non par la contrainte. Impitoyable, il ne connaissait pas la faiblesse quand il s'agissait d'atteindre un but qu'il s'était fixé. Pourtant, il savait aussi être charmant...

— Je regrette de m’être emporté aussi violemment tout à l’heure, déclara-t-il avec une grimace contrite. Mais tu as le don de me faire sortir de mes gonds. Je n’avais pas l’intention de te dévoiler la vérité sur ton père. Seulement, ta façon d’embellir la réalité m’a agacé. J’ai perdu mon sang-froid et je t’en demande pardon. Oublions cette querelle ridicule, Emily, et faisons la paix. Si tu restes avec moi, je promets de ne jamais te faire de mal, ni à toi ni à ta famille. En aucune manière.

Il chercha sa main, mais Emily se leva d’un bond pour éviter son contact. Des éclairs dans les yeux, les poings sur les hanches, elle le toisa avec mépris.

— Tu ne m’auras pas aussi facilement ! Après ce qui s’est passé aujourd’hui, je ne croirai plus un traître mot de tes beaux discours.

— Eh bien tant pis ! cria Anton avec humeur. J’ai d’autres arguments.

Il la saisit par la taille et, avant de comprendre ce qui lui arrivait, elle se retrouva allongée sur le lit, prisonnière de son étreinte. Pendant quelques secondes, elle fut trop choquée pour réagir. Mais quand il l’embrassa, elle se démena comme une furie, lui donnant des coups de pied, lui mordant les lèvres et lui tirant les cheveux. Il se défendit comme un diable.

— Pour l’amour du ciel, Emily...

De nouveau, il lui arracha un baiser, en pesant sur elle de toutes ses forces pour l’empêcher de résister. En serrant ses deux poignets d’une main ferme, il les maintint au-dessus de la tête d’Emily pour lui caresser les seins de son autre main. Puis, il lui ôta sa tunique et son soutien-gorge, et sa bouche remplaça ses doigts.

Emily fut secouée par un frisson et se mit à trembler de plus en plus fort, tandis que toute force l’abandonnait. Incapable de penser ou de résister, elle se laissa emporter par le déferlement de la passion.

— Tu as envie de moi, grogna-t-il contre ses lèvres.

— Oui, gémit-elle en jetant ses bras autour de son cou.

Elle ne remarqua même pas le moment où il enleva son pantalon. Il avait raison : elle avait follement envie de lui. C’était plus fort qu’elle.

Il la couvrit de baisers fous, sur la poitrine, les épaules, au creux du cou... Puis leurs bouches se joignirent avec une sorte de désespoir enfiévré. Involontairement, elle se cambra pour venir à sa rencontre et, quand il fut en elle, ils bougèrent à l’unisson, avec une sensualité sauvage, primitive. Vaincue, Emily s’abandonna sans réserve à l’intensité de l’instant.

Quand le plaisir de sa femme explosa, si fort qu’elle s’arrêta de respirer, Anton s’autorisa à plonger à son tour dans les délices de l’oubli, en prononçant son nom.

Emily resta de longues minutes les yeux clos, épuisée, à essayer de reprendre son souffle. Terrassée par la honte et l’humiliation, elle avait l’impression qu’elle n’oserait plus jamais regarder Anton en face.

Comment avait-elle pu fondre ainsi entre ses bras, sachant qu’il ne l’aimait pas et qu’il l’avait seulement épousée par calcul ? N’avait-elle plus aucun amour-propre pour tomber aussi bas et accepter d’être un simple jouet entre les mains d’un homme ?

Anton repoussa une mèche de cheveux et traça du bout du doigt le dessin de sa bouche.

— Emily, regarde-moi.

Elle ouvrit les yeux à contrecœur. Il était penché sur elle, avec une expression impitoyable.

— A quoi bon nous disputer ? Soyons francs : nous nous plaisons beaucoup physiquement. Nous sommes mariés, et si ça se trouve tu es déjà enceinte. Nous n'allons pas nous séparer.

Emily faillit lui dire la vérité... Avertie par une sorte de prémonition, elle avait commencé à prendre la pilule environ une semaine après leur première rencontre. Mais elle préféra garder le secret. Inutile de flatter la vanité d'Anton, qui était déjà bien assez sûr de son charme. Il n'avait pas besoin de savoir qu'elle avait eu le coup de foudre pour lui au point d'en venir à se protéger quelques jours après ce fameux dîner...

— De toute façon, tu ne peux pas nier l'attraction que tu éprouves. Ton corps parle pour toi.

Emily leva les yeux au ciel, abasourdie par tant de détestable arrogance. Elle s'empourpra violemment en le voyant remettre de l'ordre dans sa tenue : il ne s'était même pas dévêtu complètement... Il lui avait fait l'amour à la hussarde. Mortifiée, elle remit son soutien-gorge et baissa sa tunique sur sa poitrine, en cherchant désespérément des yeux le reste de ses affaires.

— Tiens ! lança-t-il en lui tendant son pantalon et sa culotte. Mais tu vas peut-être te changer ? Nos invités vont bientôt arriver.

A ces mots, il quitta la cabine sans un regard en arrière.

Emily prit sa troisième douche de la journée et défit une nouvelle fois sa valise. Pour l'instant, elle ferait semblant de se plier à la volonté d'Anton. Mais, au fond d'elle-même, elle n'avait pas changé d'avis. Il fallait seulement trouver un moyen de le quitter sans nuire à sa famille.

Elle enfila une petite robe noire, se brossa les cheveux et appliqua une touche de gloss sur ses lèvres. Peu lui importait de faire bonne impression sur les amis d'Anton, qui ne deviendraient jamais les siens. Son outrecuidance la sidérait. « Tu pourras continuer à exercer ton métier jusqu'à ce que tu tombes enceinte. » Avec quel mépris il croyait pouvoir disposer d'elle ! Il n'avait aucun respect pour la femme qu'elle était.

Repoussant bien vite de son esprit l'image d'un beau bébé brun comme Anton, Emily chaussa des sandales noires à hauts talons et sortit sur le pont. Elle avait besoin de respirer de l'air frais.

A demi cachée par un canot de sauvetage, elle s'installa à l'abri des regards pour contempler le soleil couchant qui embrasait l'horizon. Puis, la tête vide, elle demeura immobile dans l'obscurité qui tombait, l'enveloppant corps et âme.

Anton avait définitivement détruit son amour et sa confiance. Pourtant, aussi étrange que cela paraisse, son désir survivait. Tout à l'heure, elle avait succombé sans pouvoir résister ; et, en dépit du goût amer que l'épisode lui laissait, elle n'avait aucun doute sur la suite. Inévitablement, la scène se reproduirait. Physiquement, elle était incapable de résister à Anton. En plus, elle ne ferait jamais courir aucun risque à son frère ou sa famille.

Elle était bel et bien prise au piège...

6.

Des bruits de voix ramenèrent Emily à la réalité : apparemment, les invités étaient arrivés... Elle demeura néanmoins dans son coin, sans bouger, incapable d'affronter des inconnus alors que ses émotions étaient encore à vif.

Un soupir douloureux s'échappa de sa poitrine. Elle avait probablement vécu le pire premier jour de mariage de toute l'histoire de l'humanité...

— Emily.

Vêtu d'un costume beige sur une chemise au col ouvert, Anton apparut devant ses yeux, toujours aussi dangereusement séduisant.

— Je me demandais où tu te cachais, ajouta-t-il d'une voix moqueuse. Nos invités sont là. Ils t'attendent.

Il lui prit le bras pour la conduire dans le salon. La journée était malheureusement loin d'être finie...

Assise à la gauche d'Anton, Emily laissa son regard errer sur les convives installés autour de la table, dans la somptueuse salle à manger du yacht. Ils étaient seize en tout : sept couples, plus Max et un jeune célibataire.

Un murmure de surprise et d'incrédulité avait accueilli la présentation par Anton de sa jeune épouse. Sous la politesse de façade, Emily avait perçu chez les femmes des réactions diverses, allant du plaisir sincère à la curiosité, voire l'hostilité ouverte pour l'une d'elles.

Se contentant d'une remarque ici ou là, elle garda un sourire absent et figé pendant tout cet interminable dîner. Elle avait été choquée de retrouver Eloïse, accompagnée de son mari italien, Carlo Alviano, et du fils que ce dernier avait eu d'un précédent mariage, Gianni. Elle connaissait Sally et Tim Harding pour les avoir déjà rencontrés à Londres. L'un des autres couples était suisse, un autre français. Il y avait aussi deux Américains d'un certain âge, très sympathiques, et deux Grecs. Ils formaient un groupe cosmopolite et, à en juger par les toilettes et les bijoux des femmes, très fortuné...

Emily observa Gianni Alviano, assis à sa gauche, dont le visage lui disait vaguement quelque chose. C'était un beau ténébreux. Peut-être un mannequin qu'elle avait vu en photo dans les magazines.

— Un peu plus de vin ? proposa le majordome.

Elle accepta d'un signe de tête. Elle buvait sans doute un peu trop, mais cela l'aidait à supporter l'épreuve de cette soirée.

De nouveau, avec une sorte de fascination malsaine, elle posa les yeux sur Eloïse. De toute

évidence, celle-ci plaisait à Anton. Vêtue d'une minirobe rouge très moulante, elle passait son temps à bavarder et à minauder avec lui, en ignorant totalement son mari. Comment Carlo pouvait-il la supporter ? Cet homme d'une cinquantaine d'années, à l'élégance sophistiquée, n'avait apparemment rien en commun avec elle. « A part le sexe, sans doute », songea Emily avec cynisme. Carlo était probablement désabusé et sans illusions, comme tant d'autres autour de la table.

Elle porta son verre à ses lèvres, mais Anton la saisit par le poignet pour l'obliger à le reposer. Puis, il la prit par le cou.

— De l'eau ou du café, mais plus de vin, ma chérie, lui intima-t-il d'une voix douce.

Elle frissonna involontairement à son contact.

— Tu as raison, comme toujours, *chéri*, répliqua-t-elle ironiquement.

Tout en parlant, elle lui enfonça les ongles dans la peau pour l'obliger à retirer sa main. Anton fronça les sourcils en guise d'avertissement, mais elle se moquait éperdument de ses menaces.

Intérieurement, Emily bouillait. Elle étouffait et avait envie de monter prendre l'air sur le pont. Ou encore de piquer un plongeon pour nager jusqu'à la terre ferme...

Tout à coup, la mémoire lui revint et elle se tourna vers Gianni avec un sourire.

— Je sais où je vous ai rencontré ! s'écria-t-elle. Vous étiez dans l'équipe de l'université de Rome aux championnats d'Europe de natation, il y a quatre ans.

— Oui, *señora*. Moi aussi je me souviens de vous, maintenant.

— Oh ! appelez-moi Emily, je vous en prie. Vous aviez gagné le quinze cents mètres avec une aisance extraordinaire.

— Et vous, vous aviez remporté le deux cents mètres avec deux secondes d'avance. Je vous avais trouvée époustouflante.

— Cela reste ma plus belle victoire à ce jour ! lança-t-elle en riant.

— Vous vous connaissez ! Quelle coïncidence ! intervint Carlo.

— N'est-ce pas ? Vous étiez là pour admirer votre fils ? Il a été fantastique.

— Malheureusement non. A ce moment-là, j'étais en Amérique du Sud, expliqua Carlo en jetant un coup d'œil à Eloïse.

— Nous n'allons pas parler de natation toute la soirée, lança cette dernière.

— Moi, cela m'intéresse, déclara Anton. Je ne savais pas que tu étais championne de natation, Emily.

Elle haussa les épaules.

— Tu me connais depuis à peine deux mois... De toute manière, j'ai arrêté la compétition.

Subitement, un épuisement insurmontable s'abattit sur elle. La tension latente qui l'opposait à son mari lui avait donné une migraine abominable. N'y tenant plus, elle repoussa sa chaise avec un sourire contraint.

— J'ai passé une très bonne soirée en votre compagnie, mais la fatigue du voyage m'oblige à vous quitter. J'en suis désolée.

Elle se raidit quand Anton se leva lui aussi et la prit par la taille.

— Je te raccompagne.

Puis il s'adressa à la cantonade :

— Je reviens dans quelques instants. Le majordome est à votre service si vous avez besoin de quoi que ce soit.

— Championne de natation ! Tu m'impressionnes, Emily, observa Anton sur un ton moqueur. Mais la prochaine fois, évite de me ridiculiser devant tout le monde en évoquant des souvenirs que j'ignore et en flirtant d'une façon aussi éhontée.

Emily secoua la tête, scandalisée.

— C'est moi qui suis ridicule ! Comment ai-je pu être assez stupide pour me croire amoureuse d'un homme qui invite sa maîtresse pendant sa lune de miel ! Eloïse...

— Eloïse n'est pas...

— Oh ! je t'en prie ! Elle est folle de toi, cela crève les yeux.

— Nous avons couché ensemble une seule fois, il y a dix ans, expliqua-t-il sèchement. Carlo est un très vieil ami à moi. J'ai été témoin à leur mariage. Il n'y a absolument plus rien entre Eloïse et moi.

— Ne te justifie pas. Je m'en moque éperdument. Mais je me demande comment son mari la supporte. Carlo a l'air vraiment gentil. Contrairement à toi, qui es l'homme le plus sournois et le plus arrogant que j'aie jamais rencontré. Et ce n'est pas parce tu m'obliges à rester avec toi que je changerai d'avis. Tu peux retourner à tes invités. J'ai mal à la tête et je veux me coucher. Seule.

Anton la saisit par le bras avec une fermeté inflexible.

— Non, Emily. Pas seule.

Elle essaya vainement de se dégager tandis qu'il poursuivait :

— Tu es ma femme et nous partageons le même lit. Ce n'est pas négociable.

Un mélange de colère, de douleur, et même de peur se peignit sur les traits d'Emily. Choqué par son expression, il la lâcha aussitôt. Les femmes l'admiraient, l'aimaient, le courtoisaient, mais ne le craignaient pas. Il ne voulait pas inspirer ce genre de sentiment. Surtout pas à Emily...

— Tu as l'air épuisée. Je vais te donner un cachet. Repose-toi.

Dans un demi-sommeil, Emily soupira de plaisir en sentant une main caresser délicatement sa poitrine. Arquant le dos, elle se lova contre l'homme qui était dans son lit, pour mieux offrir sa nuque à ses baisers. Elle battit des paupières, entrouvrit les yeux, et les referma presque aussitôt pour s'abandonner aux délicieuses sensations qui l'envahissaient. Sa peau frémissait sous les caresses tandis qu'elle plongeait dans un rêve plein de sensualité. Le cœur battant, elle se retourna pour s'agripper aux larges épaules de son amant, qui se mit à l'embrasser avec fougue tout en

glissant une jambe entre les siennes.

Elle ouvrit les yeux pour de bon.

Ce n'était pas un rêve : elle était avec Anton, dont les cheveux noirs brillaient dans la lumière du soleil. La passion ardente qui luisait dans son regard de braise lui promettait le paradis, et il était déjà trop tard pour essayer de résister. De toute façon, elle ne le voulait pas. Tout son être se tendait vers lui.

— Tu as envie de moi ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Oui... oh ! oui, gémit-elle.

Il referma les paumes sur ses cuisses pour la soulever légèrement et la pénétra d'un mouvement vigoureux. Aussitôt, une vague puissante l'emporta, tandis qu'elle accordait son rythme à celui de son amant. Elle atteignit en quelques minutes le paroxysme du plaisir, dans des convulsions si intenses qu'elle eut l'impression de perdre conscience. Elle sentit confusément qu'Anton la suivait de près dans les limbes de l'extase.

Un peu plus tard, quand les tremblements s'espacèrent, Emily se sentit honteuse d'avoir capitulé aussi facilement. Plaquant les mains contre le torse d'Anton, elle tenta de le repousser. Mais elle était prisonnière de son étreinte.

— Tout va bien, Emily ?

— Evite ce genre de questions, à l'avenir. Je ne me sentirai jamais bien avec toi.

— Tu ne vas pas recommencer comme hier ! tonna-t-il. Il faut oublier cette querelle et aller de l'avant. De toute façon, les personnes à cause desquelles nous nous sommes disputés sont mortes.

— Je veux partir. Pour moi, il n'y a pas d'autre solution.

Non seulement il l'avait trompée de sang-froid en élaborant un plan diabolique, mais il continuait à l'humilier avec ses airs supérieurs et arrogants.

— Ton problème, c'est que tu refuses d'admettre le désir que tu éprouves pour moi. Tu ne veux pas affronter la réalité. Tu as envie de vivre un conte de fées. Mais l'amour tel que tu l'imagines n'existe pas.

Il s'écarta et s'assit sur le bord du lit avant de reprendre :

— C'est l'alchimie sexuelle qui forme un couple. Au bout d'un an ou deux, quand le désir s'émousse, il y a généralement un enfant pour cimenter l'union entre un homme et une femme. L'instinct du mari et son devoir moral le poussent à protéger son épouse et son enfant en garantissant la solidité du mariage.

— Tu crois vraiment à ce que tu racontes ? demanda Emily avec un air effaré.

— Oui.

Il se leva en s'étirant.

— Remarque, pour le moment, mon désir n'est pas près de s'émousser ! ajouta-t-il en riant. Je n' imagine pas me lasser de ton corps de rêve !

Cramoisie, Emily remonta le drap pour couvrir sa nudité. Comment pouvait-il plaisanter avec autant de morgue ? Pourtant, en contemplant son corps viril et sculptural, elle ne pouvait nier le désir qu'elle ressentait. Elle l'aimait toujours, malgré elle et en dépit de tout. Il lui fallait bien reconnaître cette évidence, qui l'emplissait d'un mélange de tristesse et de colère.

— Nous pouvons nous comporter avec courtoisie l'un envers l'autre, reprit Anton. Physiquement, nous nous accordons à merveille. Il ne tient qu'à toi de réussir ce mariage ou de le transformer en champ de bataille. Je vais prendre une douche. Cela te laisse un peu de temps pour réfléchir.

« Courtoisie et plaisir sexuel », médita Emily. Les deux ingrédients d'un mariage réussi selon Anton... Mais pouvait-elle vivre aux côtés d'un homme qui l'avait épousée par pur esprit de vengeance ? Peut-être réussirait-elle, d'ici quelque temps, à le convaincre qu'il s'était trompé au sujet de son père...

« Je ferais n'importe quoi pour te garder », lui avait-il dit. Qui sait s'il ne tenait pas beaucoup plus à elle qu'il ne le croyait lui-même ? Ce mariage n'était peut-être pas complètement voué à l'échec. Mais même si elle arrivait à réhabiliter la mémoire de son père, cela ne changerait rien au fait qu'il l'avait épousée pour de mauvaises raisons.

Anton sortit nu de la salle de bains et ouvrit l'armoire pour en sortir un maillot de bain.

— Eh bien, Emily ? Où en es-tu de tes réflexions ?

Fascinée par la perfection de son corps d'apollon, elle le regarda sans répondre.

— Je t'ai posé une question, insista-t-il.

— Pardon ? Oh ! oui, je suis d'accord pour rester, déclara-t-elle sans réfléchir.

— Très bien. Enfile un peignoir. Je vais te faire apporter le petit déjeuner. Tu pourras discuter avec le chef des menus du week-end. Il a déjà tout planifié mais, si tu souhaites apporter des modifications, tu pourras lui en faire part.

Emily était comme paralysée, incapable d'aucune pensée cohérente.

— Rejoins-moi au bord de la piscine quand tu seras prête. Généralement, le vendredi, tout le monde flâne jusqu'au déjeuner. Ensuite, nous allons à terre. Les hommes vont voir les voitures pendant que les femmes font du shopping. Le soir, après le dîner, nous levons l'ancre pour Saint-Tropez, où nous passons la soirée aux Caves du Roy, la boîte de nuit préférée de mes hôtes.

Il s'approcha pour lui tendre une carte de crédit.

— Tiens. Tu en auras besoin.

Emily considéra d'un air perplexe la carte qui portait son nouveau nom de femme mariée, Mme Emily Diaz.

— Quand l'as-tu fait faire ?

— En même temps que ton passeport. Tout était prêt avant le mariage.

— Tu penses décidément à tout...

Elle haussa les épaules avec une fausse désinvolture. Pourtant, intérieurement, elle bouillait de rage. Anton parvenait-il toujours à ses fins ? Ne lui arrivait-il jamais d'essuyer des déconvenues ?

— Merci, ajouta-t-elle, mais je n'ai pas besoin de ton argent. J'en ai assez pour subvenir à mes besoins.

Il leva un sourcil, avec un sourire cruel qui lui donna un air diabolique.

— Tu risques de ne plus en avoir du tout, comme le reste de ta famille, si tu continues à te rebeller. Allons, Emily, dépose les armes. Tu es ma femme, alors agis en conséquence. Je t'attends sur le pont d'ici une heure pour t'occuper de nos invités.

Emily soupira. Le sort de Fairfax Entreprises était entre ses mains : que pouvait-elle contre cet homme ?

— D'accord, murmura-t-elle.

Il était impitoyable. Mais s'il croyait l'avoir domptée définitivement, il se trompait. La partie n'était pas encore terminée.

Le nombre de femmes qui se pressaient aux abords des stands du Grand Prix stupéfia Emily, qui s'en ouvrit à Max.

— Ce ne sont pas les voitures qui les intéressent, mais les hommes, expliqua-t-il en souriant.

Comme elle était naïve ! Décidément, elle n'avait rien en commun avec l'univers d'Anton... Ecœurée par les odeurs d'huile et d'essence, assourdie par le bruit infernal des moteurs, elle observa son mari pendant qu'il discutait d'un air enthousiaste avec l'ingénieur en chef de l'écurie qu'il sponsorisait. Se sentant observé, Anton se retourna et la rejoignit à grands pas.

— Alors, tes impressions ? C'est fabuleux, n'est-ce pas ?

— Désolée de te décevoir mais je n'aime pas du tout cet endroit plein de bruit et de fureur.

— Je comprends, répondit-il avec une grimace. Max va te ramener, si tu veux.

Au grand soulagement d'Emily, il n'y avait pratiquement plus personne à bord du yacht. La veille, elle s'était forcée toute la journée à faire bonne figure ; ensuite, la soirée à la boîte de nuit, un repaire de célébrités, l'avait anéantie. Furieuse d'avoir perdu son temps dans un monde factice et superficiel qui l'ennuyait à périr, elle s'était promis de ne pas céder aux avances d'Anton en rentrant.

Mais un seul baiser, avide, fougueux, possessif, avait eu raison de ses velléités de résistance.

— Rends-toi, Emily. Ne te bats pas contre toi-même. Tu as envie de moi, je le sais.

Il avait raison et elle avait capitulé honteusement...

Maintenant qu'elle se retrouvait enfin débarrassée d'Anton, Emily commença non pas à se détendre, mais à se ressaisir. Elle enfila un Bikini noir et se dirigea vers la piscine. Elle était en train de s'enduire de crème solaire quand Gianni apparut et proposa de lui en passer sur le dos.

Anton descendit de l'hélicoptère et se dirigea à grands pas vers la passerelle. Après cette journée passionnante à suivre les essais sur le circuit, il se sentait en pleine forme et avait hâte de retrouver Emily.

Elle avait l'air de vouloir enfin accepter la situation. La veille, elle avait fait preuve de gentillesse avec ses invités. Et il avait passé une nuit inoubliable. Peut-être l'attendait-elle dans leur cabine, partageant son impatience...

Mais elle n’y était pas. Après une douche rapide, il s’habilla d’un short et d’un polo puis partit à sa recherche.

— Avez-vous vu Emily ? demanda-t-il en croisant Carlo et Max sur le pont.

Max pointa l’index en direction d’un voilier, qui avait jeté l’ancre à environ deux cents mètres du yacht.

— Le bateau appartient à des amis de Gianni. Ils sont partis tous les deux à la nage.

Anton eut l’impression de recevoir un coup de poing dans l’estomac.

— C’est très imprudent ! s’exclama-t-il. Il fallait les en empêcher.

— Désolé, je n’ai pas pu les retenir, s’excusa Max. Ils avaient déjà enjambé le bastingage quand je les ai aperçus.

Anton essaya de se calmer. Jamais il n’avait éprouvé un tel besoin de protéger une femme. Même pas sa mère. Ni sa sœur...

— En plus, elle a plongé d’une hauteur de dix mètres ! s’énerva-t-il. Pour un garde du corps, tu as une notion très approximative de la sécurité.

— Ne t’inquiète pas : elle nage comme un poisson.

— Je vais les chercher avec le canot à moteur, décréta Anton.

— Trop tard, ils sont déjà repartis, annonça Carlo en lui tendant ses jumelles.

Anton en trépigna de rage. Il attacherait Emily avec des menottes pour lui ôter l’envie de recommencer. Pourvu qu’elle lui revienne saine et sauve... Et si elle avait une crampe ? Et si un hors-bord ou un jet-ski fonçait sur eux sans les voir ?

Il contempla à contrecœur son style parfait. Elle glissait dans l’eau comme une sirène.

Ce fut elle qui posa la première la main sur l’échelle.

— J’ai gagné ! lança-t-elle avec une expression triomphante.

Gianni l’attrapa par l’épaule.

— Un partout ! Nous sommes à égalité.

Sous le regard médusé d’Anton, ils remontèrent sur le pont en riant aux éclats. Emily ne l’aperçut même pas. Vêtue d’un minuscule Bikini, elle débordait de joie et de vitalité.

— Nous ferons la belle demain pour nous départager ! ajouta Gianni.

Fou de jalousie, Anton faillit se précipiter pour jeter le jeune homme par-dessus bord, mais Carlo posa une main sur son bras.

— Je sais ce que tu ressens, mon ami.

— Que veux-tu dire ?

— Emily et Gianni sont simplement amis, comme Eloïse avec toi. Mais quand on est amoureux, on tolère mal ce genre de relations. Suis mon conseil : n’en fais pas un drame.

Ces paroles firent prendre conscience à Anton qu’il n’avait jamais imaginé que Carlo avait pu souffrir de sa relation amicale avec Eloïse... Pourtant, il se trompait sur un point : il n’était pas amoureux d’Emily. Ce qui ne donnait pas pour autant à sa femme le droit de s’amuser avec un autre que lui...

Des lampions multicolores éclairaient le yacht de la proue à la poupe tandis que de nouveaux invités — une trentaine — se pressaient devant le buffet. Plusieurs femmes papillonnaient autour d'Anton, qui était décidément le centre d'attraction en toutes circonstances et en tout lieu. Habillé d'un pantalon noir et d'une chemise blanche à col ouvert, il était plus séduisant que jamais et Emily n'arrivait pas à détacher son regard du petit groupe qu'il formait avec ses admiratrices.

— Emily, tu es éblouissante ! lança Gianni en s'approchant.

Carlo les rejoignit presque au même moment.

— Eloïse est infernale ! Toujours en retard, maugréa-t-il en prenant une flûte de champagne.

— La voici, papa, annonça Gianni à mi-voix.

En l'apercevant, Emily resta bouche bée. Eloïse portait une robe blanche très transparente, profondément décolletée, resserrée à la taille par une ceinture argentée, et qui lui arrivait à peine à mi-cuisses. Carlo la dévora des yeux alors que Gianni rougissait d'un air gêné.

Ne comprenant que trop bien son embarras, Emily prit Gianni par le bras en lui lançant un clin d'œil complice et s'éclipsa avec lui. Quelques instants plus tard, ils plaisantaient tous les deux en riant aux éclats.

Anton, qui était en train de discuter très sérieusement avec un banquier suisse, s'interrompit au beau milieu d'une phrase en reconnaissant le rire cristallin de sa femme. Il la chercha des yeux. Vêtue d'un fourreau rouge qui épousait les courbes sublimes de sa silhouette, elle se tenait la tête renversée en arrière, ses magnifiques cheveux blonds retombant en cascade dans son dos. Gianni avait familièrement posé la main sur son bras.

Anton les rejoignit sur-le-champ.

— Amuse-toi tant que tu veux, Gianni, mais pas avec ma femme.

Le jeune homme s'écarta instinctivement tandis qu'Emily, surprise, découvrait la menace sourde qui couvait dans les yeux de son mari.

— Donnerions-nous un sens différent au mot « courtoisie » ? lança Anton d'un ton acerbe en posant une main sur sa nuque.

Pour la première fois de sa vie, il endurait les affres de la jalousie et trouvait cela insupportable.

— Excuse-moi, répliqua-t-elle avec un sourire glacial.

Ensuite, il ne la quitta plus de la soirée.

Un peu plus tard, au lit, il s'arma de toute sa science érotique et de tout son self-control pour la réduire à sa merci. Ce fut seulement quand elle s'endormit d'épuisement entre ses bras qu'il s'estima satisfait.

Il la contempla alors longuement. Il l'avait amenée à plusieurs reprises tout au bord de la jouissance, jusqu'à ce qu'elle crie grâce. Finalement, elle avait capitulé.

Elle était à lui. Totalement. Comme il en avait décidé.

Pourtant, une arrière-pensée le tracassait. Un remords ? Non, autre chose... Il sombra dans le sommeil avant d'avoir trouvé, mais en se promettant d'y réfléchir plus tard...

Emily étudia son reflet dans la glace. Elle portait la seule robe du soir qu'elle avait mise dans ses bagages, bleu et argent, dos nu, largement décolletée et fendue sur le côté. Elle l'avait achetée pour sa lune de miel, sans imaginer à l'époque au-devant de quel fiasco elle allait. Elle serra rageusement les poings en songeant aux désillusions qu'elle avait endurées. Après sa terrible dispute avec Anton, elle espérait encore lui faire changer d'avis au sujet de son père ; à présent, elle ne nourrissait plus aucune illusion. Sa confiance était détruite, elle n'avait plus aucun espoir.

L'orgueil et l'arrogance d'Anton dépassaient les bornes. La nuit précédente, il lui avait infligé une leçon qu'elle n'était pas près d'oublier. Maintenant qu'elle lui appartenait corps et âme, comment se serait-elle passée de ce merveilleux amant, qui lui avait révélé sa sensualité ?

Mais comme il serait difficile aussi de vivre auprès de cet homme fier et suffisant...

Dans l'après-midi, ils s'étaient tous rendus chez un ami d'Anton, qui les avait invités à suivre le Grand Prix de la terrasse de son appartement. Anton avait lui suivi la course à partir des stands de l'équipe qu'il sponsorisait, ou de la tribune d'honneur ; Emily ne s'en était guère souciée. Morte d'ennui, elle était rapidement rentrée pour s'allonger sur un canapé. C'est là qu'elle avait surpris une conversation qui la concernait, entre Sally Harding et une autre femme, qu'elle n'avait pas identifiée.

— Anton a beaucoup de qualités, disait Sally. Il est richissime, beau, et de surcroît très bon amant, comme j'ai pu le vérifier par moi-même. Mais quel goujat, tout de même ! Inviter tous ses amis pendant sa lune de miel... Avec au moins deux de ses anciennes maîtresses... Pauvre Emily ! Elle est trop bien pour lui.

A ce moment précis, quelque chose s'était définitivement éteint dans le cœur d'Emily — humiliée comme jamais dans sa vie. Anton avait plus ou moins réussi à la rassurer au sujet d'Eloïse, mais les propos de Sally Harding démontraient l'étendue de sa fourberie.

D'un geste agacé de la main, elle chassa résolument cet épisode de ses pensées. Puis elle chaussa ses talons aiguilles et se redressa fièrement.

7.

— Tu es éblouissante ! lança Anton.

Emily sembla surprise : elle ne l'avait sans doute pas entendu arriver.

— Merci.

Il se sentait d'excellente humeur. Son écurie avait gagné la course, ce qui replaçait avantageusement son premier pilote dans la course au titre de champion du monde.

Il se pencha pour effleurer d'un baiser la tempe de sa femme. Puis, il se dirigea vers un petit coffre dissimulé derrière un tableau.

— J'ai quelque chose pour toi, annonça-t-il en l'ouvrant.

Il en sortit un écrin, qui renfermait une rivière de diamants.

— Je voulais te l'offrir pour notre nuit de noces...

Il s'approcha pour lui accrocher le bijou autour du cou, mais elle tendit la main pour s'en saisir.

— Ce bijou est magnifique, dit-elle platement, en le regardant droit dans les yeux. Malheureusement, il ne va pas avec ma robe. Je le mettrai une autre fois.

Anton faillit s'étrangler de stupéfaction. Comment osait-elle ! ? C'était la première fois qu'une femme lui faisait l'affront de refuser un de ses cadeaux. Il observa attentivement l'expression d'Emily.

— Comme tu voudras.

Il remplaça le bijou dans son écrin, puis le tout dans le coffre. Quand il se retourna, elle était en train d'attacher un bracelet à son poignet.

Il la contempla en silence. Ses cheveux relevés en chignon dévoilaient sa nuque délicate et mettaient en valeur le modelé parfaitement symétrique de son visage. La peau nue de ses épaules et de son dos était délicieusement dorée, comme une invitation aux caresses. Mais son attention se fixa sur le saphir serti de diamants qu'elle portait suspendu à une chaîne.

Qui le lui avait offert ? Son ex-fiancé ? Il crispa involontairement les mâchoires. Peu importait d'où venait ce bijou puisqu'il n'était pas jaloux... Simplement curieux...

— C'est très joli, souffla-t-il en l'examinant de plus près.

— N'est-ce pas ? J'ai aussi le bracelet assorti, répliqua-t-elle en brandissant le poignet sous ses yeux.

— Tu ne l'avais jamais mis...

Il essaya de résister, mais la question franchit ses lèvres malgré lui.

— Qui te les a offerts ?

Emily laissa passer un silence, puis leva vers lui un regard où dansait une lueur de triomphe.

— Le pendentif est un cadeau de mes parents pour mes dix-huit ans. Mon père m'a offert le bracelet un peu plus tard. Par un heureux hasard, ils vont très bien avec ta bague.

Anton fronça les sourcils à la mention de Charles Fairfax. Mais en réalité, il se sentait soulagé : mieux valait que ce fût un cadeau de son père que de son ex...

Au moment où elle se dirigea vers la porte, il la retint par le bras.

— Attends.

— Tu as autre chose à me demander ? lança-t-elle, avec une froideur qu'il ne lui connaissait pas.

— Non, pas vraiment...

Anton se mordit nerveusement la lèvre, perplexe. Cela ne lui ressemblait pas d'être aussi hésitant. Il se posait des questions sur Emily, sans comprendre vraiment ce qui l'irritait. Malgré ses manières aussi courtoises que possible, quelque chose en elle avait changé. L'expression de ses yeux bleus, peut-être, dans lesquels il croyait lire désormais une ombre de cynisme.

Elle s'éclipça sans mot dire dès qu'il la lâcha.

Était-il responsable de ce changement ? Il haussa les épaules. Non. Les femmes étaient ainsi, d'humeur changeante, versatiles. Un rien suffisait à les perturber. Résolument, il se dirigea vers la salle de bains.

C'était un faux problème.

Il n'avait aucune raison de s'inquiéter.

Anton tenait sa jeune épouse par la taille. Pour oublier le trouble qu'elle éprouvait à son contact, Emily s'absorba dans la contemplation de la foule qui se pressait dans les salons du palace monégasque. Les femmes, surtout, la fascinaient. Si Anton s'était permis d'inviter deux de ses anciennes maîtresses pour le week-end, combien d'autres ici pouvaient se targuer de le connaître intimement ?

— Tu es fatiguée, Emily ? Tu veux rentrer ? murmura Anton à son oreille.

Son intonation sensuelle l'excita et l'agaça tout à la fois.

— Non. En fait, j'ai très envie d'aller au casino. D'après Carlo, c'est là que se terminent toutes tes soirées.

« Avant la scène finale, dans ton lit », se retint-elle d'ajouter.

— Pourquoi pas, si tu en as vraiment envie..., maugréa Anton à contrecœur.

Il grinça des dents quand la roulette recommença à tourner.

— J'ai encore gagné ! s'écria Emily quand la petite bille blanche s'immobilisa sur le chiffre de son âge, le numéro vingt-quatre.

Le croupier avança devant elle une pile impressionnante de jetons, tandis qu'Anton posait une

main sur la sienne pour l'empêcher de rejouer.

— Cela fait trois heures que nous sommes là, Emily. Tu as gagné au moins dix mille dollars. A ta place, je m'arrêteraïs.

En fait, elle cherchait seulement à retarder le moment où ils se retrouveraient tous les deux... Depuis qu'Anton voyait clair dans son petit jeu, son humeur euphorique était complètement retombée.

Sa femme lui jeta un regard lourd de sous-entendus.

— Heureux au jeu, malheureux en amour, comme on dit...

— Ça suffit maintenant ! coupa-t-il avec colère. Ramasse tes jetons. Nous partons.

Puisqu'elle s'était rendue à ses raisons et avait accepté les termes de leur contrat, il ne comprenait pas ses nouvelles réticences. Quelque chose la tracassait. Mais quoi ?

Il eut confirmation de ses doutes lorsque, en arrivant dans la cabine, il la prit dans ses bras. Immédiatement, elle se crispa en détournant le visage.

— Il est 4 heures du matin et je suis épuisée, protesta-t-elle.

Il refusa néanmoins de la lâcher.

— Juste un baiser.

Posant une main sur sa nuque, il la força à entrouvrir les lèvres et l'embrassa longuement, jusqu'à ce que tombent ses dernières résistances. Il ne permettrait jamais à aucune femme de le manipuler. Sexuellement, c'était lui le plus fort. Il aurait toujours le dernier mot.

— Tu es sûre d'être vraiment fatiguée ? demanda-t-il de façon moqueuse.

— Absolument, répliqua-t-elle en se dégageant de son étreinte. Mais je ne t'empêche pas de t'amuser si tu te sens en forme. Tu trouveras bien à bord au moins une de tes anciennes maîtresses pour te tenir compagnie.

Anton s'efforça de dominer sa colère.

— Tu as une bien piètre opinion de moi, Emily ! Qui t'a mis ces idées en tête ?

— J'ai surpris une conversation au cours de laquelle Sally Harding vantait tes qualités d'amant, tout en s'offusquant de la grossièreté avec laquelle tu m'infligeais la présence d'« au moins » deux de tes ex pendant ma lune de miel.

— Et naturellement, tu l'as crue ? demanda Anton, furieux.

— Si j'en crois la presse spécialisée, le nombre de tes conquêtes atteint des records légendaires ; et tu n'as jamais démenti toutes les histoires qui circulent sur ton compte.

Anton leva les yeux au ciel. Il tenait beaucoup à sa réputation d'intégrité dans les affaires. En revanche, il n'avait que faire des ragots sur sa vie privée et ses relations avec les femmes.

— N'ayant rien à me reprocher, je n'ai pas à me disculper, trancha-t-il, glacial. Quant à Sally Harding, c'est le dépit qui l'anime. Elle m'a fait des avances autrefois et n'a pas supporté d'être éconduite.

— Si tu le dis...

Avec un haussement d'épaules éloquent, Emily se dirigea vers la salle de bains, dont elle claqua la porte derrière elle. Sur le point de lui emboîter le pas, Anton se ravisa : pas question d'avoir

l'air de quémander les faveurs de sa femme. C'était peut-être de l'orgueil mal placé mais, après tout, son orgueil l'avait aidé à grimper les échelons de la réussite sociale et professionnelle !

Suffoquant d'indignation, il poussa un chapelet de jurons en espagnol et sortit de la cabine pour prendre l'air sur le pont. Il avait trop peur de perdre le contrôle de lui-même...

L'expérience était nouvelle pour lui, et complètement incroyable. Jamais aucune femme ne lui avait fait l'affront de le repousser. En plus, Emily l'avait carrément insulté en lui suggérant d'aller voir ailleurs !

Lorsqu'il redescendit, un peu plus calme, Emily était roulée en boule, profondément endormie.

Elle était si naïve... Sally Harding devait savoir qu'elle était à portée de voix quand elle avait proféré ces mensonges éhontés... Emily ne faisait pas le poids en face de ces tigresses qui se mouvaient dans les hautes sphères des puissants, et qui étaient parfois pires que les requins prêts à fondre sur lui en affaires.

Anton savait depuis longtemps que les démentis ne servaient jamais à rien ; au contraire, ils attisaient la plupart du temps la rumeur. Les femmes qu'on voyait en sa compagnie étaient immédiatement cataloguées comme ses maîtresses, même s'il n'en avait jamais entretenu aucune à proprement parler. L'expérience malheureuse de sa mère lui avait servi de leçon, elle qui avait passé sa vie à attendre les visites hypothétiques de ses amants successifs.

Certes, il avait eu plusieurs femmes dans sa vie. Cependant, il n'avait jamais vécu avec aucune d'elles, même si certaines de ses liaisons avaient parfois duré plus d'une année. Il jalousait trop son indépendance. La plupart du temps, quand la séparation était devenue inévitable, il conservait des liens d'amitié, car il respectait ces femmes avec lesquelles il avait partagé une intimité et appréciait leur compagnie. Emily ne le croirait probablement pas, mais il avait finalement eu très peu d'aventures sans lendemain... Comment la rassurer ?

Anton prit une douche avant de se glisser dans le lit. Il saisit sa femme par la taille et la serra contre lui. Elle était sienne, il le ressentait comme une évidence. Dès le matin, il lui parlerait pour rétablir la vérité.

C'est sur cette dernière pensée qu'il s'endormit.

Emily se tint aux côtés d'Anton pendant que les invités prenaient congé. Ils offraient probablement l'image d'un jeune couple nageant dans le bonheur, alors que rien n'était plus loin de la vérité...

Elle tressaillit quand il l'enlaça.

— Où aimerais-tu aller, maintenant, Emily ? lui demanda-t-il d'une voix douce. Je dois être à New York lundi prochain, mais d'ici là nous avons toute une semaine pour nous. Nous pouvons faire une croisière en Méditerranée ou aller en Grèce, dans ma villa. Comme tu préfères.

Une flamme sensuelle dansait au fond de ses yeux de jais. Elle savait à quoi il pensait... Ce matin-là encore, en se réveillant entre ses bras, elle n'avait pas su résister à la passion. A l'appel de son corps et de ses sens, pour être exacte...

Ensuite, Anton lui avait expliqué comment il avait repoussé Sally Harding, qui était l'épouse d'un très bon ami à lui. Il lui avait également donné quelques informations sur sa vie sentimentale. S'il avait véritablement connu autant de femmes que le prétendaient certains journalistes, lui avait-il affirmé, il n'aurait pas eu une minute à lui et n'aurait pas amassé la fortune qu'il avait aujourd'hui. Emily avait feint de le croire. Que pouvait-elle faire d'autre, de toute façon ? Un sourire satisfait aux lèvres, il l'avait alors embrassée, avec une sorte de tendresse condescendante qui l'avait irritée au plus haut point.

Emily avait du mal à comprendre comment un homme brillant et intelligent comme lui arrivait à séparer aussi nettement les aspects physiques et émotionnels de sa vie sexuelle.

De son côté, elle n'y arrivait pas. Mais elle était prise au piège, et pas seulement à cause des menaces qui pesaient sur sa famille. Le désir qu'elle éprouvait pour cet homme coulait dans ses veines comme une fièvre ardente. Pourtant, la veille, après ce qu'elle avait découvert sur Anton, elle s'était crue guérie à jamais.

Elle avait rapidement compris qu'il n'en était rien.

Quand Anton l'avait réveillée d'un baiser, elle avait résisté de toutes ses forces, essayant même de le frapper ; mais il avait réduit à néant ses efforts en se couchant tout simplement sur elle.

— Tu n'es pas de taille à lutter contre moi, s'était-il permis d'ajouter d'une voix moqueuse.

Puis il l'avait caressée longuement, patiemment, jusqu'à ce qu'elle crie grâce et s'accroche à son cou pour l'embrasser.

Plus les jours passeraient, plus elle tomberait sous le charme de sa sensualité, totalement à sa merci, sans aucune chance de lui échapper. Il le savait, d'ailleurs, alors qu'elle-même, jusqu'ici, avait ignoré que le sexe pouvait agir comme une drogue. Elle avait honte du désir qu'elle éprouvait, et qui entamait gravement son estime de soi.

Maintenant qu'ils étaient seuls à bord tous les deux, une panique irraisonnée s'empara d'Emily. Elle n'avait nulle part où fuir ni se cacher...

— Je n'ai aucune chance que tu m'autorises à rentrer chez moi, j'imagine ? demanda-t-elle avec une pointe de sarcasme.

— Aucune, en effet. Dorénavant, ta vie est avec moi. Si tu n'arrives pas à te décider pour une destination, c'est moi qui choisirai.

Un reflet dur, implacable, luisait au fond de ses yeux.

— Dans ce cas, pourquoi pas la villa...

— Parfait. J'en informe le capitaine. Ensuite, je vais malheureusement devoir travailler un peu. Profite de la piscine. Je t'y rejoindrai un peu plus tard.

Il l'attira à lui pour sceller sur ses lèvres un baiser possessif et dominateur. Puis il s'éloigna à grands pas.

Accoudée au bastingage, Emily se surprit à repenser aux vœux de la cérémonie du mariage. Comme ce jour semblait loin, tout à coup ! Elle y avait mis toute la sincérité dont elle était capable, alors qu'elle savait désormais combien ils avaient été vides de sens pour Anton. Seulement un moyen pour arriver à ses fins. Quant à ses explications concernant ses ex-maîtresses, ou prétendument ex, elle n'y croyait pas un seul instant.

Malgré son manque d'expérience, Emily se rendait bien compte qu'Anton avait une sexualité très

exigeante. Avait-il remarqué le changement survenu en elle depuis leur nuit de nocces ? Elle ne lui murmurait plus de mots d'amour et restait totalement silencieuse à présent... Mais peu lui importait sans doute. Il avait simplement besoin d'assouvir ses pulsions. Avec elle ou avec une autre.

Tout à coup, une idée germa dans son esprit. Il existait peut-être une lueur, une issue...

Bien qu'immensément riche, Anton n'avait pas exigé de contrat de mariage. Un jour ou l'autre, fatalement, il commettrait une infidélité. Il voyageait dans le monde entier, et inévitablement elle et lui connaîtraient de nombreuses séparations. Les occasions et tentations ne manqueraient pas. Elle n'avait qu'à s'armer de patience. Il suffirait d'une fois, d'une seule et unique preuve et elle demanderait le divorce. Elle exigerait alors une somme d'argent considérable, suffisante en tout cas pour mettre sa famille à l'abri de tout souci pécuniaire.

Emily fronça les sourcils, contrariée : cette manière de penser ne lui ressemblait guère... Mais à force de côtoyer un homme aussi cynique qu'Anton, elle le devenait aussi.

En attendant, pourquoi ne pas prendre la vie du bon côté et profiter de ces vacances qui s'offraient à elle ? Elle avait envie de se jeter à corps perdu dans le plaisir des sens. Au bout d'une semaine, repue et rassasiée, peut-être aurait-elle moins de mal à se détacher de son mari et fabuleux amant...

Oui, se dit-elle résolument. Elle ferait de cette lune de miel un festin sensuel, même si son mariage était un fiasco.

Habillée d'un short et d'un T-shirt, Emily descendit au rez-de-chaussée et se dirigea vers la véranda, où le petit déjeuner était servi. Apparemment, Anton, qui s'était levé un peu plus tôt pour répondre à un appel urgent, avait déjà pris le sien.

Elle s'appuya à la balustrade pour admirer le panorama. Construite au sommet d'un promontoire, la villa donnait sur une baie magnifique. Le jardin luxuriant, planté de fleurs multicolores, descendait en pente douce jusqu'à une plage de sable blond, en bordure de la mer émeraude. De l'autre côté se trouvait le petit port de pêche où ils avaient jeté l'ancre la veille en fin d'après-midi.

Une main chaude et familière se posa sur sa taille.

— Ma maison te plaît ? demanda Anton de sa belle voix grave.

— C'est paradisiaque !

Outre les cinq chambres à coucher, qui avaient chacune sa salle de bains, la villa comptait trois salons de réception, une salle de billard, un gymnase et un bureau, ainsi qu'une fabuleuse piscine à débordement. Quatre domestiques à demeure s'occupaient de l'entretien. Rien n'était laissé au hasard. Tout était parfait.

— Qu'aimerais-tu faire aujourd'hui ? reprit Anton.

— Explorer les environs et me baigner.

— Tes désirs sont des ordres.

Une demi-heure plus tard, ils partaient en jeep à l'assaut d'un chemin de terre caillouteux. Torse nu, Anton portait un simple short en jean. Il avait insisté pour prêter à Emily sa casquette de baseball et pour l'enduire d'une bonne couche d'écran total.

— Avant toute chose, je tiens à te faire déguster le meilleur café du monde, déclara Anton en se garant sur la place du village. Mais n'en parle surtout pas à ma cuisinière, qui serait horriblement jalouse !

Dès qu'ils se furent installés à la terrasse, le propriétaire sortit pour les accueillir et donner l'accolade à Anton. Ils entamèrent aussitôt une conversation en grec. Pendant tout le temps qu'ils restèrent là, les habitants du village qui passèrent les saluèrent amicalement. Anton trouva un mot pour chacun en leur présentant Emily. Elle ne l'avait jamais vu aussi à l'aise et détendu.

La matinée s'écoula agréablement à visiter l'île — qui n'était pas très grande. Après avoir déjeuné de pain et de fromage dans une cabane de berger, ils passèrent l'après-midi dans une petite crique abritée des regards.

Anton ôta son short et initia Emily au naturisme. Elle qui n'avait jamais osé enlever son haut de maillot de bain découvrit le plaisir intense de se baigner totalement nue dans la mer. Lorsqu'ils regagnèrent la villa, elle se sentait délicieusement fourbue et heureuse, malgré le sable et le sel séché qui lui tiraillaient la peau — tout comme les légers coups de soleil qu'elle avait attrapés.

Après avoir pris une douche ensemble, ils dînèrent de poisson et se couchèrent de bonne heure.

C'était la lune de miel dont Emily avait rêvé. Ou presque... En tout cas, elle réussit à s'en convaincre et jeta au vent toutes ses inhibitions pour en savourer chaque seconde. Consciente qu'elle n'aimerait jamais aucun homme comme elle aimait Anton, elle chassa de son esprit toutes les pensées négatives qui se présentèrent et vécut la semaine de bonheur total qu'elle s'était promis de vivre.

8.

Le séjour touchait à sa fin. Une tasse de café à la main, Emily avait reculé sa chaise pour allonger ses jambes bronzées devant elle. Anton la contemplait sans mot dire. Elle resplendissait. Il avait découvert en elle une gaieté naturelle qui avait aussi conquis tous les habitants de l'île. A l'évidence, elle avait complètement oublié leurs disputes au sujet de son père et de Sally Harding. Tout s'était déroulé comme il l'avait prévu : elle était séduite.

Lui-même n'avait jamais passé une aussi bonne semaine de vacances de toute sa vie. Emily et lui étaient parfaitement assortis, sur tous les plans. Il était comblé. Ce matin, elle portait un sarong de voile de coton noué sur la poitrine, par-dessus un Bikini couleur chair, qui laissait entrevoir son corps délicieusement bronzé. Elle s'habillait avec un goût exquis qui révélait sa nature sensuelle et raffinée.

— Comment as-tu envie de passer cette dernière journée ? demanda-t-il.

— Très simplement. Au bord de la piscine. Ensuite, je m'occuperai de mes bagages et de mon voyage de retour.

Perdu dans ses pensées, Anton ne comprit pas tout de suite ce qu'elle disait.

— Oh ! ne t'inquiète pas, j'ai tout prévu, répliqua-t-il. L'hélicoptère nous emmènera demain matin à Athènes, où nous attend mon jet privé.

Elle lui jeta un regard étonné.

— Tu ne vas pas à New York ?

— Si.

— Il me semblait bien. Moi, je dois être à Londres mardi. J'ai un rendez-vous au Musée maritime pour mon travail de recherche. Tu étais d'accord pour que je poursuive mes activités professionnelles, n'est-ce pas ?

Le visage d'Anton s'assombrit. C'était ce qu'il avait dit en effet... Mais c'était *avant*. Avant de découvrir son désir insatiable... Il ne supportait plus la perspective de vivre des nuits solitaires, privé de la présence d'Emily.

— Bien sûr, j'étais d'accord — et je le suis toujours, déclara-t-il en feignant la désinvolture. Mais tu ne connais pas encore mon appartement londonien. Il faut que je te présente au personnel, que je t'explique le fonctionnement de l'alarme... Reporte ton rendez-vous, ce sera beaucoup plus pratique. De toute façon, tu vas adorer New York. C'est le paradis du shopping.

Emily tiqua devant tant de suffisance. Croyait-il vraiment qu'elle allait se soumettre comme une petite femme docile ?

Elle avait passé des vacances de rêve, avec des nuits torrides et des journées à lézarder au soleil en discutant de tout et de rien. Anton s'était un peu livré, parlant avec affection de sa grand-mère péruvienne, qui avait gagné en respectabilité à la fin de son existence en se mariant avec un notable.

Le passé d'Anton expliquait en bonne partie son comportement actuel. Même s'il se refusait à l'avouer, car il avait un orgueil démesuré, il avait souffert, de la tache qui avait souillé aux yeux du

monde l'honneur de sa famille. Partagé entre ses origines grecques et péruviennes, il avait tout misé sur sa réussite professionnelle, s'autorisant une seule passion : l'élevage de chevaux dans son ranch du Pérou.

Au cours de cette semaine fabuleuse, Emily s'était abandonnée tout entière au plaisir charnel, découvrant la volupté sous toutes ses formes. Elle avait adoré se baigner nue dans la mer et faire l'amour n'importe où et n'importe quand, chaque fois qu'ils en avaient envie — c'est-à-dire très souvent... Mais c'était fini désormais. Même si elle comprenait mieux Anton et les raisons qui l'avaient poussé à lui imposer le mariage pour lui faire porter son nom, elle ne pouvait pas lui pardonner. Il était inconcevable de construire une vie sur des mensonges.

— Je n'aime pas beaucoup le shopping, déclara-t-elle, à New York ou ailleurs. Et à Londres, je peux très bien loger chez Tom et Helen.

Anton se raidit aussitôt, la mine sombre, tandis qu'elle poursuivait :

— Ne t'inquiète pas, tout se passera bien. Je ne répéterai pas les mensonges que tu m'as racontés sur papa. Cela leur ferait trop de peine.

Elle se leva abruptement.

— Je vais téléphoner tout de suite à l'aéroport pour m'occuper de mon billet.

— Non ! s'exclama Anton en la rattrapant par le poignet. Ce ne sont pas des mensonges, et j'ai une lettre qui le prouve.

Il vibrait d'une rage contenue. Comment osait-elle le provoquer ainsi, après ces jours de bonheur parfait ?

— J'y croirai quand je la verrai, affirma-t-elle en haussant un sourcil sceptique.

— Tu changeras d'avis, crois-moi, maugréa-t-il durement.

— Si tu le dis... Mais ta sœur a peut-être menti, elle aussi...

Surmontant ses scrupules, elle choisit de le blesser délibérément :

— Après tout, elle n'était pas une sainte. Quand on tombe enceinte à dix-huit ans, comme cela semble fréquent dans ta famille...

— Tais-toi ! hurla-t-il en lui tordant le poignet dans le dos pour l'attirer contre lui.

Il lui infligea un baiser cruel, dominateur.

— Qu'est-ce qui te prend ? reprit-il plus doucement. Je croyais...

— Quoi donc ? l'interrompit-elle avec colère. Que tes talents d'amant me feraient oublier le reste ? Eh bien, tu te trompais. Je m'en tiens aux termes de notre contrat. Rappelle-toi : sexe et courtoisie. Je t'ai expliqué la situation très poliment. J'ai besoin d'être à Londres mardi ; c'est une obligation professionnelle.

L'espace de quelques secondes, il sembla hésiter. Puis, brusquement, il la lâcha et recula d'un pas pour la considérer avec un sourire crispé.

— Tu as raison, bien sûr. Mais nous devons réfléchir à la façon d'accorder nos emplois du temps. Je n'ai aucune intention de redevenir célibataire.

Elle tressaillit quand Anton tendit la main vers son visage, mais il se contenta d'écarter une mèche de cheveux.

— Il n'est évidemment pas question que tu voyages sans moi... Va te baigner. Pendant ce temps,

la bonne se chargera de faire tes bagages et nous partirons après déjeuner. Je t'installerai tranquillement dans mon appartement de Londres et je décollerai demain matin pour New York. Cela ne me gêne nullement.

Emily lui lança un coup d'œil perplexe : capituler aussi facilement ne lui ressemblait pas...

— Tu es sérieux ?

— Bien sûr.

— Eh bien, merci.

— Je t'en prie.

Et, sans rien ajouter, il s'éclipsa.

Le déjeuner fut servi sur la terrasse, mais Anton ne se montra pas. Pendant qu'Emily picorait sans appétit, il lui fit porter un message d'excuse. Trop occupé pour lui tenir compagnie, il mangeait un sandwich dans son bureau.

Au moment de partir, Emily s'immobilisa sur les marches pour observer Anton. Il avait revêtu un costume clair d'homme d'affaires, tenant la sacoche de son ordinateur sur l'épaule et son téléphone portable à l'oreille. Il parlait d'une voix tendue, impatiente, et sa bonne humeur avait totalement disparu. Quelle métamorphose ! Le regard d'Emily se perdit dans le vide : ce changement, ne l'avait-elle pas souhaité ?

Anton se retourna en entendant un bruit de talons sur le sol en marbre. Emily portait le même tailleur bleu que le jour où il était venu la chercher dans la maison familiale de Kensington. Mais ses beaux yeux bleus avaient perdu l'éclat qu'ils avaient alors.

Subitement, il comprit ce qui le tracassait depuis l'arrivée de ses invités à bord de son yacht, à Monaco. Même si Emily avait gardé au lit toute sa fougue et sa passion, il manquait l'étincelle au fond de son regard éperdument amoureux. Et elle n'avait plus prononcé les délicieux mots tendres qui avaient ponctué les ébats de leur première nuit... En fait, il avait idéalisé cette semaine en Grèce, qu'il avait crue parfaite...

Mais après tout, quelle importance ? Emily était sa femme. Il était arrivé à ses fins. Alors pourquoi ne se sentait-il pas complètement satisfait ?

— Bien, tu es prête. L'hélicoptère nous attend.

A ce moment-là, une idée inattendue se forma dans son esprit, faisant naître un rictus cruel sur ses lèvres...

Emily se retrancha derrière une réserve silencieuse pendant presque tout le trajet jusqu'à Athènes.

Après le décollage du jet, Anton se leva ostensiblement pour s'installer à son bureau, devant son ordinateur, et s'absorba dans son travail sans un regard pour elle. Emily se plongea dans la lecture de magazines. Puis, fermant les yeux, elle se perdit dans ses pensées. Elle redoutait un peu d'affronter Tom et Helen : ils la connaissaient trop bien pour ne pas soupçonner sa désillusion. En

logeant chez Anton, elle parviendrait plus facilement à donner le change. D'ailleurs, les quelques jours de solitude que lui octroyait l'escapade new-yorkaise de son mari lui seraient salutaires. Elle finit par s'endormir.

Ce fut John, le steward, qui la réveilla pour dîner. Aussitôt, elle jeta un coup d'œil à sa montre.

— Nous allons bientôt atterrir, protesta-t-elle.

— Oh ! non, nous ne sommes qu'à mi-chemin.

— Ce n'est pas possible ! Londres est seulement à quatre heures d'Athènes.

— Mais nous allons à New York..., commença-t-il.

— Laisse-nous, John ! commanda Anton en s'approchant.

Un sourire mauvais aux lèvres, il ajouta à mi-voix :

— Bas les masques, ma chérie.

Emily faillit s'étouffer de colère. Quelle ignominie ! Anton lui avait menti de façon éhontée !

— Espèce de...

Elle n'alla pas plus loin. Un baiser impérieux la réduisit au silence.

— Aucune femme ne m'a jamais dicté ma conduite, et cela n'arrivera jamais.

Tendue, bouillant de rage, Emily eut du mal à recouvrer ses esprits.

— Tu n'as pas le droit de me kidnapper ainsi ! siffla-t-elle entre ses dents.

Pour toute réponse, il posa une main sur sa nuque et l'obligea à relever le menton pour plonger les yeux dans les siens. Puis, l'enlaçant par la taille, il la conduisit presque de force vers la chambre, à l'arrière de l'appareil. Dès la porte refermée, Emily se libéra et se mit à crier et à l'insulter.

— Tu n'es qu'un vil menteur ! Un fourbe déloyal !

Il éclata d'un rire méprisant et la prit dans ses bras pendant qu'elle se débattait avec une énergie farouche. En même temps, glissant une main dans l'encolure de sa veste pour lui caresser les seins, il la bascula sur le lit.

Emily se raidit en poussant un gémissement désespéré. Comment son propre corps pouvait-il la trahir ainsi, alors qu'elle était folle de rage contre un homme qui la méprisait et l'humiliait ouvertement ?

Dans un sursaut ultime, elle trouva la force de lui agripper le poignet pour le repousser.

— Non ! hurla-t-elle en se redressant.

S'asseyant au bord du lit, elle remit de l'ordre dans sa tenue. Anton resta tranquillement allongé sur le dos, les mains croisées sous la nuque. Il avait ôté sa veste, sa cravate, et déboutonné son col de chemise.

— Réveille-moi quand tu auras changé d'avis, murmura-t-il en fermant les yeux.

« Jamais ! » jura Emily intérieurement, furieuse et frustrée à la fois.

Max les attendait à l'aéroport pour les conduire en limousine jusqu'à l'appartement d'Anton, en bordure de Central Park. Emily avait du mal à croire qu'elle était à New York contre son gré. Pourtant, il lui fallait bien se rendre à l'évidence : même si cela semblait absurde, son mari l'avait bel et bien enlevée...

Dans l'ascenseur qui les emmenait au dernier étage d'un immeuble cossu et futuriste, la tension devint insupportable.

— Max ne nous accompagne pas ? demanda Emily pour rompre le silence qui s'éternisait.

— Il met la voiture au garage avant de monter nos bagages. Ensuite, il rentrera chez lui.

Elle se mordit nerveusement la lèvre quand, au moment où les portes s'ouvraient, Anton posa une main sur son épaule pour lui montrer le chemin.

— Par ici.

Il la présenta à sa gouvernante espagnole, Maria, et à son mari, Philip, qui s'occupaient tous deux de l'appartement en son absence.

— Je te laisse avec Maria, qui va te faire visiter. J'ai du travail.

— Puis-je utiliser ton téléphone ?

— Tu n'as pas ton portable ?

— Non. Je ne pensais pas en avoir l'utilité pendant mon voyage de noces, déclara-t-elle sèchement.

Le regard d'Anton s'assombrit.

— Les choses ne sont pas toujours telles que nous les imaginons, observa Anton d'un ton énigmatique. Quoi qu'il en soit, Emily, tu es ici chez toi. Tu n'as aucune autorisation à demander. Cependant, prends garde au décalage horaire. Tu risques de réveiller Tom et Helen en les appelant maintenant.

— C'est vrai, j'avais oublié... Et si je veux consulter mon courrier électronique ?

— Tu auras un ordinateur dès demain matin. Maria va préparer le dîner. En attendant, je te déconseille de dormir : tu récupéreras plus vite si tu te cales dès maintenant sur les horaires d'ici. A tout à l'heure.

Amère, irritée, Emily réprima à grand-peine un juron : comme d'habitude, c'est Anton qui avait le dernier mot.

L'appartement, immense, était somptueux, avec des parquets cirés à l'ancienne et un mobilier de bois précieux. Une paroi entièrement vitrée offrait sur New York une vue à couper le souffle.

Après une bonne douche, Emily s'habilla d'un pantalon bouffant et d'un haut de soie blanche rebrodée d'argent. La garde-robe qu'elle avait emportée pour son voyage de noces était limitée, et beaucoup plus raffinée et originale que ses tenues ordinaires. Elle avait suivi les conseils d'Helen, qui lui avait prédit une lune de miel romantique... Quelle erreur !

Le dîner se déroula dans une atmosphère tendue. Anton, qui était libre la matinée du lendemain, lui proposa une visite de la ville.

— Cela ne me dit rien, protesta Emily. De toute façon, je n'ai pas envie d'être ici.

— Cesse de te rebiffer ! Je passe énormément de temps à New York. Tu y viendras donc très souvent toi aussi.

— Et ma carrière ?

— Franchement, Emily : jusque-là, tu ne t'es pas énormément investie dans ton métier, même si tu as participé à quelques missions très intéressantes en mer Méditerranée. Tu travailles beaucoup plus en bibliothèque ou aux archives.

Emily se raidit sur sa chaise.

— Qu'en sais-tu ? se récria-t-elle, sur ses gardes.

Il haussa les épaules.

— J'ai mené mon enquête sur toi.

— Mais bien sûr, que je suis bête ! Tous les fiancés du monde espionnent leur future femme, c'est bien connu !

Vexée qu'il ait une aussi piètre opinion de son travail, elle planta sa fourchette dans une crevette et la porta à sa bouche. Pourtant, après toutes les blessures qu'il avait déjà infligées à son amour-propre, cela ne changeait plus grand-chose... Elle avala d'un trait son verre de vin.

— Je ne pourrai jamais vivre à New York, asséna-t-elle tout à trac. C'est trop... trépidant.

— Nous n'y serons pas tout le temps. Ma résidence principale est au Pérou. Tu t'y plairas, je pense.

Elle s'efforça de ne pas hurler devant cette nouvelle preuve d'autoritarisme. Une fois de plus, le grand Anton Diaz ne s'était pas abaissé à lui demander son avis !... En tout cas, elle se méfiait comme de la peste de sa voix douce et de la lueur sensuelle de ses yeux.

Elle se leva soudainement.

— En ta compagnie, cela m'étonnerait fort ! Maintenant, si tu veux bien m'excuser, je n'ai pas faim. Et je vais me coucher. Toute seule.

Elle était presque arrivée à la porte quand Anton la rattrapa. Il lui enserra possessivement la taille d'un bras vigoureux. Elle tenta de se dégager. En vain.

— Tu es fâchée parce que je t'ai amenée de force à New York, Emily, et je le comprends. Mais attention, ma patience a des limites.

Il enfouit une main dans la masse de ses cheveux et se pencha pour déposer un baiser sur ses lèvres.

— Souviens-t'en, ajouta-t-il dans un murmure.

Le cœur battant, elle chancela, puis se raccrocha désespérément aux dernières bribes de bon sens qui lui restaient. Elle n'allait tout de même pas fondre entre les bras de cet individu pétri d'arrogance !

Dans un sursaut, elle se dégagea farouchement.

9.

Le lendemain, Anton la mena tambour battant dans Manhattan, où il lui avait offert un téléphone portable sur lequel il mémorisa son adresse et quelques numéros indispensables. Sans tenir compte de ses objections, il lui acheta aussi une montagne de vêtements, en lui reprochant de n'en avoir pas apporté assez. Comme si elle était responsable !

Quand la limousine se gara au pied des bureaux d'Anton, ils se dirent à peine au revoir, du bout des lèvres, et Emily fut soulagée d'être débarrassée de sa présence. En rentrant, elle eut malgré tout une heureuse surprise. Maria la conduisit dans une pièce qui avait été aménagée en bureau, et où trônait une magnifique chaise en cuir noir devant un ordinateur.

Ravie, Emily commença à lire ses courriels. Un surtout la réjouit. Les recherches qu'elle avait effectuées au cours des derniers mois aboutissaient enfin, et le gouvernement vénézuélien autorisait la fouille d'un bateau pirate qui avait sombré au large de l'archipel Los Roques. L'expédition partirait de Caracas le 20 septembre. Elle aurait pour mission de recenser tous les objets qu'on trouverait à bord de l'épave.

Elle relut la réponse de Jake Hardington en riant tout fort. Elle aimait beaucoup ce chasseur de trésors à la renommée internationale qui, bien que marié, lui rendait tendrement son affection amicale. D'ailleurs, Emily était aussi très amie avec Delia, sa femme.

— Tu as l'air contente...

Au son de la voix d'Anton, elle se retourna avec un sursaut. Instinctivement, son cœur se serra devant cet homme si beau et si grand. Son mari...

— Ce n'est pas moi la cause de ta bonne humeur, j'imagine ? reprit-il d'un ton sarcastique.

— Non. Si..., bredouilla-t-elle, car elle n'avait aucune intention de lui dévoiler ses projets pour l'instant. C'est très gentil à toi de m'avoir acheté cet ordinateur, en plus de tout le reste.

Elle humecta ses lèvres sèches quand il effleura sa joue d'une caresse.

— Tu peux me demander n'importe quoi, tu le sais, murmura-t-il d'une voix sensuelle.

Il se pencha pour l'embrasser ; aussitôt Emily se retrancha derrière la colère pour cacher son trouble.

— Tu viens réclamer ton dû ? s'écria-t-elle avec une rancœur sourde.

Anton se redressa vivement.

— Tu me déçois, Emily. Je n'ai jamais acheté les faveurs d'aucune femme, et tu te rabaisses sans raison.

Il secoua la tête en la dévisageant, avant de poser un regard insistant sur les pointes de ses seins qui tendaient le tissu de son chemisier.

— Ne te laisse pas aveugler par le ressentiment. Tu te privas d'un plaisir que tout ton corps réclame. Tu es une femme têtue, Emily, mais tu n'es pas de taille à lutter contre moi.

Inexplicablement, elle eut envie de disparaître sous terre...

Anton était déjà levé quand Emily se réveilla. Seule une marque en creux sur l'oreiller attestait qu'il avait dormi dans le même lit qu'elle. La première nuit, elle s'était détournée ostensiblement quand il s'était glissé entre les draps, et il s'était contenté d'une remarque moqueuse et acerbe avant de sombrer dans le sommeil. Depuis, il ne l'avait toujours pas touchée.

Emily fit la grimace en repensant à la scène de la veille. Puis elle fonça sous la douche et s'habilla d'un pantalon en lin bleu marine et d'un bustier blanc. Elle mit son téléphone portable à portée de main, dans sa poche, pour pouvoir rapidement prendre des photos. Puis, une lueur malicieuse dans les yeux, elle jeta son sac en bandoulière et partit à l'aventure dans New York, à pied, en donnant son congé au chauffeur.

Elle descendit à la première station de métro et remonta quelques arrêts plus loin. Elle était libre. Cette sensation lui donnait des ailes.

Les rues étaient bondées. Quelqu'un la bouscula, mais elle ne réagit pas : elle était ivre de joie.

Anton parcourut des yeux les six hommes assis autour de la table de conférence. Cette réunion lui avait coûté des mois de préparation. Maintenant, si tout se passait bien, ils allaient conclure le marché du siècle, tel que Wall Street n'en avait jamais vu.

Son portable vibra dans sa poche intérieure. Pendant que son ami texan exposait le projet, il lut discrètement le message qui s'affichait sur l'écran. Puis il bondit sur ses pieds.

— Excusez-moi, messieurs, je suis dans l'obligation de reporter notre entretien.

Furieux, il rappela Max immédiatement.

— Que s'est-il passé ? Il faut la retrouver immédiatement !

Emily leva la tête vers le sommet des gratte-ciel, qu'elle ne trouvait plus aussi fabuleux qu'au début de la journée et qui lui semblaient même un peu menaçants. En s'arrêtant pour déjeuner, elle s'était rendu compte qu'on lui avait volé son téléphone. Sans doute la personne qui l'avait bousculée dans la foule au début de son escapade. Sur le moment, cela ne l'avait pas inquiétée, parce qu'elle avait de l'argent dans son porte-monnaie. Mais maintenant qu'elle voulait rentrer en taxi, les choses se compliquaient. Elle ne connaissait même pas son adresse... Tout ce qu'elle savait, c'était que l'appartement donnait sur Central Park. Mais côté est ou ouest ? Le chauffeur qu'elle arrêta, manifestement étranger, ne comprit rien à ce qu'elle tenta de lui expliquer.

Dans l'incertitude, elle chercha une cabine pour téléphoner aux renseignements. Elle n'en trouva qu'une, vandalisée. En désespoir de cause, elle se rendit dans un commissariat.

L'agent de service dut la prendre pour une folle quand elle exposa sa situation. Néanmoins, quand elle lui eut donné le nom de son mari, il accepta de passer un coup de fil. Ensuite, il se montra tout à fait charmant, lui offrant même une tasse de café. Malgré tout, Emily n'en menait pas large. Anton serait furieux. Il enverrait certainement Max la chercher...

En fait, il se déplaça en personne. Dès que la porte s'ouvrit et qu'elle perçut sa colère, Emily sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque. Sans même lui jeter un regard, il s'avança jusqu'au bureau.

— Merci, monsieur l'agent. C'est ma femme, en effet. Désolé pour le dérangement.

Emily se leva.

— Bonjour, Anton, je ne...

Il la foudroya du regard et les mots s'étranglèrent dans sa gorge. La tête basse, elle le suivit sur le trottoir et monta dans la Ferrari noire garée en double file. Ils n'échangèrent pas un mot de tout le trajet jusqu'à l'appartement.

— Je suis confuse de m'être perdue, s'excusa-t-elle une fois la porte d'entrée refermée.

Il fixa ses yeux sur elle longuement, avant de briser enfin le silence pesant dans lequel il s'était muré.

— C'est complètement stupide d'avoir donné congé au chauffeur ! Je l'avais chargé de veiller sur toi. Tu as de la chance qu'il ne te soit rien arrivé de grave. Il serait grand temps que tu deviennes adulte ! J'en ai assez de tes imprudences. L'autre jour un plongeon de dix mètres, aujourd'hui une échappée dans une ville gigantesque que tu ne connais pas... Tu es ma femme. Tu es sous ma protection. Quelqu'un a perdu son emploi à cause de toi et j'ai probablement raté le contrat du siècle. Tu n'as pas de quoi être fière !

Emily, qui se rendait compte de son imprudence, aurait mieux supporté la fureur d'Anton que ce long discours infantilisant et froidement accusateur.

— Je regrette sincèrement, dit-elle simplement. Mais je t'en prie, ne renvoie pas ton chauffeur à cause de moi.

Anton esquissa un sourire, qui ressemblait plutôt à une grimace.

— Alors promets-moi de te comporter comme une épouse raisonnable.

— C'est-à-dire docile et obéissante ! lança-t-elle vivement.

— Epargne-moi tes effets mélodramatiques, Emily.

Il la prit par les épaules.

— Tu sais très bien ce que je veux dire, ajouta-t-il.

Il la serra très fort contre lui, tandis que sa main descendait dans son dos pour se poser au creux de ses reins. Puis il l'embrassa, avec une passion dévorante.

Emily aurait dû résister. Mais la frustration accumulée durant deux jours eut raison de sa rébellion. Après tout, même si Anton ne l'aimait pas vraiment, quel mal y avait-il à céder à l'attrance sexuelle ? C'était purement physique pour elle aussi. Elle n'avait pas besoin d'analyser ses émotions...

Elle passa les bras autour de son cou et enfouit les doigts dans ses cheveux, répondant à son étreinte avec une fougue égale à la sienne. Ils avaient deux nuits d'abstinence à rattraper...

Le lendemain matin, quand Emily gagna la cuisine, Max l’y attendait pour lui faire la morale. Apparemment, il ignorait tout de la mauvaise plaisanterie qu’Anton lui avait jouée en l’amenant à New York contre son gré.

— A quoi jouez-vous avec Anton ? Vous lui en faites voir de toutes les couleurs. Lui qui, après toutes ces années d’errance, avait enfin trouvé l’amour... Malheureusement, je n’en suis plus aussi sûr, à présent.

Il lui lança un regard plein de dédain, dont elle ne l’aurait jamais cru capable.

— Je ne l’ai jamais vu aussi inquiet depuis que je le connais. Il a vraiment eu très peur et a frôlé la crise cardiaque quand le commissariat l’a appelé. Il ne faut plus lui infliger de telles épreuves. Il vous adore. J’ai engagé une jeune femme pour vous servir de guide. Promettez-moi de ne pas lui fausser compagnie.

Abasourdie par ce flot de paroles, Emily acquiesça avec humilité. Mais Max se trompait complètement : Anton n’avait aucun sentiment pour elle...

Mercedes arriva quelques instants plus tard. Emily et elle bavardèrent autour d’une tasse de café et sympathisèrent immédiatement. Un peu plus âgée qu’elle, Mercedes connaissait New York comme sa poche et possédait un sens de l’humour extraordinaire.

A partir de ce jour-là, elle accompagna Emily dans toutes ses sorties, au musée ou dans les galeries d’art, et lui montra aussi quelques boutiques. Cependant, même au bout de quinze jours durant lesquels Mercedes lui fit découvrir toutes les facettes de la ville, Emily refusait obstinément de trouver New York à son goût.

Plantée devant la glace, Emily avait du mal à reconnaître son reflet. Vêtue d’un fourreau noir qui dénudait complètement ses épaules, elle avait agrafé autour de son cou la rivière de diamants qu’Anton avait posée sur sa coiffeuse en arrivant, celle-là même qu’il avait voulu lui offrir à bord de son yacht.

Leurs relations avaient évolué depuis le jour où Emily s’était perdue dans Manhattan. Elle avait cessé de s’opposer à lui de façon systématique pour accepter sa conception du mariage. Après tout, ils partageaient une sexualité épanouie, même si elle regrettait parfois de ne pas connaître l’amour dont elle avait rêvé. Et ce qu’elle vivait avec Anton n’en était finalement pas très éloigné.

Quand elle n’arpentait pas New York en compagnie de Mercedes, elle travaillait devant son ordinateur. Elle voyait très peu Anton, qui partait vers 6 heures le matin et rentrait rarement avant 20 heures. Ils dînaient ensemble et passaient des nuits torrides et enfiévrées. Son mari était un acharné du travail qui n’avait guère de temps pour autre chose. Mais ce soir, ils assistaient ensemble à l’inauguration d’une exposition à l’ambassade du Pérou.

En entendant Anton sortir de la douche, Emily s’éclipsa dans le salon. En l’attendant, elle se tint devant la baie vitrée, perdue dans ses pensées, se demandant comment elle en était arrivée là dans sa vie...

Plus le temps passait, plus Anton semblait correspondre à la description de Max : un être

solitaire, entièrement dévoué à son empire financier. Le compagnon amusant et fantasque qu'elle avait côtoyé sur son île grecque avait cédé la place à un autre homme, beaucoup plus sérieux, distant, sauf la nuit dans la chambre à coucher. Ses affaires étaient toute sa vie.

En un sens, cela facilitait les choses. Anton refoulait ses émotions. Même l'esprit de vengeance qui l'avait animé avait vite perdu de son attrait après qu'il lui avait révélé la vérité. La mort de sa mère était probablement le seul événement qui l'ait réellement touché.

— Emily, tu es bien lointaine, nota Anton, la tirant de ses rêveries.

Elle s'aperçut qu'ils étaient arrivés devant l'ambassade. Elle s'efforça de sourire.

— Non. Tout va bien.

En entrant, elle jeta un coup d'œil circulaire. Toute l'élite new-yorkaise se trouvait là, devant les murs couverts de tableaux et autour de sculptures exposées sur des piédestaux. Des serveurs passaient entre les groupes avec des plateaux chargés de canapés et de flûtes de champagne.

Quelques minutes plus tard, Anton la présenta à l'ambassadeur et son épouse, ainsi qu'à leur fille Lucia, une ravissante et voluptueuse jeune femme aux yeux sombres. Elle salua Emily d'un bref signe de tête avant d'accaparer Anton.

« Encore une... », songea Emily avec amertume.

Le regard de braise de Lucia ne trompait pas, même si Anton lui répondait avec une froideur marquée.

— Voici donc la femme d'Anton, lança la jeune femme en se tournant vers elle. Son mariage nous a tous tellement étonnés... Vous vous connaissez depuis longtemps ?

Emily ouvrit la bouche pour parler, mais Anton la devança, en la prenant par la taille pour la serrer contre lui.

— Je connais Emily depuis assez longtemps pour savoir qu'elle est faite pour moi.

Emily perçut une hostilité manifeste derrière les félicitations d'usage que leur adressèrent le diplomate et sa famille. En revanche, une satisfaction sauvage brillait dans les yeux d'Anton.

— Quelle réaction bizarre ! commenta Emily quand ils se furent éloignés. Je croyais que l'ambassadeur était un ami à toi.

— Pas vraiment. J'ai des relations innombrables, mais pas beaucoup de vrais amis. Pour ce qui est de l'ambassadeur, il est obligé de me ménager s'il veut rester en poste. C'est cela qui l'énerve.

— Tu es très influent !

— Oui.

Il marqua une pause avant d'expliquer :

— C'est moi qui ai sponsorisé cette manifestation, ainsi que la plupart des artistes exposés ici.

Il lui montra une immense toile abstraite, tout en rouge, vert et noir.

— Que penses-tu de cette peinture ?

— Je suis très impressionnée.

— Cela te plaît ?

— Pas du tout, je déteste ce genre de tableaux. Non, je parlais de toi. Je ne pensais pas que tu avais le temps de t'intéresser à l'art.

Anton émit un petit rire en raffermissant la pression de sa main autour de la taille d'Emily.

— Ta franchise est tout à fait charmante. Mais tu sais, ce genre d'occupation ne me prend pas beaucoup de temps. Seulement beaucoup d'argent.

— Je reste très impressionnée. Et j'ai aussi très faim, ajouta-t-elle en prenant un canapé sur un plateau.

A peine l'eut-elle avalé qu'Anton la présenta à un éminent banquier et sa femme.

Le reste de la soirée s'écoula ainsi, à serrer des mains tout en échangeant des propos convenus, entre deux toasts et quelques coupes de champagne.

Parmi tous les tableaux, Emily en trouva seulement deux à son goût. Un paysage des Andes noyé dans le brouillard, et le portrait d'un petit Indien accroupi sur le sol et riant à gorge déployée.

Anton les acheta tous les deux.

— Il ne fallait pas..., protesta Emily.

— J'avais envie de te les offrir.

Puis il la poussa vers la sortie.

— Je meurs de faim. Allons dîner.

L'espace d'un instant, Emily eut l'impression de retrouver l'homme décontracté qu'elle avait connu sur son île grecque. Ils croisèrent Lucia et trois de ses amis dans le hall.

— Tu t'en vas ? demanda Lucia en s'adressant à Anton seul. Viens finir la soirée avec nous. Nous allons danser.

— Non, Lucia, répondit-il résolument. J'ai mieux à faire.

Emily fronça les sourcils. La familiarité avec laquelle la belle brune avait apostrophé Anton avait rompu le charme qui avait timidement recommencé à la lier à son mari.

— Apparemment, tu la connais bien...

— Tu es si perspicace, Emily !

Une fois qu'ils furent installés à l'arrière de la limousine, il remonta la vitre qui les séparait du chauffeur et se tourna vers elle.

— Oui, je connais bien Lucia. Mais pas aussi bien que tu l'imagines. J'étais surtout très lié avec son frère.

Il s'interrompit un instant, la mine sombre.

— Veux-tu la vérité, reprit-il, ou préfères-tu t'en tenir à tes impressions ? Tu t'imagines que j'ai couché avec un nombre de femmes incalculable, alors que c'est complètement faux. Ma réputation n'a rien à voir avec la réalité.

— Je...

— Tais-toi et écoute-moi, pour changer. J'avais douze ans lorsque ma mère m'a emmené au Pérou pour vivre avec ma grand-mère. Je suis d'abord allé à l'école du village, puis on m'a envoyé en pension, à l'âge de quatorze ans. C'est là que j'ai rencontré le frère de Lucia. Pedro était persécuté par les autres garçons et je l'ai protégé ; c'est ainsi que nous sommes devenus amis. Malheureusement pour Pedro, il ressemblait à sa mère. J'ai beaucoup de respect et de sympathie pour elle mais, comme tu as pu le constater, elle est très effacée et complètement sous la coupe de

son mari. Pedro et moi étions très liés. Nous passions nos vacances ensemble, tantôt chez lui, tantôt chez ma grand-mère. Jusqu'à ce que son père découvre mon histoire familiale. A ce moment-là, non seulement il a interdit à Pedro et Lucia de me fréquenter, mais il m'a fait renvoyer de l'école.

— Oh ! Anton...

Jusque-là, Emily ne s'était pas vraiment rendu compte à quel point Anton avait souffert.

— Je ne suis pas le plus à plaindre. Cet homme a complètement détruit la vie de son fils. Il l'a changé d'école. Pedro s'est de nouveau fait molester par ses camarades et il a fini par se suicider. J'ai assisté à ses obsèques, de loin, perdu dans la foule.

Emily sentit des larmes lui monter aux paupières. Lorsque la sœur d'Anton s'était suicidée à son tour, il avait dû vivre des moments épouvantables...

— Voilà pourquoi j'éprouve maintenant une telle satisfaction devant l'obséquiosité de cet homme, poursuivit Anton. Et sa fille est exactement comme lui. Sauf qu'elle a, en plus, envie de me séduire à cause de ma fortune.

— Je suis désolée. Je ne pouvais pas savoir.

— Je te l'ai dit dès notre première rencontre. Je ne veux pas de ta pitié, Emily.

Il eut malgré tout un sourire indulgent, qui atténua la dureté de son intonation. Emily réprima un léger cri : brusquement, une pensée lui avait traversé l'esprit.

— Tu aurais pu épouser Lucia pour te venger de son père...

Anton se raidit.

— L'idée ne m'a jamais effleuré, concéda-t-il.

Puis il éclata de rire en secouant la tête.

— J'ai beau avoir une nature vengeresse, je ne suis pas masochiste ! Lucia n'est pas du tout comme toi : c'est une peste.

Pendant qu'Emily, interdite, se demandait si c'était un compliment, Anton en profita pour l'embrasser. A ce moment-là, la limousine se gara en bas de chez lui.

— Nous n'allons pas dîner ? s'étonna Emily.

Anton la prit par les épaules et la scruta avec un regard de braise.

— Plus tard, *niña*, murmura-t-il dans un sourire sensuel. Pour le moment, j'ai surtout faim de toi...

Cette nuit-là, Emily se donna à lui avec une tendresse et une passion retrouvées qui lui firent monter les larmes aux yeux...

10.

Anton éteignit son ordinateur portable et attacha sa ceinture.

L'avion atterrirait d'ici une dizaine de minutes.

Enfin...

Il avait l'impression d'avoir travaillé comme un fou ces derniers temps. Dieu merci, après avoir bouclé tous les projets en cours, il avait l'intention de s'accorder un mois de vacances bien méritées.

Un pli soucieux se creusa sur son front : il ne voyait pas beaucoup Emily. Pas assez. Et pourtant, cela faisait déjà trois mois qu'ils étaient mariés... Leur entente sexuelle était toujours aussi parfaite, mais il avait la sensation de la délaissier un peu, de ne pas passer assez de temps avec elle.

Au bout de trois semaines à New York, ils étaient retournés à Londres, où Emily avait repris son travail de recherche. Il avait été obligé de se rendre au Moyen-Orient, puis en Grèce et à Moscou.

Au début du mois d'août, alors qu'elle avait accepté de l'accompagner en Australie, Emily était rentrée à Londres pour aider Helen, qui avait accouché d'un garçon. Il ne pouvait guère le lui reprocher... Mais là, après quinze jours sans elle, il l'avait appelée pour lui dire de faire ses bagages. Ils s'envoleraient dès le lendemain à destination du Pérou. Cela lui laisserait juste le temps d'embrasser le bébé.

Il laissa échapper un soupir. Il était grand temps qu'ils songent eux aussi à fonder une famille. Qui sait si Emily n'était pas déjà enceinte ? Elle ne lui avait rien dit durant leurs conversations téléphoniques, mais elle n'était jamais très bavarde...

Une heure plus tard, très déçu de ne pas avoir trouvé Emily dans son appartement, il gara la Bentley devant la maison des Fairfax à Kensington. Mindy, la gouvernante, le fit entrer dans le salon.

Assise dans un fauteuil, les rayons du soleil jetant un halo doré autour de son visage, Emily n'avait d'yeux que pour le bébé qu'elle tenait dans ses bras.

— Que tu es beau, mon bébé ! babillait-elle d'une voix douce. Tu es un charmant petit garçon. Ta tante Emily t'adore !

Quand elle se pencha pour l'embrasser délicatement sur la joue, Anton ressentit un curieux pincement au cœur, tout à fait inhabituel.

— Emily.

Elle se retourna.

— Oh ! Anton ! Je ne t'avais pas entendu arriver.

Elle se leva pour s'approcher et lui présenter l'enfant.

— Regarde comme il est beau !

Mais Anton remarqua surtout combien *elle* était magnifique. Son jean faisait ressortir sa taille mince et ses longues jambes. Avec ses cheveux blonds défaits qui retombaient sur ses épaules, elle ressemblait à une madone.

— Oui, il est très mignon, répondit Anton en effleurant du bout du doigt le menton du bébé.

— Helen et Tom ont décidé de le prénommer Charles, en souvenir de notre père, reprit-elle avec une pointe de défi.

Anton se crispa légèrement. Décidément, sa femme était extrêmement têtue : jamais elle ne se résoudrait à accepter la vérité sur son père. Quant à lui, plus le temps passait, moins il attachait d'importance au passé...

— C'est un beau prénom, déclara-t-il tranquillement.

— Charles Thomas, précisa Helen en les rejoignant.

Elle prit l'enfant dans ses bras.

— Anton, cela fait plaisir de vous revoir ! reprit-elle. Maintenant que vous êtes là, je vous prie de ramener Emily chez vous avant qu'elle ne kidnappe mon enfant ! Vous pourriez peut-être aussi vous occuper d'en faire un !

Ils éclatèrent de rire tous les trois, mais Emily évita soigneusement le regard d'Anton quand il répondit :

— C'est tout à fait mon intention.

Il attira Emily dans ses bras en examinant attentivement son expression :

— Je ne m'attarde pas, Helen, ajouta-t-il. Nous partons demain pour le Pérou.

Emily frissonna lorsqu'il déposa un baiser sur ses lèvres. Il lui avait tant manqué...

— Allez-vous-en, tous les deux, les taquina Helen. Ce n'est pas un spectacle pour un enfant.

A peine Anton eut-il refermé la porte de l'appartement qu'il pressa fougueusement Emily contre lui.

— J'attends cet instant depuis quinze jours, murmura-t-il d'une voix rauque.

— Ah bon ? Les Australiennes sont restées insensibles à ton charme ? rétorqua Emily, ne plaisantant qu'à moitié.

Car si elle l'aimait — c'était désormais une certitude profondément enracinée en elle —, comment lui faire confiance, alors que lui n'éprouvait rien pour elle ? Le spectre de la jalousie la hantait dès qu'il s'absentait.

— Elles étaient prêtes à succomber, répondit-il. Mais aucune ne te ressemblait.

Oubliant toute fierté, Emily capitula en jetant ses bras autour de son cou pour se blottir contre lui. Dès qu'il l'embrassa, ce fut comme un feu liquide qui coula dans ses veines. Et quand Anton dégrafa son soutien-gorge pour caresser ses seins nus, elle sentit ses jambes vaciller.

Brusquement, il la souleva pour la porter dans la chambre.

— Déshabille-toi, commanda-t-il avec une urgence fébrile en la déposant sur le lit.

Interdite, elle resta comme paralysée et le regarda sans bouger tandis qu'il se débarrassait en hâte de ses propres vêtements.

— Je vais t’aider, murmura-t-il.

Quand elle fut enfin nue devant lui, il promena lentement les mains sur sa peau satinée.

— Je t’ai manqué ? demanda-t-il en la regardant au fond des yeux.

— Oui, avoua-t-elle dans un soupir.

Néanmoins, dans le secret de son cœur, elle saignait. Elle aurait pu être la plus heureuse des femmes si seulement Anton n’avait pas détruit son rêve en lui avouant pourquoi il l’avait épousée. Le pire, c’est qu’il n’en avait pas conscience ; cette union semblait pleinement le satisfaire, malgré ses zones d’ombre, ses non-dits et sa naissance douteuse. Comment pouvait-il ne rien ressentir de ce qui la taraudait ?

Soudain furieuse, contre elle-même et contre Anton, déterminée à reprendre le dessus, Emily se redressa et bascula pour se placer à califourchon sur lui. Pourquoi se laisserait-elle dominer sans réagir ? Elle aussi pouvait le rendre fou de plaisir.

— Quelle impétuosité ! s’exclama-t-il avec amusement. Je devrais m’absenter plus souvent.

— Peut-être...

Elle baissa les yeux sur lui. Quand il tendit la main vers ses seins excités, elle recula. Pour une fois, c’était elle qui décidait. S’accroupissant sur ses jambes fléchies, elle saisit entre ses doigts la virilité déployée d’Anton et avança les lèvres.

Son grand corps viril frémit tandis qu’il gémissait de plaisir. Maîtrisant à grand-peine son propre désir, Emily l’amena tout au bord de l’extase, puis s’immobilisa pour le contempler. Ses yeux noirs étaient comme embrasés.

— Pas tout de suite..., murmura-t-elle.

Elle l’embrassa encore, sur les lèvres, passionnément. Mais brusquement, Anton la saisit par les hanches pour la pénétrer avec une impatience qu’il ne contrôlait plus.

Oubliant toute réserve et toute pudeur, Emily le chevaucha sauvagement tandis qu’il l’agrippait par la taille. Ils se livrèrent une lutte sans merci, s’arc-boutant l’un et l’autre de toutes leurs forces pour asseoir leur domination.

Ce fut Emily qui succomba la première, terrassée par des convulsions qui la secouèrent pendant plusieurs minutes. Peu après son exquise reddition, elle avait entendu Anton crier son nom en capitulant à son tour. Etourdie, elle retint son souffle, éblouie et émerveillée par cette petite mort qui les avait terrassés.

Quand elle rouvrit les paupières un peu plus tard, Anton avait les yeux fixés sur elle.

— Merci pour ton accueil, Emily, murmura-t-il en la serrant contre lui.

Elle se raidit instantanément, rejetant en arrière une longue mèche de cheveux.

— Deux semaines d’abstinence, c’est beaucoup trop long, observa-t-elle avec une désinvolture affectée.

— Sans doute... Helen doit être dans la même situation, après son accouchement.

— Ce n’est pas pareil. Elle a un beau bébé.

— Et toi ? Cela te plairait, d’être enceinte ? Après tout, cela pourrait t’arriver.

La remarque d’Anton laissa Emily sans voix. Même si elle était à l’abri de ce genre d’accident, la naissance de son neveu lui avait fait prendre conscience d’un réel désir de maternité. Malgré tout,

elle se refuserait toujours à porter l'enfant d'un homme qui ne l'aimait pas. D'ailleurs, de l'aveu même d'Anton, il était incapable d'aimer qui que ce soit...

Il ne fallait surtout pas qu'il découvre les sentiments qu'elle avait pour lui. Elle devait se protéger. Pour ménager son orgueil. C'était tout ce qui lui restait.

— Je n'y ai jamais pensé, et pour l'instant cela ne me tente pas, mentit-elle.

Il lui prit le menton entre le pouce et l'index pour l'obliger à le regarder bien en face.

— Cela m'étonne beaucoup, Emily. Je t'ai observée, cet après-midi, avec le bébé dans tes bras. Tu serais une mère parfaite.

— Peut-être...

Gênée par la gentillesse et la tendresse d'Anton, elle tenta de repousser le sentiment de culpabilité qui l'assaillait et s'obligea à sourire. Puis, par bravade, elle se leva pour se planter devant lui, complètement nue.

— De toute façon, ajouta-t-elle, nous ne sommes mariés que depuis quelques mois et notre situation n'est pas vraiment idéale. Il nous faudra un peu de temps avant de trouver un certain équilibre.

Sur ces mots, elle s'éclipsa promptement dans la salle de bains. Tom et Helen l'avaient retenue pour le week-end, et cela faisait deux jours qu'elle n'avait pas pris sa pilule. Quelle imprudence...

Elle s'enveloppa dans une grande serviette et chercha sa plaquette dans l'armoire à pharmacie. Elle en sortit deux comprimés. Était-il dangereux de les prendre ensemble ? Elle parcourut rapidement la notice sans trouver le renseignement et rangea la boîte dans sa trousse de toilette. Puis, dans le doute, elle jeta un comprimé dans le lavabo et avala l'autre avec un verre d'eau.

— Tu as mal à la tête ? demanda Anton, derrière elle.

— Un peu...

Avec une expression indéchiffrable, il s'avança pour fouiller dans la trousse de toilette et en retira la boîte qu'Emily venait d'y ranger.

— Les pilules contraceptives n'ont jamais soigné la migraine, gronda-t-il, animé d'une colère sourde.

Elle recula craintivement.

— Tu ne réponds pas ? insista-t-il en la coinçant contre le mur d'un air menaçant. Quelle hypocrite !

Emily se rebiffa sous l'insulte. Elle refusait de se laisser intimider.

— Tu es bien mal placé pour me faire ce genre de remarque ! De toute façon, je n'ai pas à me justifier. Mon corps m'appartient. A moi et à moi seule. C'est à moi de décider si j'ai envie ou non d'être enceinte.

Elle le toisa furieusement et poursuivit, incapable de s'arrêter :

— C'est toi-même qui as fixé les règles du jeu, je te le rappelle. Sexe et courtoisie. Il n'a jamais été question de sentiments ; encore moins d'amour... Crois-tu sincèrement que je consentirais à mettre un bébé au monde dans ces conditions ? Il n'en est pas question.

Depuis trois mois, elle maîtrisait à grand-peine ses émotions. Maintenant qu'elle avait commencé à vider son sac, elle ne pouvait plus s'arrêter.

— Eh bien, tu n’as rien à dire ? reprit-elle en reprenant son souffle. Venant de toi, cela ne me surprend pas. Tu es tellement imbu de toi-même ! C’est probablement la première fois que quelqu’un te résiste et que ta fortune ne te permet pas d’acheter ce qui te fait envie.

Elle secoua la tête avec une expression de profond désespoir. Était-ce possible d’aimer et de haïr quelqu’un en même temps ? En tout cas, cela ne servait visiblement à rien de discuter avec Anton...

Il l’empêcha de passer quand elle voulut retourner dans la chambre. Jusque-là, il avait réussi à contenir sa rage, mais son exaspération prit le dessus et il ne parvint plus à se maîtriser.

— Personne ne s’est jamais permis de me rouler dans la farine, déclara-t-il froidement. Et ce n’est certainement pas toi qui vas commencer.

Emily grimaça une moue méprisante qui acheva de le mettre hors de lui. Il enroula une mèche de cheveux blonds autour de son poignet pour la retenir.

— Depuis quand prends-tu la pilule ? rugit-il.

— Une semaine après notre première rencontre, répondit-elle du tac au tac. J’avais eu la sottise d’espérer une aventure avec toi. Après tout, avec ta réputation, ce n’était pas inconcevable. Alors, imagine ma surprise quand tu m’as proposé le mariage ! Comme une idiote, j’ai accepté. Parce que je me croyais amoureuse... Mais tu m’as vite ôté mes illusions. Heureusement, je prenais la pilule. Je m’en suis félicitée.

Elle tremblait de colère. Anton avait dû faire un effort surhumain pour ne pas étouffer d’un baiser ses paroles sur ses lèvres. Après l’avoir écoutée, une seule conclusion s’imposait, terriblement humiliante : elle ne voulait pas un enfant de lui.

— Avais-tu l’intention de me mettre au courant ? Ou serais-je resté dans l’ignorance pendant des années ?

— Oh ! tu es bien ambitieux ! L’appétit sexuel ne dure jamais aussi longtemps. Comme tu me l’as dit toi-même, on se lasse vite. Tu ne tarderas pas à commettre une infidélité. Je pourrai alors demander le divorce et tu ne pourras pas t’y opposer. Je ne suis pas avide : j’exigerai seulement une somme d’argent suffisante pour mettre Fairfax Entreprises à l’abri. Ta seule erreur a été de ne pas établir un contrat de mariage. Avant de connaître tes véritables motivations, j’aurais signé n’importe quoi. Tu vois, je me suis endurcie à ton contact, Anton. Tu devrais être fier de moi.

Le visage d’Anton se ferma d’un seul coup. Il la lâcha brusquement et recula d’un pas. Puis il tendit la main pour dérouler la serviette dont elle s’était enveloppée et la détailla avec un regard acéré, comme s’il ne l’avait encore jamais vue.

— Tu es très belle, lâcha-t-il enfin. Mais tu viens de me dévoiler ta vraie nature. Tu es bien une Fairfax, comme ton père ! Maintenant que je le sais, pour rien au monde je ne voudrais de toi pour être la mère de mon enfant.

A ces mots, il haussa les épaules d’un air méprisant avant de tourner les talons.

Emily tremblait comme une feuille en le regardant s’éloigner. Il avait le dos voûté, comme s’il venait d’essuyer une défaite. Il passa une main lasse dans ses cheveux puis se redressa.

Après avoir enfilé un peignoir, Emily resta plantée dans la salle de bains, indécise, sur ses gardes.

— N’aie pas peur, dit-il en se retournant. Je ne vais pas te sauter dessus.

Un rictus sur les lèvres, il retrouva toute sa superbe pour conclure :

— Dispose de la chambre, elle est à toi. Mais pour ce qui est du divorce, n’y compte pas. Ou alors, c’est moi qui en déciderai.

La rage au cœur, Emily lui lança un regard assassin. Dire qu’elle avait presque eu pitié de lui !...

Une main sur son épaule réveilla Emily d’un sommeil agité. Elle cligna des yeux et découvrit Anton debout devant elle, habillé d’un pantalon et d’une chemise noirs, qui lui tendait une tasse de café.

— Bois cela et dépêche-toi de te préparer. Tu prendras ton petit déjeuner dans l’avion. Nous partons dans une demi-heure.

Elle ramena un bout de drap sur sa poitrine.

— Nous partons ? Mais où... ? Je ne comprends pas, bredouilla-t-elle, l’esprit confus. Après la dispute d’hier soir...

— Je n’ai pas l’intention de te laisser, Emily. Pas tout de suite. Tu viens au Pérou avec moi. J’ai promis de te donner une preuve de la duplicité et de l’immoralité de ton père. Contrairement à toi, je tiens toujours mes promesses.

Il avait un visage dur, impénétrable.

— Ensuite, tu pourras bien aller au diable si tu veux, conclut-il d’une voix glaciale.

Le vol jusqu’au Pérou s’avéra épouvantable. Douze heures durant, Anton se montra scrupuleusement poli en présence du steward, mais il l’ignora complètement le reste du temps. Abandonnée à ses réflexions solitaires, Emily médita sur son triste sort. Elle était irrémédiablement amoureuse d’Anton. Cependant, aucun avenir n’était possible entre eux deux. Leur mariage avait connu une fin tragique et prématurée le lendemain même de la cérémonie...

Anton n’avait jamais démordu de cette histoire ridicule au sujet de son père. Pourtant, il avait été tout près de l’oublier. Après tout, les principaux intéressés étaient morts... Emily se plongea dans ses souvenirs, revivant en pensée les débuts de son amour, puis la terrible révélation qui avait tout détruit. Peu à peu cependant, elle s’était rapprochée d’Anton, grâce aux confidences de Max et à cette réception à l’ambassade du Pérou, où elle avait découvert un pan de son passé. Finalement, à partir de là, ils s’étaient plutôt bien entendus.

Elle glissa un coup d’œil dans sa direction. Concentré sur la lecture d’un journal économique, il avait enlevé sa veste et jeté un pull sur ses épaules. Il passa une main dans ses cheveux noirs — un geste qu’elle l’avait vu faire des centaines de fois et qu’elle trouvait absurdemement émouvant, sans savoir pourquoi...

Non, elle devait se garder d’éprouver une quelconque émotion. Leur mariage était bel et bien terminé. C’était le dernier acte, et elle n’avait plus aucune illusion.

Un hélicoptère les transporta de l'aéroport de Lima jusqu'au ranch d'Anton, perdu dans les Andes. Fascinée par le paysage grandiose, Emily écarquillait des yeux émerveillés tandis que la jungle, puis les montagnes majestueuses, succédaient à la plaine côtière.

Dans une vallée profonde apparut une gigantesque demeure flanquée de tourelles, au milieu d'une vaste propriété de champs cultivés et de pâtures.

— Bienvenue à la Casa Diaz, annonça Anton quand ils se furent posés.

Une jeep les attendait, un chauffeur au volant, pour les conduire jusqu'à l'entrée de la maison avec les bagages.

Anton la présenta à tout le personnel avant de l'accompagner à l'étage, par un escalier de marbre monumental. Horriblement gênée par le contact de sa main sur son bras, elle se dégagea enfin pour contempler le décor intimidant de l'immense salon, qui ressemblait à un musée.

De grosses poutres apparentes de bois sombre soutenaient le haut plafond. Les murs blancs étaient presque entièrement recouverts de tableaux aux cadres ouvragés et de très beaux objets anciens. Un peu partout se dressaient de magnifiques sculptures indiennes et espagnoles.

Emily les examina avec intérêt, tout comme de vieilles photographies sépia de la famille d'Anton.

11.

La gouvernante leur monta du café et des gâteaux.

— Vos préférés, *señor*, dit-elle en déposant le plateau sur une table basse.

Puis elle s'éclipsa discrètement.

— Je n'imaginais pas un lieu aussi chargé d'histoire, observa Emily.

Pour tout commentaire, Anton se contenta d'un vague geste de la main.

— Assieds-toi et sers le café, commanda-t-il d'un ton péremptoire.

Réprimant son irritation, Emily obtempéra docilement et lui tendit sa tasse.

— La famille Diaz vit sur cette terre depuis que Sebastian Emmanuel Diaz est arrivé en Amérique du Sud avec les conquistadors.

— Si ta grand-mère a été reniée, comment la maison est-elle restée dans la famille ?

— Elle l'a rachetée une trentaine d'années après en avoir été chassée par son père, peu de temps après la mort de ce dernier. Elle y a retrouvé sa mère, qui aura connu grâce à elle une fin de vie heureuse. Ensuite sa fille est venue y habiter avec moi.

— Ta grand-mère devait être une femme extraordinaire.

— Elle avait hérité du courage de ses ancêtres. Malheureusement, ma mère et ma sœur n'ont pas eu sa force de caractère.

— Je n'avais pas conscience...

— Ma famille est beaucoup plus ancienne que la tienne, la coupa Anton. Même si certaines de ses branches se greffent parfois de façon illégitime.

Emily leva les yeux. Anton s'était mis debout et la dominait de toute sa hauteur, avec une expression probablement aussi cruelle et impitoyable que celle de ses ancêtres quand ils avaient débarqué dans le Nouveau Monde.

— Viens dans mon bureau, ordonna-t-il tout à coup. J'ai quelque chose à te montrer.

Il la fit asseoir dans un fauteuil en cuir et ouvrit un tiroir du secrétaire pour en sortir une enveloppe, qu'il lui tendit.

— Lis ceci, dit-il avec un air moqueur et triomphant à la fois. Et traite-moi de menteur, si tu l'oses.

D'une main tremblante, Emily prit l'enveloppe, qui portait un timbre anglais. Lentement, elle déplia un feuillet jauni et une petite exclamation lui échappa quand elle aperçut l'adresse de l'expéditeur. C'était celle des Fairfax, à Kensington... Puis elle se mit à lire.

Deux minutes plus tard, elle replaça la lettre dans l'enveloppe et se leva avec un sourire contraint.

— Très intéressant, commenta-t-elle. Mais j'aimerais y réfléchir tranquillement dans ma chambre. Le voyage m'a épuisée. Nous en discuterons plus tard. Au dîner, par exemple.

— Toujours dans le déni ! railla-t-il. La mauvaise foi des femmes ne laissera jamais de me

surprendre.

Puis il tira sur un cordon et une domestique conduisit Emily à sa chambre.

Anton avait d'abord été très surpris par la réaction d'Emily qui, loin de paraître effondrée, avait gardé un calme olympien. Pourtant, à la réflexion, cela n'avait plus guère d'importance. Au début de leur mariage, il avait regretté ses aveux prématurés qui avaient gâché leur bonne entente. Mais depuis, le comportement d'Emily lui avait ouvert les yeux. Elle se serait accommodée de devenir sa maîtresse et n'avait jamais eu l'intention de lui donner des enfants... En apprenant cela, la veille, il avait révisé son jugement : elle était aussi inconséquente que feu son père.

Même s'il avait enduré des insultes et des vexations toute sa vie, l'affront d'Emily le choquait. En tant qu'épouse, elle aurait dû au moins le respecter. Ses airs innocents dissimulaient une nature calculatrice. Il serait bien content d'être débarrassé d'elle.

Anton sortit prendre l'air et s'occuper de ses chevaux. Eux, au moins, ne le décevraient pas.

Emily suivit la domestique au premier étage, jusqu'à la chambre qu'on lui avait attribuée. Apparemment, elle ne partagerait pas celle d'Anton... Le décor était féminin et très délicat, avec un couvre-lit de satin rose et des tentures de tulle nouées par des rubans de soie autour du baldaquin.

Elle posa la lettre sur la coiffeuse. Il fallait d'abord se remettre de la fatigue du long et épuisant voyage qui leur avait fait parcourir la moitié du globe terrestre. Elle prit une douche bien chaude, puis soigna particulièrement son maquillage pour ce qui serait sa dernière soirée avec Anton. Une touche de fard à paupières nacré pour mettre en valeur le bleu de ses yeux, un peu de fond de teint pour masquer ses cernes, du blush sur les pommettes et du gloss sur ses lèvres naturellement roses.

Comme pour une actrice, ces artifices l'aideraient à jouer la comédie. Car il n'était pas question qu'Anton devine à quel point elle souffrait à la perspective de le quitter... Elle l'aimait véritablement, profondément, mais elle avait trop de caractère pour accepter de partager son existence dans les conditions qu'il lui imposait — et qui auraient fini par la détruire.

Elle choisit un fourreau de crêpe bleu pâle qui s'arrêtait juste au-dessus du genou, et dont le décolleté carré laissait à peine entrevoir la naissance de ses seins. Puis elle enfila des chaussures à lanières argentées, accrocha à son cou le cœur de saphir serti de diamants et à son poignet le bracelet assorti, mais laissa sa bague de fiançailles. Anton penserait ce qu'il voudrait. De toute façon, la confrontation serait rude...

Elle redescendit l'escalier à 6 h 55 et attendit quelques secondes en bas des marches, désorientée, sans savoir de quel côté se diriger.

— Par ici, *señora*, lui dit la gouvernante en lui montrant le chemin.

Anton était déjà assis au bout d'une table recouverte d'une nappe en dentelle, chargée

d'argenterie, de cristaux et de porcelaines. En smoking noir, il avait l'air d'un grand d'Espagne, fier et distant. Et aussi incroyablement séduisant... La gorge d'Emily se serra tandis qu'il la détaillait longuement. Il se raidit en apercevant les bijoux de ses parents.

Pendant quelques secondes, ils restèrent à s'observer, comme deux étrangers. Une lueur fugace sembla s'allumer dans les yeux d'Anton, mais il reprit très vite son masque imperturbable.

— Tu es toujours aussi ravissante, Emily. Assieds-toi, je t'en prie.

Elle essuya ses mains moites sur sa serviette et s'obligea à respirer calmement.

On leur servit des mets de choix, raffinés, dont Anton se régala avec appétit, tout en menant une conversation polie sur des banalités. Emily, qui avait du mal à avaler et à parler, se contenta pour toute réponse d'articuler des monosyllabes à peine audibles.

— Bravo pour ce repas excellent, dit Anton à la gouvernante lorsqu'elle servit le café.

Après le départ de cette dernière, il fixa sur Emily un regard perçant comme une vrille.

— Tu n'as presque rien mangé. Quelque chose t'a contrariée ? Ou quelqu'un peut-être. Ton père ?

Sa provocation soulagea presque Emily : ainsi, elle aurait moins de scrupules à se venger. Mais il ne lui laissa pas le temps de réagir.

— C'est désagréable d'être déçu par quelqu'un qu'on aime, n'est-ce pas ? continua-t-il avec une colère sourde. Chacun son tour.

Que voulait-il dire ? De toute façon, il ne l'aimait pas... Il lui en voulait seulement de lui refuser un héritier.

— Pas du tout, répliqua-t-elle avec le plus grand calme.

Elle avait résolu de rester digne et maîtresse d'elle-même, de ne pas lui donner le plaisir de la voir s'énerver.

— En fait, je suis soulagée, reprit-elle avec une politesse glaciale. J'ai relu la lettre. Le contenu et la formulation sont honteux et inadmissibles. Je suis sincèrement désolée de ce qui est arrivé à ta sœur. Elle a dû avoir le cœur brisé.

— C'est tout ce que tu trouves à dire ?

— Non.

Emily, qui avait beaucoup réfléchi, avait envie de creuser un peu la question.

— Dis-moi, Anton, est-ce que tu voyais beaucoup ton père ?

— Non. Mais cela n'a aucun rapport.

— Réponds simplement à mes questions. Est-ce qu'il traitait ta demi-sœur comme sa propre enfant ?

— Pas vraiment...

— Etait-il plus âgé que ta mère ?

— Oui. Il avait trente ans de plus.

— Alors j'ai l'explication.

— Tu ne cherches tout de même pas à excuser le comportement de ton père ? fulmina Anton.

— Pas du tout.

Emily se redressa sur sa chaise avant de poursuivre :

— Tu t'es trompé. Mon père n'a jamais écrit cette lettre.

Immédiatement, Anton devint rouge de colère et les veines saillirent à ses tempes.

— Mais tu n'as pas entièrement tort, se hâta-t-elle d'ajouter. C'est mon grand-père, Charles Fairfax, qui a écrit la lettre. Il avait plus de cinquante ans lorsqu'il a eu une liaison avec ta sœur.

— Ton grand-père !

— Oui, mon grand-père, répéta-t-elle avec assurance. Dans notre famille, on attribuait toujours le prénom de Charles à l'aîné. Jusqu'à mon frère Thomas. Parce que mon père s'entendait tellement mal avec son propre père qu'il n'a pas voulu perpétuer la tradition.

— Comment Suki aurait-elle...

Choqué, Anton s'interrompit, incapable de poursuivre, partagé entre la colère et la stupéfaction.

— Dès qu'ils ont été en âge de comprendre, mon père et sa sœur — ma tante Lisa, que tu as rencontrée — ont été scandalisés par la conduite de leur père. C'était un coureur de jupons invétéré, terriblement dépensier de surcroît. Le mouton noir de la famille. A l'époque, il était impensable de divorcer et ma grand-mère a continué à vivre dans la même maison en faisant chambre à part. Quand mon grand-père est mort, on n'a plus jamais prononcé son nom dans la famille. J'avais sept ans. C'était quelqu'un d'épouvantable, que tout le monde détestait. Veux-tu savoir pourquoi c'est mon oncle James qui dirige le conseil d'administration ?

Anton acquiesça silencieusement.

— Lisa travaillait comme secrétaire dans l'entreprise. C'est là qu'elle a rencontré James, qui occupait le poste de directeur adjoint — concrètement, il gérât tout à la place de mon grand-père, qui en était bien incapable. Quand mon père a été en âge d'entrer dans l'entreprise, c'est James qui lui a tout appris. Il a pris la direction des affaires le jour de son vingt-huitième anniversaire. Avant de mourir, il a tenu à récompenser James en le nommant au poste de P.-D.G., où il restera jusqu'à ce que Tom ait vingt-huit ans, comme lui au moment de sa prise de fonction.

Epuisée par ce long monologue, Emily repoussa sa chaise pour se lever.

— Tu connais la vérité, à présent. Je ne suis pas psychiatre, mais ta mère et ta sœur étaient peut-être à la recherche d'une figure paternelle, ce qui expliquerait leur comportement.

Elle s'interrompit un instant et poussa un long soupir.

— Les gens réagissent parfois de façon bizarre. Mon oncle Clive, par exemple, est très excentrique, pour se démarquer de mon père, qui était trop collet monté et trop conservateur à son goût ; et mon père était ainsi parce qu'il avait peur de ressembler à son propre père.

— Emily...

Anton s'était levé à son tour, mais elle recula. Elle ne voulait plus qu'il la touche. Elle avait seulement envie d'oublier le plus vite possible cet horrible gâchis.

— En tout cas, cette mise au point ne change rien pour moi, déclara-t-elle. Je m'étonne que, avec tous les moyens dont tu disposes, tu n'aies pas découvert la vérité. Une petite phrase aurait d'ailleurs dû te mettre la puce à l'oreille, toi qui es si pointilleux : « Même si j'étais libre, ce que je ne suis malheureusement pas ». A la date à laquelle la lettre a été écrite, mes parents n'étaient pas fiancés. Je ne sais même pas s'ils s'étaient déjà rencontrés.

— Emily, je ne sais plus quoi dire...

Anton posa une main sur son bras, mais elle se dégagea brutalement.

— Peu importe. Comme d’habitude, c’est toi qui as gagné, Anton, même si tu n’avais que partiellement raison.

Il la prit fermement par les épaules.

— Non, Emily. Je suis terriblement désolé de ma méprise. Si tu savais comme je regrette la goujaterie dont j’ai fait preuve à bord du yacht... J’aimerais réparer mes torts. Tu peux exiger n’importe quoi, je te l’offrirai.

Elle secoua la tête tristement. La seule chose qu’elle aurait voulue, c’était son amour. Mais il n’en avait pas à lui donner.

— Tu n’as pas compris, Anton. Peu importe qu’il s’agisse de mon père ou de mon grand-père. Cela ne change rien. Tu m’as épousée pour te venger d’un Fairfax, c’est tout. Tu as trahi ma confiance, c’est irrémédiable. Maintenant, si tu veux bien, je vais me coucher. J’aimerais repartir dès demain matin.

Anton l’attendait quand elle descendit le lendemain matin.

— L’hélicoptère est prêt à décoller, et mon avion t’attend à Lima. Tu peux t’installer dans l’appartement de Londres : je ne l’utiliserai plus. Et tu n’as pas à t’inquiéter pour Fairfax Entreprises, cela ne m’intéresse plus.

— Je te remercie pour ta générosité, dit Emily en scrutant ses traits impénétrables.

— Nous serons amenés à nous revoir. Mais n’espère pas un divorce rapide et à l’amiable... Je vais voir mes chevaux à l’écurie. J’espère que tu seras partie quand je reviendrai.

— Je t’en donne l’assurance, répondit Emily avec toute la froideur dont elle était capable. Pour ce qui est du divorce, je ne suis pas pressée. Après une pareille mésaventure, je ne risque pas de me remarier de si tôt. Tranquillise-toi, je ne veux rien. Aucune compensation, sinon la promesse écrite que tu ne feras rien contre les intérêts des Fairfax.

— Tu l’auras, lâcha-t-il sèchement en tournant les talons.

Pendant tout le voyage de retour, Emily se répéta mille fois, pour essayer de s’en convaincre, que tout était mieux ainsi.

Mais à Londres, en se couchant dans le lit qu’ils avaient partagé, elle éclata en sanglots et pleura toute la nuit.

12.

Accoudée au bastingage à côté de Delia, Emily observait le canot à moteur qui emmenait les plongeurs vers un îlot de l'archipel de Las Roques.

— Cette fois-ci sera-t-elle la bonne ? demanda-t-elle.

— Je l'espère, répondit son amie. Depuis une semaine que nous avons quitté Caracas, c'est le quatrième emplacement que nous essayons, et nous n'avons plus beaucoup de temps devant nous. D'après la météo, l'ouragan qui a balayé les côtes de Floride devrait atteindre les Caraïbes dans trois jours.

Emily grimaça un sourire.

— Je descends pour surveiller les opérations sur l'écran de l'ordinateur.

Elle s'assit à côté de Marco, l'assistant de Jake Hardington, pour regarder le film transmis par les caméras des plongeurs. En trois cents ans, toutes sortes d'algues et de débris avaient eu le temps de s'amonceler sur le bateau naufragé, le rendant terriblement difficile à localiser. Une partie des attributions d'Emily consistait à analyser des images pour tenter de distinguer une proue, une poupe ou un canon qui marquerait la présence de l'épave. Elle adorait ce travail. Pourtant, les cinq semaines qui s'étaient écoulées depuis son départ du Pérou avaient singulièrement émoussé son enthousiasme.

Elle s'efforçait de ne pas penser à Anton, mais il la hantait jour et nuit. Surtout quand elle se retrouvait seule dans le grand lit. Elle n'avait pas encore annoncé leur rupture à Tom et Helen, qui commençaient pourtant à lui poser des questions embarrassantes. Il lui faudrait se résoudre à leur parler en rentrant de l'expédition.

Fronçant les sourcils, Emily concentra son attention sur l'écran. Son mariage était fini, elle devait aller de l'avant. Cette mission marquait le début d'une autre vie. Il ne fallait rien regretter...

Anton tira sur les rênes de son cheval en entendant l'hélicoptère. C'était Max qui revenait...

Quinze jours plus tôt, en le découvrant complètement ivre, Max lui avait fait la morale et ils s'étaient violemment disputés. Son garde du corps et ami lui reprochait d'avoir laissé partir la femme de sa vie, cette épouse merveilleuse qu'il devrait s'attacher à reconquérir, au lieu de céder à la déprime et de négliger ses affaires et les quelques amis proches sur lesquels il pouvait compter.

Anton l'avait envoyé au diable. Mais il avait tout de même arrêté de boire et passé quelques coups de fil pour déléguer des responsabilités importantes à des collaborateurs expérimentés. Il n'avait plus envie de courir le globe comme par le passé.

En fait, il n'avait plus envie de rien.

Sauf d'Emily.

Il ramena son cheval et le confia au garçon d'écurie avant de regagner l'hacienda. Max l'attendait, la mine sombre.

— J'essaye de te joindre depuis hier matin. Pourquoi ne réponds-tu pas au téléphone ?

— Bonjour, Max.

— Dieu merci, tu as l'air plus en forme que la dernière fois.

— De quel problème urgent veux-tu m'entretenir ?

— D'Emily.

Anton sursauta.

— Que se passe-t-il ?

— Je l'ai gardée à l'œil, comme tu me l'as demandé. Elle est restée dans ton appartement jusqu'à il y a dix jours, quand elle est partie pour Caracas.

— Elle est au Venezuela ? Mais pour quoi faire ?

— Elle a rejoint une expédition menée par Jake Hardington et sa femme Delia, apparemment des connaissances du temps de ses études. Hardington a été son professeur, je crois. Tu as peut-être entendu parler de lui : c'est un chasseur de trésors. Ils espèrent trouver l'épave d'un navire pirate coulé par les Français à la fin du xviie siècle. Emily les accompagne en tant qu'archéologue.

— Tu plaisantes ?

— Pas du tout.

— Pourquoi ne l'as-tu pas empêchée de partir ?

— Tu m'avais simplement dit de surveiller ses faits et gestes. Ce qui devient assez difficile maintenant qu'ils sont en mer, comme me l'a expliqué mon agent au Venezuela.

— Pourquoi me l'annoncer aujourd'hui ?

— Les autorités ont déclaré une alerte à l'ouragan. Il se dirige tout droit sur eux. J'ai préféré t'avertir. J'ai loué un hors-bord et...

— Nous partons dans cinq minutes, le coupa Anton.

Emily regardait le canot qui ramenait l'équipe de plongeurs. Le temps se gâtait de minute en minute. Le vent s'était levé et une pluie torrentielle s'abattait sur eux. Le bateau tanguait dangereusement et Emily, qui n'était pourtant pas sujette au mal de mer, commençait à souffrir de nausées épouvantables.

Une fois les plongeurs remontés à bord, l'équipage leva l'ancre à la hâte et le capitaine mit le cap sur la pleine mer, les moteurs tournant à plein régime.

Soudain, deux frégates de garde-côtes surgirent derrière eux. Elles les rattrapèrent facilement et leur intimèrent, par haut-parleur, l'ordre de stopper les machines. Emily avait l'impression d'être dans un film hollywoodien, mais commença à douter du *happy end* lorsque, à sa grande stupéfaction, un groupe d'hommes en treillis, armés de fusils, montèrent à bord, saisirent le bateau

et arrêterent tout le monde. Jake se heurta à un mur de silence quand il demanda des explications.

La nuit tombait lorsqu'ils jetèrent l'ancre, non pas au port de commerce, mais à la base militaire. L'angoisse d'Emily augmenta quand on leur ordonna de débarquer à la pointe du fusil.

Elle distingua une silhouette imposante s'avancer à leur rencontre dans la semi-obscurité. Les gardes s'écartèrent sur son passage, et Emily demeura bouche bée en reconnaissant Anton, qui se dirigeait droit sur elle.

Ses yeux cernés brillaient comme de la braise dans son visage émacié. Elle ne l'avait jamais vu aussi en colère. Livide...

— Ça suffit, maintenant, Emily ! souffla-t-il en l'agrippant par les épaules. Tu veux me rendre fou d'inquiétude ?

Elle frémit à son contact pendant qu'il poursuivait :

— As-tu perdu la tête pour partir en mer en plein ouragan ? J'en ai plus qu'assez de tes imprudences. Tu rentres avec moi à la maison et c'est tout. Point final. Tu n'es pas assez raisonnable pour vivre seule. Même Max n'arrive pas à te surveiller. Je ne veux pas être tenu responsable de ta mort.

— Emily, cet homme t'importune ? demanda Jake en s'interposant.

— Pardon ? rugit Anton. Savez-vous bien à qui vous parlez ? Je suis Anton Diaz. Et si vous êtes le chef de cette stupide chasse au trésor, je devrais vous faire fusiller. Vous n'aviez pas le droit de mettre en danger la vie de ma femme.

— Tu es mariée à Anton Diaz ? s'écria-t-il, éberlué, en se tournant vers Emily.

— Oui, avoua-t-elle.

Jake les observa tous les deux un instant avant de s'écarter, un sourire aux lèvres :

— Je te laisse te débrouiller, alors...

Anton, comme possédé, reprit son monologue furieux :

— Tu n'as donc pas oublié que je suis ton mari ? Pourquoi ne te contentes-tu pas de faire les boutiques et de vivre dans le luxe, comme tant d'autres ? Une première fois, j'ai dû intervenir auprès de la police new-yorkaise pour te retrouver. Et cette fois-ci, j'ai négocié avec le gouvernement vénézuélien pour envoyer l'armée à la rescousse ! *Madre Dios* ! L'amour n'est pas de tout repos, avec toi !

Emily tressaillit. « L'amour » ? Avait-elle bien entendu ? Tout au fond de son être, une minuscule lueur s'alluma. Puis toute pensée cohérente la déserta quand Anton la serra contre lui pour l'embrasser.

Ils se tenaient sous la pluie, trempés, mais Emily n'en avait cure. Elle avait jeté ses bras au cou d'Anton et lui rendait son baiser avec une passion qui confinait à la violence.

— Emily, tu aurais pu mourir, gémit Anton à son oreille. Tu es sûre que tout va bien ?

Emily prononça la seule phrase qui lui trottait dans la tête au risque de la rendre folle :

— As-tu bien prononcé le mot « amour », tout à l'heure ? Je n'ai pas rêvé ?

Anton jeta un regard circulaire sur le petit groupe qui les entourait, avant de scruter le visage inquiet et interrogateur de sa femme. Puis, avec une sorte de révérence touchante, il déposa un baiser sur son front et chacune de ses joues.

— Oui, je t’aime, Emily Diaz, déclara-t-il avec un petit sourire mélancolique. Sinon pourquoi serais-je là à me tourner en ridicule devant tous ces gens ?

Emily s’était défiée trop longtemps de lui pour le croire immédiatement et sur parole. Elle resta là, muette, à sonder ses traits d’un air hagard. Toutefois, l’expression vulnérable qu’elle devina au fond de ses yeux lui donna un peu d’espoir.

— Enfin, Emily, intervint tout à coup Jake. Puisque cet homme t’aime ! Maintenant, dis-lui que tu l’aimes toi aussi, pour qu’on puisse nous libérer. M. Diaz n’a qu’un mot à dire.

— C’est vrai ? demanda Emily à Anton.

Il hocha la tête.

— Mais toi, il n’est pas question que je te libère ! ajouta-t-il aussitôt en raffermissant son étreinte.

Tout à coup, Emily éclata de rire. Cela ressemblait tellement à Anton, de passer d’une ombre d’hésitation à l’arrogance la plus indomptable !

— Oh ! Anton, moi aussi je t’aime !, s’écria-t-elle en l’embrassant sous les applaudissements.

— Ce n’est pas trop tôt, Emily ! nota Jake. Et puisque ton mari est de bonne humeur, tu devrais lui demander de sponsoriser ma prochaine expédition ; parce qu’il a complètement ruiné celle-ci.

Anton se tourna vers Jake.

— N’abusez pas de la situation, Hardington !

Puis, en riant, il emmena Emily.

Dans le palace où il avait réservé une suite, Anton arpentait nerveusement le salon pendant qu’Emily prenait un bain. Il s’était lui-même rapidement douché en arrivant, puis occupé de commander le repas au service d’étage.

Il se sentait terriblement inquiet. Jamais il n’aurait imaginé qu’il était aussi difficile de parler de ses sentiments. Les paumes moites, le cœur battant, il avait l’impression de se conduire comme un collégien ridicule et immature.

Certes, Emily lui avait avoué son amour. A deux reprises. La première fois juste après leur nuit de noces, mais elle avait ensuite changé d’avis lorsqu’il avait commis l’énorme sottise de lui parler de son père. Tout était sa faute...

Comment pouvait-il être certain cette fois-ci qu’elle l’aimait vraiment ? Il avait répété des dizaines de fois, dans sa tête, ce qu’il lui dirait après lui avoir présenté des excuses. Il se redressa résolument et entra dans la chambre. Il était prêt.

Emily enfila le peignoir de l’hôtel et sortit de la salle de bains pieds nus. Elle ne s’était pas sentie

aussi heureuse depuis bien longtemps.

— Tu as commandé le dîner ? demanda-t-elle, surprise par la mine sérieuse, presque soucieuse, d'Anton.

— Oui...

Puis, comme s'il prenait tout à coup son courage à deux mains, il s'approcha à grands pas.

— *Dio !* Emily, comment pourras-tu jamais me pardonner ? gémit-il. Quand je pense à tout ce que j'ai dit et fait depuis que nous nous sommes rencontrés, je suis mort de honte. Dès le début, sur le yacht, je me suis comporté comme un idiot...

— Cela n'a plus d'importance, maintenant, murmura Emily. C'est du passé. Le meilleur est à venir.

— Je ne supporterai plus aucune ombre entre nous, Emily. Et j'ai besoin de te faire une confession.

Il la souleva dans ses bras pour la déposer sur le lit ; puis il s'allongea à côté d'elle, appuyé sur un coude.

— Cela ne peut vraiment pas attendre ? demanda-t-elle malicieusement.

— Non.

Il lui prit la main et emmêla ses doigts dans les siens.

— J'ai beaucoup médité, ces dernières semaines. Je voudrais te faire comprendre pourquoi j'ai agi ainsi.

— Je t'écoute, murmura Emily, un regard intense posé sur lui.

— Après la mort de ma mère, alors que j'étais déjà très triste, la découverte de l'histoire de Suki m'a bouleversé. Comme je ne sais pas analyser ni gérer mes émotions, mon chagrin s'est transformé en colère et j'ai décidé de me venger sur la famille Fairfax. Mais crois-moi, à la minute même où je t'ai vue, je suis tombé amoureux de toi. Je le sais maintenant, mais à l'époque il m'était impossible de l'admettre.

Il s'interrompit un moment, avant de reprendre, à toute vitesse, comme s'il avait peur de ne pas pouvoir tout dire :

— Je ne croyais pas à l'amour parce que j'avais eu sous les yeux les exemples de ma mère et de ma sœur. Maintenant, je comprends qu'elles étaient faibles, contrairement à ma grand-mère. Le jour où je t'ai demandé ta main, j'étais fou de jalousie parce que je croyais que tu t'étais apprêtée pour séduire un autre homme. Mais à l'église, en te voyant remonter l'allée, j'ai su que ton image resterait à jamais gravée dans ma mémoire. Et un peu plus tard, en te regardant dormir dans l'avion qui nous emmenait à Monaco, j'ai finalement décidé de ne pas te parler de ton père.

Il prit une longue inspiration. Emily s'efforçait de ne pas bouger, de ne rien faire qui pourrait interrompre ce récit, qui éclairait leur passé commun d'un jour si nouveau.

— Notre nuit de noces a été la nuit la plus merveilleuse de toute ma vie. Avec l'arrogance incorrigible qui me caractérise, j'ai accepté comme mon dû l'amour que tu m'offrais... Pourtant, dès le lendemain, je me suis mis en colère et j'ai oublié mes résolutions. Pour t'avouer la vérité, je me sentais abominablement coupable d'avoir été assez idiot pour t'emmener assister à une course de voitures en guise de lune de miel. J'ai même failli donner l'ordre au capitaine de lever l'ancre avant l'arrivée des invités, mais il était trop tard. Ensuite, le week-end a viré au cauchemar. Je me

suis conduit comme un mufle. Mais j'étais fou de rage : tu m'avais rapporté les mensonges éhontés de Sally Harding, puis renvoyé à mes anciennes maîtresses... Cette nuit-là, j'ai arpenté le pont pendant des heures avant de comprendre que ce n'était pas ta faute. Tu avais des raisons d'être en colère.

— Oublions tout cela, souffla Emily, le cœur débordant d'amour après ces bouleversantes révélations.

— Non, laisse-moi finir, insista Anton. En Grèce, j'ai vraiment cru que tout s'était arrangé. Jusqu'au moment où tu as descendu l'escalier dans ton tailleur de voyage, celui que tu portais lorsque nous sommes partis en lune de miel. Immédiatement, une autre image s'est superposée à celle que j'avais sous les yeux. Je t'ai revue avant le mariage, amoureuse et resplendissante, et la différence m'a sauté aux yeux. C'est alors que j'ai décidé de t'emmener à New York pour essayer de te reconquérir.

— Tu m'as kidnappée à cause d'un tailleur bleu ! plaisanta Emily.

— Oui. Le jour où tu t'es perdue, même si j'étais fou d'inquiétude, je refusais encore de m'avouer mes sentiments. C'est dans la limousine, en revenant de l'ambassade du Pérou, que j'en ai vraiment pris conscience. Au moment où tu m'as demandé pourquoi je n'avais pas plutôt épousé Lucia.

Emily hocha la tête : elle se souvenait parfaitement de la scène.

— L'idée ne me serait jamais venue à l'esprit. Et puis j'étais célibataire depuis trente-sept ans et jamais aucune femme ne m'avait donné envie de me marier. Alors pourquoi toi ? Pour ruiner ta famille, comme j'en avais eu l'intention ? Certes, mais le projet avait déjà cessé de m'enthousiasmer depuis que j'avais fait la connaissance de Tom et James, qui m'inspiraient plutôt du respect et de la sympathie. Pour être franc, il m'a suffi de te voir, Emily, pour avoir envie de flirter avec toi de façon éhontée. Et quand je t'ai vue danser avec Max, j'ai résolu de te conquérir.

— Que voulais-tu, exactement ? Faire de moi ta maîtresse ?

— Au moment même où la musique s'est tue, j'ai pensé au mariage. C'est inexplicable, mais cela s'est vraiment passé ainsi. Alors que c'est toi qui voulais devenir ma maîtresse... C'est du moins ce que tu m'as avoué au moment où j'ai découvert que tu prenais la pilule.

Il la contempla intensément, avec une étrange résignation.

— Je n'en avais pas le droit, mais je me suis senti insulté en apprenant cela. Comme si je n'étais pas assez bien pour être le père de tes enfants.

— Oh ! Anton. Je n'ai pas pensé cela une seule seconde ! protesta Emily tendrement. Je t'aimais malgré moi, même si notre mariage était voué à l'échec puisque tu te disais incapable d'aimer — et que je ne croyais pas à ta fidélité...

— Je suis désolé, Emily. Tellement désolé... Je n'ai jamais eu l'intention de te faire souffrir. Je t'aime. Et si tu ne veux pas d'enfants, nous n'en aurons pas. Mais je ne te laisserai jamais partir. J'aurais trop mal de te perdre.

Emily fut réellement retournée de voir Anton subitement aussi vulnérable. Lui si fort, si orgueilleux... Dans le silence qui tombait, elle écouta les battements de son cœur. Il ne disait plus rien. Il attendait. Avait-il peur ?...

Elle noua les mains autour sa nuque et lui offrit son plus beau sourire.

— Et maintenant, au lieu de parler, si tu me prouvais plutôt ton amour par des actes ?

— Mais toi... Tu m'aimes vraiment ? demanda-t-il doucement.

— Quelle question ! Evidemment ! Pour ce qui est du bébé...

Anton se crispa instantanément en attendant la suite.

— Ce n'est pas le moment d'hésiter. J'ai déjà quatre semaines de retard.

— Comment... ? Quand... ? bredouilla-t-il.

Emily éclata de rire.

— Je ne répondrai pas à la première question, glissa-t-elle malicieusement. Pour la deuxième, je pense que c'est à Londres. J'avais oublié ma pilule quand je suis partie deux jours chez Tom et Helen.

— Cela t'ennuie ?

— Au contraire ! Je serai ravie de porter un enfant de toi. Mais pour l'instant, c'est autre chose qui me ravirait..., chuchota-t-elle en glissant une cuisse entre les siennes.

Anton la serra dans ses bras. Il retrouvait sa merveilleuse, son étourdissante, sa sublime Emily. Il l'embrassa avec toute sa passion et toute son âme.

Il avait pris soin d'accrocher la pancarte « Ne pas déranger » à la porte de la chambre. Le dîner pourrait bien attendre. Ils mangeraient plus tard, quand ils seraient rassasiés l'un de l'autre.